This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.

THÉATRE

DES

BOULEVARDS

2

THÉATRE

DES

Boulevards

Réimprimé pour la première fois et précédé d'une Notice

PAR

GEORGES D'HEYLLI

DEUXIÈME PARTIE

PARIS
ÉDOUARD ROUVEYRE
1, Rue des Saints-Pères, 1
1881

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 9 JUN. 193?
OF OXFORD

THÉATRE
DES
BOULEVARDS,
OU
RECUEIL
DE
PARADES.

**

A MAHON,
De l'Imprimerie de GILLES LANGLOIS,
à l'Enseigne de l'Etrille.

M. DCC. LVI.

LE REMEDE

A LA MODE,

PARADE.

ACTEURS.

CASSANDRE, Tuteur d'Isabelle.
ISABELLE.
LEANDRE, amoureux d'Isabelle.
ARLEQUIN, Valet de Leandre.
GILLES, Ami de Cassandre.

LE REMEDE
A LA MODE,
PARADE.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, LEANDRE.

ARLEQUIN.

NON, Monsieur, vous dis-je, je ne vous servirai pas davantage, et voilà votre habit que je vous rends.

LEANDRE.

Quoi, mon cher z'Arlequin, tu n'as non plus de pitié de mon amour que d'un chien de mort.

ARLEQUIN.

J'en suis fou tout autant que de vous, Monsieur, il y a quinze jours que j'y travaille inutilement.

LEANDRE.

C'est-z'à-dire que tu m'auras frotté le cul de miel pour m'abandonner z'aux mouches ?

ARLEQUIN.

Comment diable voulez-vous que je fasse, Monsieur, le Tuteur est défiant, Isabelle est une imbécile, et vous êtes un sot, il n'y a si bonne fourberie qui n'ait besoin d'aide.

LEANDRE.

Eh bien, je te promets que j'aurai de l'esprit aujourd'hui tant que la journée durera; faits moi parler tant seulement z'une fois à la charmante z'Isabelle.

ARLEQUIN.

Tenez, Monsieur, je veux bien me mêler encore aujourd'hui de vos affaires; mais il faut que vous mettiez Gilles dans vos intérêts, c'est votre parein; et quoiqu'il ait quitté le service du bon homme Cassandre, il a toujours conservé de l'autorité sur sa vieille cervelle. Allez lui faire votre visite,

et revenez au logis je vais y retourner pour y ruminer une fourberie que j'ai imaginée, et pour prendre l'avis d'un de mes amis qui m'y attend.

LEANDRE.

Quel est cet ami ?

ARLEQUIN.

C'est le demi muid de vin qui est à la cave, il me parle toujours à cœur ouvert. Adieu Monsieur.

SCENE II.

LEANDRE *seul.*

Il z'est bien triste pour un homme de condition d'avoir z'à obéir à son valet ; mais enfin il n'y a point de villenies que je ne fis quand il s'agit de la charmante z'Isabelle. Hola, ho, Monsieur Gilles.

SCENE III.

LEANDRE, GILLES.

GILLES.

Ah, ah, c'est vous notre fillot, eh bien, Monsieur le beau Liandre, l'amour vous tient-il toujours comme la galle ?

LEANDRE.

Il est vrai de dire, Monsieur mon parein, que j'ai z'été toute ma vie très galant à l'envers du beau sesque, mais pour z'à présent, c'est la charmante z'Isabelle qui a le dessus.

GILLES.

Eh, eh parguienne, vous voudriez bien lui faire changer de place.

LEANDRE.

Il est vrai que ça me viendroit comme Mars en Carême.

GILLES.

Oui, mais vous ne sçavez pas que le bonhomme Cassandre a senti une culbute dans ses boyaux pour sa pupille, et qu'il en veut faire sa femme drès ce soir.

LEANDRE.

Ah cachez cela, mon cher parein, vous me mettez le désespoir tout par tout; j'avois pourtant bâti une furieuse machine de plaisir dans mon amour, et vous faites tout tomber, mais cela se relevera, car z'Isabelle sçait ce penchant qui m'entraîne sur elle, et ça viendroit z'à bien si vous vouliez nous aider.

GILLES.

Parguienne volontiers, je vais voir un moment cette vieille sçavante, et je tâcherai de lui tirer quatre ou cinq vers du nez, après j'irai chez moi vous retrouver.

(*Il frappe à la porte de Cassandre*).

SCENE IV.

GILLES, CASSANDRE.

CASSANDRE.

Que veut-on.

GILLES.

Eh ! bon jour feu not' maître.

CASSANDRE.

Bon jour Gilles, mon ami, que viens-tu faire ici ?

GILLES.

Morguienne je viens vous dire que vous êtes un vieux radoteur qui avez l'esprit où les poules ont l'œuf.

CASSANDRE.

Comment, comment donc, que veut dire cette prédication ?

GILLES.

N'y a morguenne de prévarication que dans vos chausses. On dit que vous voulez enfiler un second mariage.

CASSANDRE.

Quoi, ce n'est que cela! eh bien oui, en dépit des goguenards, je prétends le faire drès ce soir.

GILLES.

Vous le ferez. Pardi je vous en défie, je parie dix, vingt, trente sols que la prétendue en appelle à la Cour des Aides.

CASSANDRE.

Mais voyez t'un peu cet impertinent qui veut m'empêcher de faire une chose toute naturelle.

GILLES.

Ah, ah, oui dea, je suis bien sûr qu'Isabelle vous trouvera dénaturé.

CASSANDRE.

Voilà ce qui vous trompe, ma pupille est est affolée de ma personne, elle attend sûrement avec impatience les moments où je la posséderai.

GILLES.

Parguienne la pauvre fille sera possédée du diable, et si vous ne lui entrerez pas dans le corps.

CASSANDRE.

J'entrerai... je sortirai, ne t'inquietes pas.

GILLES.

Ma foi, vous sortirez bien-tôt de ce monde; en attendant, si Isabelle fait bien, elle se dérouillera avec un autre.

CASSANDRE.

Oh! quant à cet article, j'y mettrai un empêchement qui l'empêchera, je sçaurai la garder, et j'attends un gros chien que je mettrai à notre porte qui ne connoîtra que moi.

GILLES.

Vous attendez un chien.

CASSANDRE.

Oui, un chien terrible, effrayant.

GILLES.

Un chien qui aura la queue au derriere.

CASSANDRE.

Sans doute voilà bien du verbiage.

GILLES.

Jurez-en donc que le diable vous emporte.

CASSANDRE.

Eh bien, que le diable m'emporte... si...

GILLES.

Ainsi soit-il, serviteur. (*Il sort.*)

SCENE V.

CASSANDRE *seul.*

Ce coquin-là voudroit me dissuader d'épouser ma chere petite z'Isabelle, et me faire croire qu'un autre le feroit peut-être mieux que moi ; c'est ce que nous verrons. Faisons descendre Isabelle pour la tâter un peu. Isabelle... Isabelle.

SCENE VI.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

Oh ça, mon petit chose... mon petit bouchon, voici venir le moment que je veux te rendre heureuse d'un bonheur parfait, je t'épouse ce soir.

ISABELLE.

Aye, aye, aye, qu'est-ce que j'apprends !

CASSANDRE.

Doucement, tu cries avant qu'on t'écorche, ne mettons point la charrue devant les bœufs, et dis-moi d'abord que tu m'aimes.

ISABELLE.

Monsieur, z'on m'a donné le fouet quand j'étois toute jeune, pour ce que je mentois assez souvent, c'est ce qui fait que je me suis corrigée, et c'est pour ça que je ne sçaurois dire ça.

CASSANDRE.

Quoi ! il n'est pas vrai que tu m'adores ?

ISABELLE.

Pour de l'amitié pour vous, j'en ai t'à revendre ; mais pour mon amour je l'ai mis t'avec un autre.

CASSANDRE.

Comment, tu oses me dire cela, à moi ? qui t'aime aussi vigoureusement que le chat aime le mou.

ISABELLE.

Oh Dame je ne suis point chat, moi, et je ne sçaurois diriger mes affections à son exemple.

CASSANDRE.

C'est que tu n'y fais pas attention, ma printanniere; tiens, tu m'aimeras sans doute, dès la premiere nuit de nos nôces, je te caresserai, je te tourmenterai de mille façons différentes et gentilles, mon bien sera à toi, tu pourras me prendre tout ce qui te plaira.

ISABELLE.

Pour qui me prenez-vous, Monsieur, je ne suis point une voleuse.

CASSANDRE.

Quand je dis prendre mon bien, c'est-à-dire t'en servir.

ISABELLE.

Tenez, ne semble-t-il pas que vous soyez un gros Monsieur pour vingt-deux francs que vous avez t'à dépenser par mois? ne vla-t-il pas un beau bijou pour qu'on vous le prenne.

CASSANDRE.

Ah! tête bille, c'en est trop petite mijaurée, vous tranchez avec moi de la résolue, comme un potage aux herbes, et je prévois à vos petits airs, que si l'on ne vous retient, vous ne tarderez pas à prendre la clef des champs; mais d'homme d'honneur, vous serez enga-

gée. Malgré ma complaisance, je n'ai pu me faire z'aimer de toi; mais puisque je n'en ai pû venir à bout à force de plier, je vais devenir d'une roideur infléxible, nous verrons lequel te conviendra mieux Mais que vois-je, ô Ciel, je suis perdu!

SCENE VII.

LEANDRE *en marchand*, ARLEQUIN *en Monstre*, CASSANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

N'AYEZ pas de peur, Monsieur, remettez-vous, car mon monstre ne tue pas même ses puces sans ma permission.

CASSANDRE.

A la bonne heure; mais passez votre chemin.

ISABELLE *à part.*

Je crois que c'est Liandre qui s'est déguisé t'en Marchand de Monstres pour me voir.

CASSANDRE.

Ce n'est pas à moi à qui vous en voulez,

LEANDRE.

Pardonnez-moi, Monsieur, comme on m'a dit que vous étiez extrêmement curieux des curiosités les plus curieuses, je vous amene, Monsieur, une curiosité si curieuse, que jamais curieux n'a exercé sa curiosité sur une chose plus curieuse; c'est un petit animal, Monsieur, qui est né dans les Indes Occidentales; il est le fils naturel d'un Hanneton et d'une Belette: et comme on m'a dit que vous aviez besoin de quelque chose pour garder la virginité de Mamselle votre épouse, je viens vous offrir mon Monstre, Monsieur.

CASSANDRE.

Ah, Monsieur, soyez le bien venu, voilâ justement ce qu'il me faut; mais je voudrois faire connoisance avec votre monstre.

LEANDRE.

Mon Monstre, Monsieur, sçait faire toutes sortes de petites fichaises qui sont très capables de divertir z'une compagnie.

CASSANDRE.

Ne pourroit-on pas voir cela ?

LEANDRE.

Oui dea, Monsieur, allons, Patrobogra, c'est son nom, saluez Mamselle.

(*Arlequin en Monstre salue*).

Patrobogra, baise Monsieur.

(*Arlequin baise Cassandre*).

Patrobogra, dansez.

(*Arlequin danse*).

CASSANDRE.

Cela est admirable, je suis charmé... allons vîte, Monsieur, dites-moi combien vous me le voulez vendre ?

LEANDRE.

Monsieur, pour vous parler z'en conscience, je ne puis vous le donner à moins d'un écu de trois livres.

CASSANDRE

Ah, ah, cela est un peu trop cher.

LEANDRE.

Je ne vous surfais pas, Monsieur, c'est le prix courant des Monstres.

CASSANDRE.

Oui, mais m'obéira-t-il ? car enfin quand on a un Monstre, on est bien aise...

LEANDRE.

Tout ainsi comme de même qu'à votre serviteur, pourvû que toutes les fois que vous voudrez vous en servir, vous l'appeliez par son nom sans rien y changer, car sans cela il devient furieux.

CASSANDRE.

Je m'en souviendrai fort bien, voyons, Patrobogra, sautez.

(*Arlequin saute*).

Il est charmant. Patrobogra, chantez.

(*Arlequin chante*).

Je sais porter la terreur dans les ames,
Pour les maris, je jette feux et flammess.
Mais
Quoique monstrueux, les Dames
Ne s'en effrayent jamais.

CASSANDRE.

Ah le joli animal! le joli animal, voyons, voyons, allons. Bograpatro.

(*Arlequin se jette sur Cassandre*).

CASSANDRE *s'enfuyant dans sa maison.*

A l'aide, à l'aide, au secours.

SCENE VIII.

ARLEQUIN *en Monstre,* LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

ENFIN il est dehors d'avec nous, toi, mon cher z'Arlequin, fais un peu le pied de grue, pour que ce vieux Graillonneur ne vienne pat interrompre les sentimens d'amour que je veux avoir t'en conversation avec Mamselle, tiens.

(*Il donne son manteau à Arlequin*).

ARLEQUIN.

Fort bien, Monsieur, je m'en vais garder les manteaux.

LEANDRE.

Charmante z'Isabelle, depuis le jour favorable où j'ai t'eu un bonheur assez à ma propice pour vous persuader de mes affections, je n'ai fait que mourir de chagrin de n'avoir pas le plaisir d'être assez heureux pour vous exprimer la passion que j'ai pour vos beaux yeux.

ISABELLE.

Monsieur Liandre, j'ai l'honneur de vous

dire que depuis ce moment-là, les siecles m'ont passé comme des jours, votre peinture est toujours engravée dans mon cœur, et c'est ce qui fait que je ne dors pas la moitié de ma vie.

LEANDRE.

Vous êtes bien gracieuse, charmante z'Isabelle, je voudrois bien avoir du tems de reste pour vous y faire sentir toute ma reconnoissance; mais j'espere que je le ferai bientôt tout à mon aise, si vous voulez bien consentir à z'un enlevement qui vous mettra dans mes mains propres.

ARLEQUIN.

Sauve qui peut : voilà le bonhomme Cassandre.

ISABELLE.

Ah! tout est fichu.

LEANDRE.

O Ciel je n'en suis plus, d'abord qui n'y a de la trahison.

ARLEQUIN.

Non, non, demeurez, je me suis trompé, qu'il y vienne, je n'en fais qu'une bouchée.

CASSANDRE *paroissant à la fenêtre à part.*

Voyons un peu ce qu'est devenue cette petite étourdie?

LEANDRE *à Arlequin.*

Tu z'as des plaisanteries qui me feroient peur, si je n'avois pas du courage; car z'enfin n'étoit la considération que j'ai pour Monsieur votre tuteur, je l'aurois tué plus de vingt fois.

ISABELLE.

Ah! mon cher Leandre, ne vous avisez pas de çà, car je n'aime pas les tracasseries.

CASSANDRE *à la fenêtre à part.*

Comment me tuer! écoutons de nos deux oreilles.

LEANDRE.

C'est que, voyez-vous, Mamselle, je lui colerois l'ame sur le pavé plus plate que l'image d'un double; mais il n'est pas question de cela, puisque j'ai l'honneur de pouvoir vous enlever.

CASSANDRE *à part à la fenêtre.*

Ah, ah, race de Boureau, vous allez avoir affaire à moi. (*Il disparoît*).

ISABELLE.

M'enlever! mais comment prétendez-vous le faire, mon cher z'Amant?

LEANDRE.

Comme à l'ordinaire, Mamselle, et sur tout

par le moyen de mon Monstre, car il n'y a rien de si naturel qu'un Monstre z'enleve une personne.

ISABELLE.

C'est fort bien dit, j'admire votre esprit.

LEANDRE.

Allons z'Arlequin, enleve Mamselle.

ARLEQUIN.

Parbleu, Monsieur, je n'avois pas compté là-dessus.

LEANDRE.

Comment, maraud, pourquoi t'es-ce que j'ai z'un valet, est-ce pour que je me serve moi-même.

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur...

LEANDRE.

Si tu me fais mettre l'épée z'à la main, je te donnerai cent coups de bâton.

ARLEQUIN.

La peste! allons, Mamselle, dites-moi comment il faut que je vous prenne, pour vous enlever malgré vous.

SCENE IX.

CASSANDRE, LEANDRE, ISABELLE, ARLEQUIN.

CASSANDRE *bat Leandre.*

HORS d'ici, coquins, je vous apprendrai à fleurer l'honneur des filles.

LEANDRE *fuyant.*

Je suis perdu.

ARLEQUIN *saute par la fenêtre dans la maison de Cassandre.*

CASSANDRE.

Et vous rentrez, petite gaupe effrontée, je ne sçais qui me retient... mais en attendant, je vais monstrueusement étriller le monstre.

SCENE X.

GILLES, LEANDRE.

GILLES.

A QUI en avez-vous, notre fillot? morguenne vous voilà rouge comme un œuf frais, il

y a une heure que je vous attends cheux moi aussi-bien que votre maîtresse, et je n'en vois pas la queue d'un.

LEANDRE.

Ah, mon cher parein, vous voyez t'un homme indigné du mauvais cœur du bon homme Cassandre.

GILLES.

Est-ce qu'il a rendu son dîné ?

LEANDRE.

Non, mais il a t'eu l'insolence de me surprendre avec z'Isabelle.

GILLES.

Je vois ce que c'est, vous avez eu dispute ensemble, et le manche à balai s'est mis entre deux.

LEANDRE.

Non pas ; mais ce vieux bouquin qui ne sais pas vivre, en voulant battre mon valet, a t'eu la maladresse de me frapper.

GILLES

Et cela vous a fait rentrer votre amour dans le ventre.

LEANDRE.

Tout z'au contraire, je suis piqué comme

z'un chien, et j'aimerois à présent z'Izabelle quand elle auroit la galle et la courrante, paroles ne puent point. Vous m'avez promis votre assistance dans mes besoins, les voilà qui me pressent, car enfin elle consent que je l'enlève.

GILLES.

Oh ! ce qui est dit est écrit, pour ces petites sortes de choses là, ma maison est ouverte aux honnêtes gens, mais il faudra pourtant l'épouser, fillot.

LEANDRE.

Tout z'aussi-tôt que je serai dessus les lieux, mon parein, car enfin il faut qu'elle soit en sûreté, tenez je veux l'y mettre avant de l'épouser.

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, LÉANDRE, GILLES.

ARLEQUIN *sautant par la fenêtre.*

Garre l'eau.

GILLES.

Ah ! c'ést toi camarade ; qui est-ce qui te conduit comme ça par la fenêtre ?

ARLEQUIN.

Comment, sçavez-vous bien que ce vieux singe m'a poursuivi dans la maison comme un chien qui emporteroit son soupé, je n'ai trouvé d'autre moyen que d'accrocher ma peau à la muraille, il l'a prise pour moi, et il la rosse actuellement comme tous les diables.

GILLES.

Jarnidienne je ne voudrois pas être dans ta peau.

ARLEQUIN.

Parbleu ni moi non plus ; mais consolez-vous à *Léandre*, Monsieur, j'ai trouvé le moyen de dire z'un mot à vot' Maîtresse, et vous l'allez voir.

GILLES.

Bon ; elle viendra comme il pleut des andouilles.

ARLEQUIN.

Veux-tu parier... Tenez, Monsieur, c'étoit dans le tems que le bon homme Cassandre étoit devant elle... elle me tournoit le cul... enfin vous verrez si je suis un menteur... elle va vous le montrer par la fenêtre.

LEANDRE.

Ah ! mon cher z'Arlequin, tu me remets la vie au corps, et n'étoit que les présens sont très rares, je t'en ferois t'un sur le champ.

ARLEQUIN.

Monsieur, vot' fidel serviteur boiroit bien chopine à vot' santé.

LEANDRE.

Je crois que ce maraud est salé, car il a toujours soif.

ARLEQUIN.

Eh tenez, Monsieur, la voilà.

SCÈNE XII.

LEANDRE, ISABELLE *à la fenêtre*, CASSANDRE.

LEANDRE *à Arlequin et Gilles.*

METTEZ-VOUS t'en cachette en vous retirant z'à l'écart. (à *Isabelle)* Mamselle, j'ai eu le bonheur de vous plaire sur le pavé du Roi, et vous avez regardé mon amour de votre bon œil, mois je ne sçais pas comment vous le prendrez d'ici.

ISABELLE.

J'ai l'honneur de vous y dire, Monsieur, que je suis point z'une fille à deux envers, et que je parle au derriere des gens tout comme en face; quant z'à moi, les humeurs ne changent pas les honneurs, c'est pour ça que je vous aime aussi-bien z'en haut qu'en bas.

LEANDRE.

Je vous dirai donc, Mamselle ma Maîtresse, que je suis bien fâché de n'avoir pû vous enlever, et que pour la premiere fois que je me trouve avec vous, je vous aie ratée.

CASSANDRE *passant la tête à sa fenêtre.*

Encore!

ISABELLE.

Cela z'arrive assez souvent, mon cher Liandre, mais ça se racrochera. Ce qui me chiffonne malheur, c'est que mon tuteur ait z'eu l'honneur de mettre la main sur vous.

LEANDRE.

Ça me fait comme d'un cloud z'à soufflet, Mamselle, et ça ne doit pas nous étonner; ce sont de ces choses qui surviennent z'ordinairement quand z'on est amoureuz des gens.

CASSANDRE.

Puisque tu y prends goût, je te mettrai les épaules en marmelade... Achevons d'entendre.

ISABELLE.

Vous aurez donc la bonté de m'aimer bien long-tems.

LEANDRE.

Que je sois quinze jours sans vous aimer, si je manque à la fidélité.

ISABELLE.

Vos parjures me rassurent, mon cher Liandre ; et pour cinq sols, je vous prierois de m'enlever tout présentement.

LEANDRE.

N'y a rien qui ne se puisse faire ; et si vous en avez t'envie, mon parein et mon valet m'aideront.

ISABELLE.

Voyez un peu comment z'on pourroit faire par la fenêtre, et je m'en vais pendant ce tems-là faire un paquet de mes z'hardes pour les emporter z'avec moi.

[*elle rentre*]

SCENE XIII.

LEANDRE, GILLES, ARLEQUIN.

LEANDRE.

HOLA, mon parein, Monsieur Gilles; hola, mon valet z'Arlequin.

GILLES.

Mordienne, fillot, tu as eu bientôt vîte fait.

LEANDRE.

Oh ça, mes amis, Isabelle veut bien que je la renleve par la fenêtre, donnez-moi votre avis pour la descendre.

GILLES.

Cela est embarassant..... si elle étoit en bas, nous trouverions plus aisément un moyen pour la monter.

ARLEQUIN.

Vraiment, oui, quand nous devrions nous y mettre tous trois.

GILLES.

Oh bien, mon avis est que nous allions chercher de la pierre à Arcueil, et qu'avec cinq ou six bons Maçons nous fassions vîte un escalier d'ici à la fenêtre.

LEANDRE.

Ça ne seroit peut-être pas assez tôt fait.

ARLEQUIN.

Il ne sçait ce qu'il dit, Monsieur, laissez-moi faire, je ferai passer ici une charrette pleine de foin, Mamselle z'Isabelle se jettera dedans, et vous monterez dessus.

LEANDRE.

Mon cher z'Arlequin, tu as z'une belle invention.

ARLEQUIN.

Vantez-vous en.

LEANDRE.

Mais j'ai tant de respect pour Mamselle z'Isabelle, que je ne voudrois pas faire cela en pleine rue, il vaut mieux prendre une echelle.

ARLEQUIN.

Monsieur, c'est bien dit, mais Mamselle Isabelle met-elle des caleçons?

LEANDRE.

Fy-donc.

ARLEQUIN.

Tant mieux, Monsieur, chemin faisant je prendrai ma lorgnette d'Opéra. Allons, Gilles, viens chercher une echelle.

GILLES.

Ah ! d'aussi bon cœur, que si c'étoit pour te pendre, mon ami.

SCENE XIV.

LEANDRE *seul.*

D'autant qu'on dit toujours que les gens fortunés sont favorisés par l'audace, d'autant plus j'espère par l'impossibilité que j'entreprends, je n'ai z'autre chose à z'appréhender que la vindication du bon homme Cassandre. Ah! ne peut-on z'aimer sans craindre le lendemain queuque chose de cuisant.

SCENE XV.

ARLEQUIN, GILLES, LEANDRE.

ARLEQUIN *avec une échelle.*

A l'assaut, à l'assaut.

GILLES.

A la sausse, à la sausse, monte le premier.

LEANDRE.

Il faut z'appeler tout bas la charmante z'Isabelle, et lui dire que son Amant est tout prêt à faire ce qu'elle sçait bien.

ARLEQUIN *monte à l'échelle, et fait plusieurs laʒis.*

Mamselle, Mamselle.

CASSANDRE *dans sa maison.*

Me voilà, je vais monter sur la fenêtre, prenez garde à moi.

GILLES.

N'y a rien à craindre en montant, Mamselle, mais prenez garde à votre descente.

CASSANDRE *en femme descend par l'échelle, aidé par les autres.*

ARLEQUIN.

Attendez donc, vous m'étranglez.

CASSANDRE.

C'est que je n'ai jamais été enlevée.

GILLES.

C'est un mal-à-droit, Mamselle, donnez-moi le pied.

CASSANDRE *lui donnant du pied au cul.*

Tenez le voilà.

GILLES.

Ouf. Vous avez la charniere bien rude.

LEANDRE.

Venez dans mes bras, ma chere maîtresse, que je supporte cet aimable fardeau, pour ne m'en décharger que chez mon parrain.

CASSANDRE.

Attendez, beau Leandre, auparavant j'aurois envie de vous donner un baiser sur la joue, en témoignage de l'amour que je vous porte.

LEANDRE.

Voilà qui z'est fait, Mamselle, baisez-moi où il vous plaira, si cela vous fait plaisir.

CASSANDRE.

Approchez. *(il mort Leandre).*

LEANDRE.

Aye, aye, vous me mordez; je perdrai votre respect, je m'en vais jurer.

ARLEQUIN.

Je ne croyais pas qu'un baiser fit tant de plaisir.

GILLES.

Je m'en vais chercher un sceau d'eau pour les séparer.

LEANDRE.

Ah! c'est Monsieur Cassandre.

CASSANDRE.

(Il tire un bâton et les bat.)

Ah! ah! Messieurs les suborneurs, je vous apprendrai que je me mouche pas du bois dont je me chauffe.

ARLEQUIN *met l'échelle sur son dos, et Cassandre le bat.*

Prenez garde à ce que vous faites, l'échelle n'est pas à moi, si vous la cassé vous la payerez au moins.

SCENE XVI.

CASSANDRE.

VOILA comme je conseille de traiter ces haut-la-queue qui viennent faire des courbettes dans les maisons où ils sentent des femmes. Il m'en coute la moitié de ma barbe, mais ils n'ont qu'à garder celle-là, car ils n'en auront point d'autre. Malgré tout le mic-mac de ce tripotage, je ne veux point relancer Isabelle, surtout dans le dessein où je suis de le couper court à Leandre.

SCENE XVII.

GILLES, CASSANDRE.

GILLES.

PARGUIENNE je veux encore essayer de brider ce vieil oison.

CASSANDRE.

Ah! c'est toi. Viens-tu chercher ta part de la bastonade?

GILLES.

Doucement, doucement, feu notre maître; à qui diantre en avez-vous? est-ce qu'on vous a refusé votre picotin?

CASSANDRE.

Quoi! tu oses me demander pourquoi? n'es-tu pas un conjurateur de la conspiration qu'on a conjurée contre la compagne de ma couche?

GILLES.

Vous en avez menti, respect de moi, et vous prenez votre cul pour vos chausses.

CASSANDRE.

Quoi! ce n'est pas toi qui.....

GILLES.

Nenni vraiment, je sçais tout, et je venois vous le dire : c'est un autre Gilles.

CASSANDRE.

Un autre Gilles !

GILLES.

Oui, c'est Gilles le niais, celui-là.

CASSANDRE.

Je me doutois bien aussi.....

GILLES.

Moi, testiguienne, je vous respecte plus qu'une vieille relique, et je ne vous ferois mardi pas cocu quand vous auriez épous'té ma mere.

CASSANDRE.

Vous vous ressemblez donc beaucoup.

GILLES.

Oh qu'il y a bien de la différence, il lui manque une grosse dent à celui-là, et puis il a une tache de vin à la fesse gauche.

CASSANDRE.

Eh oui, mais.... mais je n'ai vû son cul ni le tien. Quoiqu'il en soit, je suis bien aise que ce ne soit pas toi ; car tu peux me

servir. Comme je ne puis pour certaines raisons épouser ce soir Isabelle, afin de me l'assurer par un attachement qu'elle ne puisse rompre, j'ai pris le parti de rentrer chez moi, et de la mettre hors d'état d'en épouser d'autres, et de boucher ainsi toutes les avenues qui pourraient introduire jusqu'à elle.

GILLES.

Ah, Monsieur, que dites-vous là! je vous avertis que je n'ai ni fil ni aiguille, ni plâtre ni emplâtre à vous prêter pour ça, je suis fort votre ami, mais non pas votre complice.

CASSANDRE.

Tu ne m'entends pas, je te dis que je veux avancer quelques jours la naissance de la postérité qu'elle doit me donner.

GILLES.

Il falloit donc s'y prendre trente ans plutôt.

CASSANDRE.

Vien, sui moi pour m'aider un peu.

GILLES.

Vous aider, j'aime mieux tout faire.

CASSANDRE.

Pour m'aider, te dis-je, à la persuader. Il faut commencer par un bout.

GILLES.

En ce qui est en cas deça, je ne vous crois pas persuasif, et je vous réponds qu'elle finira par un autre.

CASSANDRE.

Nous la persuaderons moi et toi, et tu t'en iras quand cela sera fait.

GILLES.

Diantre ; il faudra donc que je fasse porter mon lit cheux vous. Allons.

SCENE XVIII.

LEANDRE, ARLEQUIN, GILLES
à la fenêtre.

LEANDRE.

Je suis d'un malheur qui va toujours de pis en pis ; mes projets sont des fausses-couches en avortant toujours.

ARLEQUIN.

Ma foi, Monsieur, oubliez Isabelle, moi j'en ferois un grenier à coups de poing, car

elle fait de nous un grenier à coups de bâtons.

LEANDRE.

Que j'oublie z'Isabelle! je n'en quitte pas la partie pour cela, est-ce qu'on oublie sa maîtresse comme z'une épingle? j'aimerois mieux t'oublier à me moucher quand j'ai la roupie.

GILLES *à la fenêtre.*

Arlequin, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah! c'est toi Gilles, qu'est-ce qu'on fait là-haut.

GILLES *à la fenêtre.*

Rien encore par bonheur, mais faut se défier de tout. Le bon homme Cassandre a dit à Isabelle qu'il l'épouseroit demain, et que c'étoit comme si ça étoit fait, et que drès tout à l'heure il ne vouloit plus faire lit à part; fais-en ton profit : adieu.

LEANDRE.

Qu'entends-je! la fureur du désespoir me rend furieux.

ARLEQUIN.

Tout beau, Monsieur, puisqu'il faut qu'Isabelle en passe par là ou par la fenêtre, il ne sera pas dit que nous n'aurons pas la primauté. Tenez-vous là pour voir ce qui se passe, je vous y rejoints dans un moment.

SCENE XIX.

LEANDRE *seul.*

PUISQUE me voilà tout seul sans personne au monde à qui parler, je veux m'entretenir de par moi, comme qui diroit en Poësie par magnére de strances.

Quels tourmens tourmentent mon ame,
Mon amour est gros de fureur;
Je suis enflammé d'une flame.....
Que veut éteindre un vieux tuteur.
Cassandre veut donc que je crève,
De mes malheurs infortunés,
Il la reprend quand je l'enleve,
Et se rit de mon pied de nez.

Mon pied de nez..... ah! quelle image.
C'étoit bien sur un autre pied,
que je voulois mettre en usage
La belle qui me fait pitié.
Mais quelque chose que tu fasse,

Je sçaurai bien te la ravir,
Cassandre quitte-moi la place
Et laisse-moi seul la remplir.

Que dis-je ! au moment que je crie,
Tu tâches d'être son vainqueur,
Et ta main tremblante, flétrie,
A tâtons cherche ton bonheur.
Ni ta laideur, ni ta molesse,
Ne peuvent point me rassurer
Malgré ton âge et ta faiblesse,
Un triste coup peut arriver.

Quoi la force à tes vœux succéde !
Isabelle defends toi bien,
Tu pousses, il repousse, tu cédes.
Arrête, arrête donc vieux chien.
Du coup que tu porte à ma belle
Je ressens les faibles ardeurs ;
Non, non, ce n'est point Isabelle,
C'est moi que tu... Ciel je me meurs.

SCENE XX.

ARLEQUIN, LEANDRE.

ARLEQUIN *déguisé en Mercier.*

Or ça, Monsieur, quoiqu'il n'y ait personne ici, je veux en particulier dire un mot en secret à l'oreille.

(Il parle tantôt haut, tantôt bas).

Premierement il faut que vous..... et pour que vous entriez..... et selon qu'Isabelle le prendra..... vous ferez de nouveaux efforts... mais auparavant, allez-vous faire..... vous voilà bien instruit. Dépêchez.

LEANDRE.

A la fin j'espère que je serai heureux si j'ai du bonheur. *Il sort.*

ARLEQUIN *seul crie.*

Des couteaux, des ciseaux, des peignes, des peignes, des ciseaux, des couteaux, du fil et des aiguilles pour les femmes à enfiler, des lacets de six aulnes pour les filles de précaution, des étuits pour mettre quelque chose, et des choses pour mettre dans des étuits.

SCENE XXI.

GILLES, CASSANDRE, ISABELLE, ARLEQUIN *en Mercier.*

ISABELLE.

HOLA, ho, Monsieur l'homme, nous voudrions bien voir votre marchandise.

ARLEQUIN.

Volontiers, Mamselle, je n'ai rien de caché pour les Dames.

CASSANDRE.

Montrez-nous un peu ce que vous portez.

ISABELLE.

Il me semble que vous n'avez pas grand chose.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Mamselle, ce n'est pas que notre commerce est diablement tombé depuis qu'on s'est mis sur le pied de tuer un Mercier pour un peigne.

GILLES.

Parlez donc, frere, n'auriez-vous rien qui me convînt?

ARLEQUIN.

Si fait, mon ami, j'ai ici une étrille, par exemple, dont je vous ferai bon marché, si c'est pour vous.

CASSANDRE.

Voyons, voyons vos peignes.

ARLEQUIN.

Si c'est pour votre tête, Monsieur, je crois qu'il vous faut un peigne de corne.

ISABELLE.

Pour moi je voudrois un bijoux, pour que Monsieur m'en fit un présent de nôces.

CASSANDRE.

Rentrons, rentrons ma mignone, va cet homme là n'a rien de rare.

ARLEQUIN.

Comment rien de rare? C'est que je n'ai pas sur moi ce que j'ai de plus beau, c'est mon valet qui le porte. Je fournirai par exemple. *Ici Arlequin nomme différentes choses qui sont plaisanteries par rapport aux Spectateurs.*

J'ai encore ici un bonnet du Grand Vizir d'Angleterre qui fait voir des étoiles en plein midi.

CASSANDRE.

Ah voyons cela.

ARLEQUIN.

Attendez que je vous l'essaye. *Ici Arlequin met un bonnet sur la tête de Cassandre, sur lequel est du papier où sont écrits ces mots :* MAMSELLE, DITES QUE VOUS AVEZ QUEUQUE CHOSE.

Eh bien, que voyez-vous ?

CASSANDRE.

Je vois seulement que je n'y vois goute.

ARLEQUIN.

Attendez que je l'enfonce encore.

CASSANDRE.

Aye, aye, mais j'étouffe.

ARLEQUIN.

Vous ne voyez rien sûrement.

CASSANDRE.

Non vraiment, où sont ces étoiles en plein midi ?

ARLEQUIN.

Ma foi je n'y songeois pas, vous ne pouvez pas les voir, car il n'est pas midi. Adieu, Monsieur, je viendrai vous l'essayer demain à onze heures trois quarts. Serviteur.

(*Il sort*).

SCENE XXII.

CASSANDRE, GILLES, ISABELLE.

CASSANDRE.

Ce Marchand n'est qu'un extravagant qui n'a fait que nous interrompre dans ce que j'avois entrepris. Allons, rentrons, ma belle, que j'achève de te dire.....

ISABELLE *en criant.*

Ah, ah! ah Pentecôte, Ah, ah! Mardi-gras, je n'en puis plus, je me meurs.

GILLES.

Qu'est-ce qu'il y a, voulez-vous la Sage-femme, Mamselle?

ISABELLE *gravement et lui donnant un soufflet.*

Impertinent z'il vous convient bien de dire du mal de ma maladie. Ah, ah, ah, a, a, a, ah!

CASSANDRE.

Eh mais qu'as-tu donc, ma chere enfant.

ISABELLE.

La colique, ah, a, a, ah!

GILLES.

Ma foi c'est la rage.

CASSANDRE.

Et vîte, et vîte, Gilles, mon cher ami, va chez l'Apoticaire ici près, qu'il apporte un lavement qui n'ait servi à personne.

GILLES.

Faut-il qu'il apporte aussi un pot de chambre ?

CASSANDRE.

Eh! va donc vite; et toi ma chere petite, va te mettre sur ton lit dans la posture nécessaire pour recevoir du soulagement. Je vais t'envoyer l'Apoticaire dans un instant.

ISABELLE *en s'en allant.*

Ah! ah, a, a, a,ah!

SCENE XXIII.

CASSANDRE *seul.*

La pauvre créature! je l'aime tant que je ressens moi-même les épreintes de la colique, et n'étoit que j'attends l'Apoticaire, je me soulagerois dans un coin pour me débarrasser de l'embarras qui me cause dans

le ventre la douleur que souffre t'Isabelle... Mais Dieu me pardonne la parole, voici l'Apoticaire. O petit Cupidon, que ne me transforme-tu dans ce moment en seringue, j'aurois le plaisir d'entrer..... ah que cette idée est voluptueuse, elle me met tout hors de moi.

SCENE XXIV.

LEANDRE *en Apoticaire,* GILLES, CASSANDRE.

CASSANDRE.

ALLONS promptement, Monsieur, allons, soulager une pauvre fille qui vous attend pour faire ses nécessités. Votre remede est-il prêt.

LEANDRE.

Toujours tout prêt, Monsieur, et je vais lui en poser un dont je me flatte qu'elle sera contente.

GILLES.

Fi donc, Monsieur, Isabelle ne voudroit pas que vous voyez son gros visage, et puis Monsieur l'Apoticaire est comme le Greffier de Vaugirard, il ne sçaurait rien faire quand on le regarde.

CASSANDRE.

Suivez-moi, Monsieur, je vais vous mettre moi-même en fonction.

LEANDRE.

Il est vrai, Monsieur, que si la distraction me prenoit, cela m'empêcheroit peut-être de le mettre comme il faut.

CASSANDRE.

Allez donc, Monsieur l'Apoticaire; mais sur-tout mettez bien du beurre, car elle est fort délicate.

LEANDRE.

J'y mettrai tout ce qu'il faudra.

(*Il entre chez Cassandre.*)

SCENE XXV.

CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

SANS cette maudite colique, je crois que je serois venu à bout à la fin du tems de persuader Isabelle de la force de mon amour, je suis actuellement dans une défaillance.

GILLES.

Pour calmer votre inquiétude, en guise de lavement, nous devrions boire un coup en attendant qu'Isabelle ait pris le sien.

CASSANDRE.

Ah, mon ami, j'ai perdu courage, et j'attends qu'Isabelle ait rendu son lavement pour le reprendre; mais il me semble que j'entends Isabelle qui se plaint.

GILLES.

Dame, Monsieur, la premiere fois qu'on prend un remede..... Monsieur l'Apoticaire mettez du beurre.

CASSANDRE.

Voyons un peu ce que c'est..... la porte est fermée..... voyons par la serrure... Ah! qu'ai-je vû.....? ah, Gilles, l'Apoticaire.

GILLES.

Eh bien, Monsieur ?

CASSANDRE *regarde toujours.*

Il se trompe.

GILLES.

La distraction, Monsieur, la distraction.

CASSANDRE *regarde toujours.*

Ah, je le reconnois, c'est le scélérat de Leandre, je suis au desespoir.

GILLES.

De quoi vous fâchez-vous! Morguienne épousez là quand vous voudrez, vla de la postérité toute faite.

CASSANDRE.

Ah, mon ami, je suis trahi; mais pour me venger, je prétends lui faire épouser son Isabelle. pour avoir le plaisir de le faire cocu.

GILLES.

Il faut qu'il ne vous craigne gueres, car il m'a dit qu'il vous la donneroit à garder : venez, venez, Monsieur Leandre, la paix est faite.

SCENE DERNIERE.

LEANDRE, CASSANDRE, GILLES.

LEANDRE.

Je vous propose, assurément, Monsieur, une grosse quantité d'excuses pour la liberté que j'ai prise chez vous.

CASSANDRE.

Ce qui est fait est fait, Monsieur l'Apoticaire, il n'y a plus rien à faire ; je vous la donne pour vous payer du lavement.

GILLES.

Elle ne rendra pas celui-là d'aujourd'hui.

Fin de la Pièce.

DIVERTISSEMENT.

Sur l'Air : *Des Sauvages.*

FOIN
De votre grouin,
Vilain marsouin :
Est-ce que ce Jouvenceau
Ne l'a pas beau?
Comme vous il n'est pas vieux,
Pituiteux,
Gouteux,
Cagneux,
Hargneux,
Grogneux ;
Et puis c'est que ç'a de beaux cheveux ;
Vous,
Soit dit entre nous,
Vot' poil est roux;
Avec vot' vilaine toux,
Vous faites sous vous :
Ça n' conviendroit pas
A vos appas,
Mam'selle, n'est-cè pas ?
Portez vot' mou à not' chat.
Par un coup de hazard,
A la port' saint Bernard ;
Un jour il se baignoit,

Lorsqu'ell' passoit,
Si-tôt qu'elle eût vû
C'gars tout nû,
De c'beau fils,
De c't Adonis
Son cœur devint z'épris.
Seul dans Paris,
Peut-être il a pris
A Mam'selle z'Isabelle :
Son cœur z'est un cœur neuf,
Elle est née en mil sept cent dix-neuf,
Il ne sera pas si-tôt veuf.

CASSANDRE.

Vas, Gilles, ton fillot
Dans peu s'en trouvera le sot :
Il viendra sûrement
Un Apothicaire charmant
Qui sera son Amant,
Et qui donnera t'un lavement,
Comme lui z'à c'te Belle,
Et donnera des rendez-vous,
Léandre deviendra jaloux ;
Tout ira sans-dessus, dessous :
Moi je rirai comme un fou,
Quand je le verrai cou-cou.
Foin, etc.

VAUDEVILLE.

Sur l'Air : *Ventez-vous-en.*

Il y a dans l'isle de Cythere
Une bande d'Apothicaires
Qui vous guettent sur le chemin,
Seringue en main,
Seringue en main ;
En vous disant : Il est benin ;
Belle, voulez-vous un clystere ?
C'est le remede d'à présent,
Servez-vous-en.

LEANDRE.

Quand nous serons mariés, ma chere,
Ne prenez point d'Apothicaire,
Sinon je serai mécontent,
Très-mécontent,
Fort mécontent.

ISABELLE.

S'il m'en faut un autre pourtant,
Je suivrai la route ordinaire,
C'est le remede d'à présent,
Vantez-vous-en.

ISABELLE.

Vous savez tous que la colique
Z'est un mal qui n'est Catholique ;

Monsieur me donne un lavement
Bien proprement,
Fort proprement :
Je suis guérie z'en un instant,
N'est-ce pas là z'un bon tropique
C'est le remede d'à présent,
Vantez-vous-en.

ARLEQUIN.

Femme que l'on portoit en terre,
Rencontra son Apothicaire ;
Si-tôt que la seringue entra
Dans stendroit là,
Dans stendroit la,
Tout aussi-tôt son mal cessa.
O grande vertu du clystere !
C'est le remede d'à présent,
Servez-vous-en.

CASSANDRE.

Vieillards sujets à la gravelle,
Voulez-vous garder une Belle ?
Méfiez-vous des jeunes gens,
Ces insolens,
Insinuans,
Poussent le clystere en avant.
Pour bien guérir une Pucelle,

Ah, quels donneurs de lavement !
Gardez-vous-en.

GILLES.

Nos vers semblent faits par Corneille,
Et notre prose est sans pareille ;
Tous nos Acteurs sont excellens,
Ils sont brillans,
Sont insolens,
Chacun de nous a ses talens ;
Vous faites l'Eunuque à merveille,
Vous, vous faites bien l'impuissant,
Vantez-vous-en.

✻✻✻

ISABELLE

DOUBLE,

PARADE.

ACTEURS.

CASSANDRE, *mari d'Isabelle.*

ISABELLE, *femme de Cassandre.*

LEANDRE, *amant d'Isabelle.*

ARLEQUIN, *valet de Leandre.*

GILLES, *valet de Cassandre.*

ISABELLE DOUBLE,

PARADE.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE, GILLES

CASSANDRE.

VIEN-çà, mon ami, mon fidele, mon bras droit, mon.....

GILLES.

Tredame, je vous suis aujourd'hui bien des choses.

CASSANDRE.

C'est que tu m'es d'un grand besoin ; je pars pour un voyage que je vais faire à la campagne des champs, et je te confie ma charmante Isabelle.

GILLES.

Oui-da, Monsieur, je m'en servirai.

CASSANDRE.

Non, ce n'est point ainsi que je l'entends.

GILLES.

Eh bien, Monsieur, je la servirai.

CASSANDRE.

Oui, mon ami, c'est comme çà.

GILLES.

Morguienne il n'y a rien qu'à s'entendre. je la servirai la... tout comme Cassandre.

CASSANDRE.

Mais garde-toi, sur les yeux de ta tête, qu'elle ne parle à pas un chat.

GILLES.

C'est-à-dire, que vous ne voulez pas qu'elle coure le matou.

CASSANDRE.

Oui, mon ami, c'est justement tout comme; mais de peur que tu ne sois trompé, ne la laisse parler à personne, c'est le plus sûr.

GILLES.

Oui, Monsieur, elle ne parlera qu'à moi,

pardienne laissez faire à moi, nous allons bien jaser. Adieu Monsieur, n'est-il pas vrai que vous allez voir votre oncle. Ah dame, il n'est pas jeune ce parent-là, n'est-ce pas ?

CASSANDRE.

Adieu, te dis-je, je m'en vas tout attendri de quitter ainsi la charmante Isabelle qui m'aime si fort.

GILLES.

Le v'la donc parti ; voyons un peu à prendre de l'autorité de sur notre Maîtresse ; commençons par prendre le ton, c'est toujours cela. Oh la, ho, Mamselle Isabelle.

SCÈNE II.

ISABELLE, GILLES.

ISABELLE.

Que veux-tu, Gilles ?

GILLES.

Comment donc, sçavez-vous bien que je suis tout au moins Monsieur pour vous ?

ISABELLE.

Et depuis quand, serois-tu z'un Monsieur ?

GILLES.

Voyez que ç'a seroit bien étonnant ; est-ce que vous avez toujours été Mamselle ? je vous dis que je le veux prendre par l'autotorité que m'a donné Monsieur not' Maître.

ISABELLE.

Oui, il vous a donné de l'autorité de sur moi ? eh bien, voilà ce que je vous donne, moi.

(*Elle lui donne un soufflet.*)

GILLES.

Allons, c'est être trop généreuse ; aussi, Mamselle, prenez garde de vous ruiner.

ISABELLE *faisant la révérence.*

Tu peux compter, Monsieur Gilles, que tu ne t'en feras pas de faute.

GILLES.

Si vous le prenez par là, notre Dame, je ne vous approcherai que de loin ; mais vous n'en parlerez pas davantage à personne, car j'ai ordre de vous bien garder.

ISABELLE.

Tu as vraiment là une belle commission. On ne donne z'à garder, ce me semble, que les choses dont on se veut servir. Et Monsieur Cassandre... Mais baste qu'est-ce que tout ç'a me fait à moi ? Une femme bien sage ne se soucie point de cela, il n'y a que les mal-apprises.

GILLES.

Je le sçais bien, Mademoiselle, que vous avez été mal montrée, et que ç'a vous ennuie.

ISABELLE.

Tu es bien cruel aussi de me rappeler z'ainsi mon triste chagrin ; je rentre pour me consoler. Hi.. hi....

GILLES.

Si elle vouloit se consoler avec moi, cela seroit drôle, mais elle ne le voudra jamais. Voyons toujours, elle est toute fine seule, elle s'ennuie ; Monsieur Cassandre est un bon homme tout cassé, qui sera plutôt arrivé dans l'autre monde qu'à Vaugirard ; moi, je suis jeune, bien fait, grand abbateur de quilles. Allons rêver à tout cela dans le grenier au foin.

SCENE III.

ARLEQUIN *seul.*

Le bon homme Cassandre a détallé; Isabelle a passé par le trou, et sans doute que mon Maître y passe à présent. Mardi le beau chapeau qu'on lui donne à Monsieur Cassandre, il ne tombera qu'à la mort de la bête. Ce que c'est que d'avoir de l'esprit ! Monsieur Leandre, mon Maître, étoit amoureux d'Isabelle ; j'ai percé le mur qui sépare les deux maisons, et crac le voilà dedans. Isabelle est à présent chez nous : Gilles est un benêt qui croit la garder pendant ce tems là. Mais voici nos amoureux, ils ont chaud, ils viennent apparemment prendre l'air ici ; si j'étois d'eux, ma foi, je prendrois encore bien autre chose.

SCENE IV.

ISABELLE, LEANDRE, ARLEQUIN.

ISABELLE.

En vérité, mon cher Liandre, je vous trouve tout-à-fait agriable; mais vous sçavez que ce n'est pas ma faute si je ne vous connoissois pas plutôt.

LEANDRE.

Mamselle, vous m'avez charmé par vos charmans appas, et mon valet z'Arlequin est là pour le dire.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, de quoi s'agit-il ?

LEANDRE.

De la considération que j'ai toujours eu pour la charmante z'Isabelle.

ARLEQUIN.

Oui, Mademoiselle, cela est vrai ; il avoit bien envie de vous considérer.

ISABELLE.

Oh, pour moi, j'ai toujours eu envie d'un Gentishomme, et je suis charmée d'en avoir z'un ; mais puisque vous êtes Gentishomme, jurez-moi votre foi que vous ne me chierez point du poivre, j'ai eu tant de joie de me trouver avec vous toute à l'heure, que je n'ai pas eu le tems de vous faire jurer la fidélité.

LEANDRE.

Eh bien, Mamselle, pour ce qui est d'en cas de ç'a, je vous promets foi de Leandre, de faire plutôt bacara pendant ma vie et de mourir sur z'un fumier, plutôt que de n'en

pas agir avec vous mieux et plus souvent que le meilleur Gentishomme de toutes les Halles.

ISABELLE.

Vous me charmez, mon cher Liandre, par l'assurance et la promesse de vos paroles : mais qu'allons-nous devenir ?

LEANDRE.

Je compte, ma Charmante, que nous allons battre le trimart.

ISABELLE.

Je le veux bien, mon cher z'Amant, mais je vous avoue que j'ai quelque scrupule, j'ai de la religion. Monsieur Cassandre est mon mari ; comme il n'est point z'ici pour me donner la permission de ce que je veux faire, il faut que vous l'ayez de celui qui me garde.

ARLEQUIN.

N'est-ce que ç'a ? allez, not' Maître, la vache est à vous, j'en fais mon affaire.

LEANDRE.

Mamselle, vous me faites honneur par la déférence que vous me rendez ; car en vérité Monsieur Cassandre ne vous convient point du tout.

ISABELLE.

Oh pour ç'a non, il est si vieux....

ARLEQUIN.

Il porte son Epitaphe sur son haut de chausses celui-là.

ISABELLE.

Oh pour ç'a oui....

LEANDRE.

L'invention de mon valet z'Arlequin vous servira de consolation en attendant que nous puissions partir.

ISABELLE.

Quoi, lui z'aussi ?

LEANDRE.

Eh non, Mademoiselle, je ne dis point cela, je dis que la muraille qu'il a ouverte, vous servira pour venir cheux nous.

ISABELLE.

Vous n'avez rien qu'à dire, mon cher Liandre, j'irai dix fois par jour si vous le voulez ?

LEANDRE.

Dix fois, Mamselle, cela z'est fort.

ISABELLE.

Eh bien, tant que vous voudrez, mon cher z'Amant; mais sçavez-vous que j'ai grand peur, je crois que notre valet Gilles nous a vu.

ARLEQUIN.

Quoi, Monsieur, il vous auroit vu pendant que vous vous donniez le bon jour ? il est vrai que c'étoit de bien près.

LEANDRE.

Ce seroit bien le diantre, mais tout le monde fait ç'a, nous pourrons nous sauver dans le nombre.

ARLEQUIN.

Allons, Mamselle, rentrez par chez nous, il n'y a pas de temps à perdre, passez par la chatiere, et retournez dans votre maison: je m'en vais bientôt sçavoir ce qui en est. [*A Leandre.*] Et vous, allez-vous-en dans la vôtre.

SCENE V.

ARLEQUIN, GILLES.

GILLES.

PARDIENNE j'y vois clair, je n'ai pas la berlue, et je sçais bien comme ç'a se fait;

il avoit beau me la cacher, mordienne je l'ai bien vue.

ARLEQUIN.

Bon jour, Gilles, je voilà toujours avec les joues rebondies comme les fesses d'un Suisse.

GILLES.

Bon jour.

ARLEQUIN.

Tu me sembles un peu dans l'occupation de l'esprit.

GILLES.

C'est que je veux l'attendre au passage.

ARLEQUIN.

Qui ?

GILLES.

Not' Demoiselle, dame, pardienne, je la veux toiser avec mon jérôme.

ARLEQUIN.

Comment donc?

GILLES.

C'est que tu ne sçais pas. Not' Maître est allé en marchandise, et je crois qu'il ne rapportera que des cornes de son voyage; il m'a chargé de garder sa femme ; dame, si à

son retour..... il me battra, et cependant il aura tort, car je n'aurois pas mieux gardé la mienne.

ARLEQUIN.

Que diable est-ce que tout ç'a? Ton Maître, ta Maîtresse, des cornes, des coups de bâtons, explique-toi donc?

GILLES.

Ça veut dire qu'étant à la maison, en montant au grenier, j'ai couru après not' chat, il s'est enfui, j'ai voulu l'attraper, il a monté au grenier, du grenier il a monté sur les tuiles, j'ai défait mes sabots.

ARLEQUIN.

Après?

GILLES.

J'ai défait mes sabots, j'ai été après.

ARLEQUIN.

Sur les tuiles.

GILLES.

Sur les tuiles.

ARLEQUIN.

En passant par le grenier?

GILLES.

Oui, en passant par le grenier.

ARLEQUIN.

Courant après le chat?

GILLES.

Oui, pardienne, courant apres.

ARLEQUIN.

Pour l'attraper ?

GILLES.

Pour l'attraper; mais dame au lieu du chat, sçais-tu bien ce que j'ai vu ?

ARLEQUIN.

Eh bien quoi, qu'as-tu vu ?

GILLES

J'ai vu not' Maîtresse et ton Maître qui causoient à ventre déboutonné; pardienne de ce train là, ils auroient fait vingt lieues par heure.

ARLEQUIN.

Va, va, tu ne sçais ce que tu dis.

GILLES.

Pardienne, je ne suis ni fou ni saoul, et je l'attends au passage pour la torcher d'importance.

ARLEQUIN.

Veux-tu parier chopine que ce n'est pas elle que tu as vue ?

GILLES

Pardienne, je le veux bien.

ARLEQUIN.

Tu l'attends ici, n'est-ce pas ?

GILLES.

Il faudra bien qu'elle y passe, ou que le diable l'emporte.

ARLEQUIN.

Si tu la trouves dans la maison, n'ai-je pas gagné ?

GILLES.

Oui, t'as gagné.

ARLEQUIN.

Va voir dans ta maison, je parie qu'elle s'y trouve.

GILLES.

Je te dis et je te douze que ç'a est inutile; je sçais bien qu'elle n'y est pas. Allons mene-moi boire, car tu as perdu.

ARLEQUIN.

Fais ce que je te dis pour voir, regarde seulement par le trou de la serrure.

GILLES *après avoir regardé.*

Pardienne, cela est vrai, elle y est.

ARLEQUIN.

Eh bien, qu'en dis-tu ?

GILLES.

Mais ce que j'ai vu, qu'est-ce que c'est ?

ARLEQUIN.

Voilà le hic. Conviens seulement que tu me dois une chopine.

GILLES.

Nous verrons cela tantôt. Dis toujours.

ARLEQUIN.

Isabelle a une petite sœur dont M. Leandre est amoureux, et c'est elle que tu as vu regarder la feuille à l'envers.

GILLES.

A d'autres dénicheux de Marles ; allons l'on ne m'en donne pas comme ç'a à garder.

ARLEQUIN.

Tu vas voir si j'ai raison, tiens-toi là seulement. Tu as bien vu ta Maîtresse dans ta maison ?

GILLES.

Oui, pardienne, je l'ai bien vue.

ARLEQUIN.

Oh, la, oh! Monsieur Liandre, venez ici tout-à-l'heure, avec la petite sœur, montez dessus, et nous l'amenez.

SCENE VI.

LEANDRE, ISABELLE, GILLES, ARLEQUIN.

LEANDRE.

Eh bien, que veux-tu, mon cher z'Arlequin.

ARLEQUIN.

Vous voir, vous dévisager, aussi bien que Mademoiselle z'Isabelle.

ISABELLE.

Eh bien regarde-moi. Qui est cet homme là z'Arlequin?

GILLES *à part.*

Pardienne, il a raison, ce n'est pas elle, c'est la petite sœur, car elle ne me connoit pas, et l'autre me connoit comme pain.

ARLEQUIN.

Mamselle, c'est un Charbonnier de mes amis.

ISABELLE.

Tu aimes toujours à gausser z'Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh bien, Mademoiselle, puisque vous voulez le savoir, c'est un maître à danser.

ISABELLE.

Un Maître à danser avec des sabots ! Pour qui me prends-tu ? crois-tu m'en couler ?

ARLEQUIN.

Voyez plutôt s'il n'a pas une poche ?

LEANDRE.

Allons, charmante z'Isabelle, il ne faut pas avoir une complaisance plus longue pour z'un valet, cela ne vous convient point.

ISABELLE.

Allons, mon cher Leandre, faire ce que voudrez.

ARLEQUIN.

Quand me payeras-tu chopine ? adieu, une autre fois ne crois pas qu'une femme puisse faire de ces choses là.

SCENE VII.

ISABELLE, GILLES.

GILLES.

L'EUSSE-TU cru, si tu ne l'eus vu, comme elles se ressemblent ces deux sœurs ? Non rien de ce qu'on a par deux n'est aussi pareil. Oh, la, ho, not' Maîtresse.

ISABELLE.

Que veux-tu, Gilles ?

GILLES.

Parler un moment avec vous.

ISABELLE.

Dans l'abbandonnement où je suis de mon cher mari, je ne puis deviser : quand reviendra-t-il donc ? peut-il me laisser comme ç'a dans le chagrin ? au moins si j'avois ma petite sœur pour me tenir compagnie, ç'a me délasseroit un peu.

GILLES.

Oh votre petite sœur ! elle a affaire, elle a affaire, elle ne passe pardienne pas son tems à enfiler des perles celle-là. Mais il ne faut pas que vous la voyez, elle vous feroit peut-être venir l'eau à la bouche.

ISABELLE.

Puisque tu ne veux pas que je voie ma petite sœur, je m'en retourne à la maison.

SCENE VIII.

GILLES, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Eh bien, j'ai soif; veux-tu me payer la chopine que je t'ai gagnée ?

GILLES.

Pardienne je le voudrois bien; mais quand j'ai parié, je croyois que je gagnerois, je n'ai ni sol ni maille: paye-la moi, je t'en devrai deux. Non, ce sera pour une autre fois, car il faut que je garde notre Demoiselle.

ARLEQUIN.

Est-ce qu'on garde une femme ?

GILLES.

Pardienne oui, elle ne sortira pas, j'ai la clef.

ARLEQUIN.

Bon, ne sçais-tu que ç'a ? est-ce qu'il n'y a pas une clef qui ouvre la porte de toutes les filles.

GILLES.

Oh oui, la petite sœur la connoît bien cette clef là. Mais je ne veux pas que not' Demoiselle la voie la petite sœur, elle voudroit peut-être qu'elle fît ce que je lui ai vu faire et ce n'est pas là not' compte.

ARLEQUIN.

Ça ne te seroit pas difficile à empêcher, Mon maître veut l'emmener, mais elle fait la sucrée, elle ne veut pas le suivre : si tu la vois, crois-moi, conseille-lui de partir.

GILLES.

Pardienne je le ferai de tout mon cœur : pourquoi non ?

ARLEQUIN.

Les voici.....

SCENE IX.

LEANDRE, ISABELLE, ARLEQUIN, GILLES.

LEANDRE.

Quoi, charmante z'Isabelle, vous ne voulez pas vous en venir avec moi ?

ISABELLE.

J'ai mon honneur à garder, mon cher Leandre.

LEANDRE.

Est-ce que je ne le garde pas bien ? je le prends tant que je veux,

ISABELLE.

Ce n'est pas de ça dont il s'agit, mon cher z'Amant; que diroit-on de voir une fille de queuque chose battre la calabre avec un Gentishomme ?

LEANDRE.

Cela z'est vrai, mais qui le sçaura ?

ISABELLE.

Mais dame, tous les passans.

ARLEQUIN.

Allons, Mamselle, faites ce que mon Maître vous demande? n'est-il pas vrai, Charbonnier, qu'elle le doit faire ?

GILLES.

Pardienne, Mamselle, vous l'avez déja fait, à quoi bon tant tortiller du cul, il faut chier rondement, et ne pas faire les choses en rechignant.

ISABELLE.

Je ne les fais pas non plus comme ça, Monsieur : mais quoi ? partirai-je sans voir ma chere sœur ?

GILLES.

Pardienne il ne faut que vous la voyez ; et queuque chose que vous fassiez, vous ne la verrez pas, entendez-vous ?

LEANDRE.

Allons, venez, ma charmante z'Isabelle, pour commencer not' voyage, allons ce soir coucher aux Porcherons.

ISABELLE.

Allons, mon cher Leandre, puisque Monsieur me le conseille, je ne puis vous refuser.

SCENE DERNIERE.

CASSANDRE, GILLES.

GILLES.

PARDIENNE, les voilà donc partis. Ce que c'est d'avoir un peu de jugement. Sans moi cependant, elle ne s'en seroit point en allée. Mais voici Monsieur Cassandre. Oh dame, il n'aura point de reproches à me faire, il va me donner de quoi payer la chopine que la petite sœur m'a fait perdre.

CASSANDRE.

A une lieue d'ici je me suis souvenu que j'avois oublié de prendre un locatis pour achever mon voyage, je viens pour en chercher un. Tant mieux, je souperai un jour de plus avec ma petite femme, et je verrai comme tout se comporte pendant mon absence.

GILLES.

Eh bon jour not' Maître.

CASSANDRE.

Bon jour, que fais-tu là ?

GILLES.

Je garde not' porte, et j'ai la clef dans ma main; non pas celle de la petite sœur au moins.

CASSANDRE.

J'ai bien affaire moi de ta petite sœur, Belitre, parles-moi d'autres choses.

GILLES.

Ah, Monsieur, que vous m'avez d'obligation. Sçavez-vous bien que c'est moi qui l'ai fait partir, la petite sœur?

CASSANDRE.

Je te dis encore une fois, que je n'ai que faire de la petite sœur.

GILLES.

Dame, je vous dis moi, que je n'ai pas voulu qu'elle vît Mamselle z'Isabelle, car cette petite sœur ira loin sur ma parole; elle sera bien-tôt grande, c'est moi qui vous en réponds.

CASSANDRE.

Te tairas-tu? Fais-moi descendre Isabelle.

GILLES.

Mais, Monsieur, la petite sœur!...

CASSANDRE.

Assurément je te romperai les bras, si tu me parles encore de cette petite sœur.

GILLES.

(Il s'en va, et on l'entend qui crie.)

Isabelle, Isabelle.....

CASSANDRE.

Quelle impatience il faut avoir! viendras-tu?

GILLES.

Mais, dame, Monsieur, la petite sœur.

CASSANDRE.

Encore ta chienne de petite sœur! que diable en veux-tu faire? où est donc Isabelle?

GILLES.

Monsieur, je l'ai cherchée dans la cave, dans le grenier, dans le pot-de-chambre, je ne l'ai pas trouvée, à moins que la petite sœur ne l'ait emmenée, car c'est une sorciere, ou je suis bien trompé!

CASSANDRE.

Encore! il faut que j'aille moi-même la chercher, cela est plus honnête que de le faire par un valet.

GILLES.

Va toi-même, vieille patraque, si tu le fais mieux que moi, je l'irai dire à Rome, mais voyez le vieux fou qui croit en sçavoir plus que moi, avec son locatis.....

CASSANDRE.

Ah, Gilles, c'en est fait, je suis le plus infortuné malheureux du monde. J'ai trouvé un trou..... un trou, te dis-je..... elle m'a fait cocu par un trou.

GILLES.

Eh non, Monsieur, c'est la petite sœur.

CASSANDRE.

Au nom du diable qui te fracasse, laisse-là cette petite sœur.

GILLES.

Monsieur, elle est allée couchee aux Porcherons.

CASSANDRE.

Qui, ma femme?

GILLES.

Eh non. C'est.....

CASSANDRE.

Qui ?

GILLES.

La petite sœur.....

CASSANDRE.

Tu me causes un affligeant chagrin au lieu de me soulager dans ma triste infortune; ah, Gilles, mon ami, je n'ai plus que toi dans le monde.

GILLES.

Eh bien, Monsieur, épousez-moi, nourrissez-moi bien, je ne vous ferai pas cocu, moi, car je n'ai point de petite sœur.

CASSANDRE.

Encore.

(Il le bat en courant après lui.)

LEANDRE

MAGICIEN,

PARADE.

ACTEURS.

JEAN BROCHE, *mari d'Isabelle.*

ISABELLE, *femme de Jean Broche.*

LEANDRE, *Amant d'Isabelle.*

GILLES, *valet de Leandre.*

LEANDRE

MAGICIEN,

PARADE.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE *seule.*

Je suis bien malheureuse étant dans l'infortune, je suis jeune, bien saine, et très-propre ; me voilà mariée à Monsieur Jean Broche, qui n'a que des années, qui me cherche toujours. Stapendant il ne veut rien de moi ; on m'a donnée à lui, mon corps et toute ma personne, mais il craint de l'user, car il ne s'en sert jamais.

SCENE II.

JEAN BROCHE, ISABELLE.

JEAN BROCHE.

ISABELLE, ma charmante.

ISABELLE *à part.*

Puis-je seulement deviser un moment toute seule ?

JEAN BROCHE.

Où êtes-vous donc, mon incomparable ?

ISABELLE *à part.*

Diantre soit du vilain *(haut)*. He bien ici, bon homme, qu'en voulez-vous faire ?

JEAN BROCHE.

Je m'en vais te trouver.

ISABELLE *à part.*

Le beau premier qui se présentera pour avoir mes amours, foi de fille d'honneur, il les aura : qu'il en vienne, et nous verrons beau jeu.

JEAN BROCHE.

Pourquoi donc quittez-vous la maison de votre cher époux ? Pourquoi, ma mignonne, vous levez-vous si matin ?

ISABELLE.

Parce que je ne fais que dormir avec vous.

JEAN BROCHE.

Vous aurez le teint bien plus reposé.

ISABELLE.

Je me soucie vraiment bien de mon teint, il y a bien d'autres besognes à retourner à une nouvelle mariée.

JEAN BROCHE.

Hé bien, ma mie, nous les retournerons.

ISABELLE.

Hé quand ? la semaine des trois jeudis. Laissez-moi m'en aller.

JEAN BROCHE.

Où voulez-vous aller comme ç'a toute seule ?

ISABELLE.

Je veux tantôt aller au bal chez le Maître à danser du quartier.

JEAN BROCHE *à part.*

Ne seroit-ce pas plutôt chez une Maîtresse, répéter le branle du cul ? (*à haut*) Non, je vous dis que je ne veux pas que vous alliez au bal. Quoi faire ? ricaner, babiller,

fretiller des fesses et des pieds. Je ne veux pas absolument que vous y alliez au bal, moi.

ISABELLE.

Et je vous dis, moi, que j'irai.

JEAN BROCHE.

Si je prends mon bâton.

ISABELLE.

Prenez, prenez, vous ne sçauriez prendre autre chose.

JEAN BROCHE.

Adieu, je rentre, car je me mets tout en feu.

SCENE III.

ISABELLE *seule.*

VOILA un homme bien terrible de la ceinture en haut. Allez, j'aime mieux vot adieu que vot' bon jour, j'en jure ma foi, je la danserai aujourd'hui ; je rentre, mais c'est pour le faire plus enrager : il est encore matin, ç'a m'amusera en attendant mieux.

SCENE IV.

LEANDRE, GILLES.

GILLES.

Oh là ! que pensez-vous qu'une grosse tête a de cervelle, qu'un gros cul a de sentence, et qu'un fessier a de sentiment ?

LEANDRE.

Laisse-là, je te prie, ces questions difficiles, et qui ne servent qu'à tourmenter les esprits.

GILLES.

Monsieur, Monsieur, je suis arrivé ici en *poste* dans un mannequin pour vous maintenir tête à tête, comme Fourbisseurs, barbe à barbe, comme culs qui s'entrebattent.

LEANDRE.

Eh bien, quoi ? car tu as une éloquence de bouches....

GILLES.

Vous me pardonnerez, Monsieur, j'en ai encore une autre. Mais enfin, Monsieur, je voudrois sçavoir pourquoi l'homme est plus vif en Hyver, et la femme plus chaude en Eté ?

LEANDRE.

Tu prends vraiment bien ton tems pour me faire une question si difficile, à présent que j'ai queuque chose en tête maintenant, et que je suis le plus chaud de tous les hommes.

GILLES.

Vous avez chaud, Monsieur, allons boire un coup.

LEANDRE.

Ce n'est pas là dont il retourne, je suis amoureux.

GILLES.

Vous êtes amoureux, allons nous baigner.

LEANDRE.

J'en ai vraiment bien le tems, je suis amoureux de la charmante z'Isabelle not' voisine, la femme de ce vieux Monsieur Jean Broche.

GILLES.

Voilà bien une autre paire de chausses.

LEANDRE.

Il faut absolument qu'elle m'aime, je ne lui ai point encore dit.

GILLES.

Voulez-vous que je lui dise, moi ? j'aurai bientôt fait.

LEANDRE.

Non, ce seroit tout gâter, mais je veux auparavant m'entretenir avec Monsieur Jean Broche ; j'imagine un moyen pour en venir à mon honneur.

GILLES.

Et pour arriver au sien.

LEANDRE.

Vas frapper à la porte, te dis-je, et le prie de descendre pour recevoir la visite d'un Gentishomme qu'il n'a pas encore vu.

GILLES.

Hola, Monsieur Jean Broche.

SCENE V.

JEAN BROCHE, LEANDRE, GILLES.

JEAN BROCHE.

On y va, qu'est-ce ?

GILLES.

Monsieur, c'est un Marquis qui n'est pas Gentishomme.

LEANDRE.

Monsieur, n'écoutez pas ce valet ; il se donne des airs d'Arlequin, qui ne lui vont

point du tout, le nôtre est enrhumé, et ne jouera point d'aujourd'hui.

JEAN BROCHE.

Eh bien, Monsieur, qu'y a-t-il, que voulez-vous de vot' petit serviteur Jean Broche.

LEANDRE.

Monsieur, vous faire la révérence.

GILLES.

En recevoir une de vous. Allons, bras dessus, bras dessous.

LEANDRE.

Faire connoissance avec vous.

JEAN BROCHE.

Ah, Monsieur !

GILLES.

Faire connoissance avec Isabelle.

LEANDRE.

Vous offrir mes services.

JEAN BROCHE.

Ah, Monsieur !

GILLES.

Vous offrir la Cour des aydes.

LEANDRE.

Et profiter d'un voisinage comme le vôtre.

GILLES.

Nous voulons avoir tout commun, dame, nous sommes de bons voisins, nous autres.

JEAN BROCHE.

J'y consens de bon cœur. La compagnie console quelquefois des chagrins domestiques. Je me suis marié depuis peu.

LEANDRE.

Avez-vous des enfans ?

GILLES.

Oui, si les enfans se faisoient à coups de langue, Monsieur en auroit beaucoup.

JEAN BROCHE.

Non, mais une jeune femme.

LEANDRE.

De bonne humeur, sans doute ?

JEAN BROCHE.

Non pas trop, elle est souvent sérieuse ; je fais cependant ce que je puis pour l'amuser.

[illegible]

[illegible]

[illegible] que tout

[illegible]

[illegible]

[illegible] n'était le respect de

[illegible] mon epée j'au tra-

[illegible]

[illegible] car il est

[illegible]

[illegible]

[illegible]

·ds, et qui par conséquent rend les fem-
:s de bonne humeur.

JEAN BROCHE.

Rien n'est en effet plus propre pour les
;ayer; mais où loge-t-il, Monsieur? Ne
ɔurrois-je point le voir? je suis verd encore,
· me porte bien; cependant, j'avoue que
aurois grand désir de lui parler.

LEANDRE.

Je m'en vais le chercher, il est de mes
ımis, dans un moment, je vous l'amenerai;
ıttendez-moi ici.

GILLES.

Adieu, Monsieur, nous allons vous cher-
cher de quoi vous enchanter.

LEANDRE.

Non, demeure ici. Adieu, Monsieur.

SCENE XI.

JEAN BROCHE, ISABELLE, GILLES.

JEAN BROCHE.

ISABELLE, Isabelle.

ISABELLE.

Quoi; je ne puis t'être un moment sans vous ? qu'avez-vous à me faire ?

GILLES.

Pardienne, pas grand chose, mais la jeune chatte n'aime pas le vieu matou, à ce que je comprends.

JEAN BROCHE.

Venez, ma mignonne, que je vous conte merveilles.

ISABELLE.

Des merveilles? elles ne sont pas de vous, je descends.

JEAN BROCHE.

Ma fille, il va venir un Enchanteur qui me rendra toute ma vigueur passée.

ISABELLE.

Bon, queu comte! vous deviez en avoir beaucoup, car il ne vous en reste gueres.

JEAN BROCHE.

N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'il me la rendra ?

GILLES.

Comment, si cela est vrai! j'en jure par les quatre fesses qui m'ont engendré; c'est un

homme admirable : il a apporté de la graine de patience pour guérir du cocuage; de l'huile de réputation pour conserver l'honneur des femmes entre deux plats; une drachme de jus de gigot mortifié dans les vertebres pour guérir de la jaunisse ; de l'essence de perles et diamans avec un peu d'huile d'or pour faire tomber les femmes à la renverse; de l'huile de caillette et deux olives du pays de Cunos, détrempées dans le mortier virginal avec le pilon de nature, pour restaurer une nouvelle mariée la premiere nuit de ses nôces; de l'essence tirée de l'escarcelle d'un châtré pour engendrer en taille-douce; de la graisse de potence pour guérir du mal de gorge, aggrandir les hommes en un instant, et leur apprendre à faire la capriole entre deux airs; de la racine de bonne façon pour ceux qui ont aussi peu de mine que d'effet; de l'essence de violon avec le suc de trois tambourins, assaisonnés d'entrechats pour guérir de la paralysie, et la fameuse potion pour les vieillards.

JEAN BROCHE.

Vois-tu, ma femme, quel homme est-ce là ?

ISABELLE.

Tout cela est vraiment beau, mais il faudra voir, car enfin tout cela est bientôt dit.

GILLES.

Ces petites femmes, elles ne veulent rien croire qu'elles ne manient. Mais le voici que je crois.

SCENE VII.

LEANDRE *en Magicien*, GILLES, JEAN BROCHE, ISABELLE.

(*Jean Broche et Isabelle s'entretiennent ensemble en regardant le Magicien.*)

GILLES.

Eh bon jour, not' Maître.

LEANDRE.

Tais-toi, c'est moi.

GILLES *bas.*

Sans vot' firlimouse, je ne vous aurois pardienne pas reconnu.

LEANDRE *bas.*

J'ai peine à me reconnoître moi-même, je grossirai ma voix pour n'être pas reconnu.

GILLES.

Grossissez tout ce que vous pourrez, c'est toujours bien fait, et l'on ne vous reconnoîtra pas.

LEANDRE.

Je vois dans l'avenir, cependant je n'ai point de lunettes. Le ciel tonne à ma volonté, et j'en joue comme d'un toton; je boucle les planettes, je fais éternuer la lune et tomber les étoiles.

GILLES.

Il vaudroit bien mieux faire tomber les alouettes toutes rôties.

LEANDRE.

J'enferme le tonnerre quand il m'en prend envie.

GILLES.

Et moi je le lâche dans ma culotte.

LEANDRE.

Je n'ai qu'un pas à faire pour aller dans le ciel. J'allume enfin, et j'éteinds la lune comme je fais ma chandelle.

JEAN BROCHE *s'approchant.*

Monsieur, c'est pour moi que Monsieur Leandre vous a parlé.

LEANDRE.

Est-ce pour vous, pauvre vieillard ?

JEAN BROCHE.

Oui, Monsieur, je voudrois bien que vous voulussiez me donner de la force plus que je n'en ai.

GILLES.

Mais expliquez-vous donc, Monsieur, est-ce de jarret que vous voulez? est-ce pour porter des crochets?

JEAN BROCHE.

Eh non, mon ami, c'est pour avoir la paix dans le ménage.

LEANDRE.

Je vous entends : est-ce là la femme incommodée?

ISABELLE.

Hélas! oui, Monsieur.

LEANDRE.

Eh bien, voulez-vous être mieux servie?

ISABELLE.

Oui, Monsieur, car je ne le suis point du tout.

LEANDRE.

Allons, j'ai votre affaire sur moi. C'est une bagatelle que cela. Laissez-moi faire,

dans un moment vous m'en direz des nouvelles.

JEAN BROCHE.

Quoi, Monsieur, vous m'allez rendre..... Mon Dieu, que j'aurai de joie! que voulez-vous que je vous donne? Ordonnez.

LEANDRE.

Ah! ç'a ne seroit pas juste que vous payissiez pour ce que je veux vous faire. Tenez-vous tous deux par le bras, et buvez ceci.

JEAN BROCHE.

Mais, Monsieur, ma femme est déjà trop forte, il ne faut pas qu'elle en boive.

LEANDRE.

Faites ce que je vous dis, c'est ce qu'elle a de trop que mon remède vous donnera.

ISABELLE.

Mais je ne veux rien perdre au moins, je ne veux que gagner.

LEANDRE.

Ayez de la confiance au remède, vous dis-je.

JEAN BROCHE.

Allons donc ma petite, faites tout ce que Monsieur vous dira.

(*Ils boivent toujours embrassés, en disant :*) Cela est bon.

GILLES.

Pardienne, donnez-m'en aussi un peu à moi.

LEANDRE.

Est-ce qu'il te manque quelque chose à toi?

GILLES.

Nenni, ma ficque, mais jamais on a trop de ç'a, demandez plutôt à ces filles?

(*Ils boivent tous et s'enyvrent. Lazzi d'yvresse. Isabelle est moins yvre, cependant elle tombe dans les bras de Jean Broche en faisant un tableau tendre avec lui, pour lors Leandre la baise.*)

ISABELLE.

Quoi! déjà le remède est fait? En effet, c'est bien baiser cela.

LEANDRE.

Ne dites rien, charmante z'Isabelle, laissez-moi toujours faire.

ISABELLE.

Mais vous m'avez fait mal en me baisant trop fort; et pour vous le prouver, je m'en vais vous le rendre.

LEANDRE.

Connoissez Leandre qui vous aime à la folie. Venez chez moi.

ISABELLE.

J'y consens, mon cher Liandre, quittons, ce vieux infirme, et vous, trop aimable enchanteur, venez m'enchanter tout autant que vous pourrez.

LEANDRE.

Mais il faut lui laisser compagnie.

ISABELLE.

C'est bien dit, vous avez toujours de l'esprit.

(Ils mettent Gilles, qui est tombé yvre, dans un coin du Théâtre, précisément à la place d'Isabelle, et faisant le même tableau.)

SCENE DERNIERE.

JEAN BROCHE, GILLES.

JEAN BROCHE *à moitié endormi.*

VIEN, ma petite femme, approche.

GILLES *le repoussant.*

Non, laissez-moi dormir.

JEAN BROCHE.

Aussi tu en as trop pris de la doze, je ne le voulois pas. Voilà ce que c'est que de ne pas croire ton bon homme Jean Broche, viens donc, mignonne, viens, tu seras contente, je crois que cela va mieux.

GILLES *se réveillant.*

Va-t-en au diable vieille carcasse, es-tu fou? c'est moi.

JEAN BROCHE *se réveillant aussi tout-à-fait.*

Où donc est Isabelle? elle est apparemment au logis, allons la trouver : quand je bois ces choses-là, ces admirables secrets, les cornes me viennent à la tête.

LES

DEUX DOUBLES

OU LA

SURPRISE SURPRENANTE.

PARADE.

ACTEURS.

CASSANDRE, *mari d'Isabelle.*

ISABELLE, *femme de Cassandre.*

LES DEUX DOUBLES OU LA SURPRISE SURPRENANTE.

PARADE.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE, *seul.*

Il faut avouer que la médisance est une bien mauvaise langue. Il y a un an que je me suis marié à la charmante Isabelle; lorsque je l'épousai, on me faisoit cent contes de toutes parts, et on me disoit entr'autres : bon homme, vous serez à votre aise avec cette fille-là, vous serez au large avec

elle ; cependant les médisans sont bien confondus, car depuis le jour que je l'ai épousée, je n'ai pû, malgré mes soins et les moyens que j'ai mis en usage, parvenir à lui ravir la fleur de sa sagesse, et ne l'ayant pas fait, je crois pouvoir me vanter que ma femme n'a jamais forfait à son honneur, pas même avec moi. Cependant réflexion faite, j'en souffre de ces obstacles invincibles, et d'ailleurs Isabelle étant si jeune, me met à des épreuves perpétuelles qui ne peuvent réussir. J'ai donc en catimini commencé de faire accointance avec la belle Catin, qui demeure près de chez nous ; elle est d'un âge mûr, c'est une fille qui a beaucoup d'usage du monde, et je trouverai sans doute avec elle des facilités si grandes, que je parviendrai tant bien que mal, à jouir du bonheur le plus parfait. Cependant j'ai peur que ma femme pour un pois ne me rende une fève, l'on m'a averti que mon compere Leandre voulait y fourer son affaire ; comme c'est ce qu'il m'importe de sçavoir ; je vais lui emprunter son habit des Dimanches, et sous ce déguisement, parler d'amour à ma femme pour voir si elle y correspondra : il faut lui dire adieu pour la mieux tromper. Isabelle.... Isabelle....

SCENE II.

CASSANDRE, ISABELLE.

ISABELLE.

De quoi qui gnia, mon cher mari ?

CASSANDRE.

Approche, vien petit toutou de mon ame, sucre candi de mon amour, jus de reglisse de mes plaisirs.

ISABELLE.

Bon ! comment cela se peut-il ! vous vous excusez toujours sur ce que c'est ce qui vous enrhume.

CASSANDRE.

Va, va, ma Séraphine, cela reviendra quelqu'un de ces jours. A mesure que ma tête blanchit, je sens que mon amour s'étend et s'accroît pour toi.

ISABELLE.

Oui-dà, il traînera bientôt.

CASSANDRE.

Baise-moi, ma petite poulette, avance ton petit museau friponnet, do-do-donne la béquée à ton franc moineau.

ISABELLE.

Celui-là n'a pas la gorge noire.

CASSANDRE.

Je ne te fais toutes ces petites mignardises, ma bellotte, que pour te consoler par avance de la nouvelle désagréablement fâcheuse qu'il faut que je t'annonce, je suis douloureusement obligé, par une obligation nécessairement essentielle, de te laisser toute seule cet après-midi.

ISABELLE.

Hélas ! ce sera tout comme quand vous y êtes, je m'occuperai toute seule en vous attendant, vous sçavez si je suis de ces femmes qui ne sçavent que faire de leurs dix doigts.

CASSANDRE.

Là, là, ne ments points, tu y pers : car nous aurions, à not' ordinaire, joué à cent petits jeux.

ISABELLE.

Bon ! j'y gagne beaucoup : quand nous jouons, vous ne mettez jamais au jeu.

CASSANDRE.

J'y mettrai, j'y mettrai avec de la patience.

ISABELLE.

Oh! je n'ai jamais impatienté personne.

CASSANDRE.

Adieu, adieu, ma mignonne, jusqu'au revoir.

ISABELLE.

Vous ne reviendrez donc pas coucher ?

CASSANDRE.

La peste! coquinette, que je n'ai garde de te faire ce tort là. Tu sçais bien que je ne découche pas.

ISABELLE *seule.*

Cependant vous n'en couchez pas davantage.

CASSANDRE.

Encore une fois adieu, pouponne, ne songes qu'à t'amuser, et à rire toute seule pendant mon absence.

SCENE III.

ISABELLE *seule.*

VA, va, vilain pénard, vieux bouquin, vieux cornard, je me bats l'œil de tes conseils. Il faut avouer que je suis dans une grande

infortune, je n'ai jamais été plus folle que depuis que je suis femme : c'est un grand tourment d'avoir affaire à un homme qui n'a que de la langue, et qui est pourtant toujours après vos trousses; j'aimerois mieux qu'on me payît, et qu'on me renvoyît ; il vaudroit bien mieux pour moi de n'être pas mariée; car j'aime autant mon écuelle vuide que rien dedans : aussi j'ai pris mon parti ; et depuis que Monsieur Leandre m'a écrit une Lettre de déclaration d'amour, je veux voir ce qu'il chante, et s'il en a autant qu'il me le dit ; car enfin une honnête femme doit se récupérer des chagrins que son mari lui donne par passer les plaisirs des momens de sa vie dans les agrémens des beaux jours ; nous nous serions déjà pris plus d'une fois nos mesures, si ce n'étoit qu'il me faudroit un prétexte pour avoir des Galans. Je suis sûre que l'occasion de la fortune me favorise, et que mon vieux magot n'est décampé du logis que pour aller voir Mademoiselle Catin, not' voisine. Je vais me déguiser sous sa figure, il me prendra pour la Catin de not' quartier; s'il prend des libéralités avec moi, je lui ferai voir sa courte honte en me découvrant, et pour lors il n'osera plus me rien dire quand je voudrai me donner des talons dans le cul.

SCENE IV.

CASSANDRE *seul.*

Me voici parfaitement déguisé, et mon compere Leandre n'ayant pas d'autre habit que son habit des Dimanches, il me l'a prêté : il me va comme une peinture ; et ce qu'il y a de plus singulierement extraordinaire, c'est qu'avec ce nouveau vêtement, je me sens une vigueur tout-à-fait vigoureuse. Bon, tant mieux, pourvu que cela dure. C'est une admirable chose que la jeunesse ; et ce qui m'a toujours fâché, c'est qu'on ne soit plus jeune quand on est vieux. Où est le tems, où lorsque je disois à une *Belle* : Ma Divinité, est-il bien vrai que vous n'ayez encore jamais aimé ? On me répondoit : Vous allez voir, Monsieur, et c'étoit par les signes les plus sensibles qu'on prétendoit m'en persuader. Où est ce tems, où par une entreprise généreuse, je ne voulois pas qu'aucune partie du monde échappât à ma vigoureuse curiosité, et où je faisois venir pour moi tout seul une pacotille de Négresse du fonds de l'Amérique. Quoi qu'il en soit, n'en parlons plus, songeons uniquement à sonder ma femme.

SCENE DERNIERE.

CASSANDRE *en Leandre*, ISABELLE *en Catin.*

ISABELLE *à part.*

Je crois avoir sous cet habit assez l'air de Catin; mon mari n'a qu'à venir. Mais que vois-je! N'est-ce pas là mon cher Leandre? Oui sans doute, car c'est son habit et sa perruque. Qu'il est bien mis! qu'il est magnifique! c'est sans doute pour me donner dans l'œil.

CASSANDRE *à part.*

Oui, c'est elle-même, c'est ma Catin; en attendant que j'aille trouver ma femme, il faut que je lui fasse un petit compliment. La figure de Leandre ne lui feroit pas oublier la tendresse qu'elle m'a promis qu'elle auroit pour moi.

ISABELLE *à part.*

Leandre ne me reconnoît pas, il me prend pour Catin. Voyons s'il est capable d'être fidèle, et de refuser une fille qui le priera d'avoir de l'amour pour sa tendresse.

CASSANDRE.

Charmante Catin, vous voyez Monsieur

Leandre qui vient mettre son cœur dans vos pieds, et dont la flamme brule sans cesse sans pouvoir éteindre l'ardeur qu'il a d'être vot' serviteur.

ISABELLE.

Monsieur, il y avoit long-tems que je souhaitois que vous m'en disassiez deux mots, et je suis bien-aise que vous trouviez que je suis chaussure à vot' pied.

CASSANDRE.

Quand on est aussi belle que vous l'êtes, Mamselle, on ne doit pas s'étonner si l'on convient à tout le monde; et vous êtes trop charmante pour n'être pas une selle à tous chevaux. Mais, Mamselle, comme je suis jeune et de condition, je vous prie d'avoir la bonté de ne pas faire croquer le marmot à mon amour, car j'ai beaucoup d'autres choses à faire.

ISABELLE.

Monsieur, je sçais bien qu'un petit Gentilshomme n'a pas trop de tems à lui, c'est pourquoi je vous dirai que je vous aime de tout mon cœur, moyennant quoi j'espere que vous ferez attention qu'une fille comme moi doit être bien habillée et bien nourrie pour bien aimer un homme de qualité.

CASSANDRE.

Je suis capable de vous donner, Mamselle, une robe de taffetas et un dindon dans l'occasion, ainsi qu'à cela ne tienne.

ISABELLE.

Je voudrois encore mettre dans le marché, que vous n'en conterez plus à cette pimbêche de Mamselle Isabelle, à qui vous envoyez des billets doux.

CASSANDRE *bas.*

Ma femme reçoit des lettres de Liandre, et Catin, aussi-bien qu'elle, se bat les fesses de mon amour. MOTUS (*haut*). Voilà qu'est fait, Mamselle, et je vous promets de lui donner des coups de pied dans les fesses à z'Isabelle sans vot' respect.

ISABELLE *bas.*

Ah, gueux de perfide Leandre !

CASSANDRE.

Mais à condition que vous chasserez de chez vous le bon homme Cassandre, à qui vous avez déjà accordé de petites faveurs.

ISABELLE *bas.*

Il est donc vrai que mon vieux mari va se redresser en ville. Paix (*haut*). Pouvez-vous

croire qu'on se laisse aller à une vieille carcasse disloquée comme lui. Ayez de l'assurance dans la certitude de mon amour.

CASSANDRE.

Vous aimerez donc toujours Leandre ?

ISABELLE.

Jusqu'à tems que finisse la fin de ma vie, pourvu que vous aimiez toujours Catin.

CASSANDRE.

Jusqu'à la mort du tombeau ?

CASSANDRE, ISABELLE *ensemble.*

ISAB. Ah ! infidele Leandre, me connois-tu !
CASS. Ah ! perfide Catin, reconnois-tu Leandre ?

ISABELLE.

Mon mari !

CASSANDRE.

Ma femme !

ISABELLE.

Fort bien, mon mari, vous croyez être avec Catin.

CASSANDRE.

Fort bien, Madame ma femme, vous pensiez être avec Leandre.

ISABELLE *lui donnant un soufflet.*

A Leandre, tien, voilà pour toi.

CASSANDRE *lui donnant un coup de pied au cul.*

A Catin, tien, donne-lui ç'a.

ISABELLE *lui donnant un coup de poing.*

Tien, mets ç'a à sa chapelle.

CASSANDRE *lui donnant un soufflet.*

Tien, accroche ç'a à son bénitier.

ISABELLE *lui arrachant sa perruque.*

Tien, envoye-lui cela par la poste.

CASSANDRE *lui arrachant son bonet.*

Voilà pour en payer le port.

ISABELLE.

Vilain chien, gueux de punais, vieux Fiacre.

CASSANDRE.

Vieille fouine, carogne, masque, double de vilaine.

ISABELLE.

Tu crois donc que je ne te reconnoissois pas, vilain cornard ?

CASSANDRE *se radoucissant.*

Quoi, tu sçavois que c'étoit ton mari? je le voudrois, car pour moi je sçavois bien que tu z'étois ma chere femme.

ISABELLE.

Est-il vrai, mon cher mari, c'étoit pour rire ce que nous en faisions ?

CASSANDRE.

Foi d'homme d'honneur, je crois qu'oui. Embrassons-nous.

ISABELLE.

Volontiers, mon cher époux : en tout cas tu aurois grand tort de chercher fortune ailleurs, car je t'assure qu'une Isabelle et une Catin, c'est la même chose.

CASSANDRE.

C'est tout de même. Va mon enfant, et tu peux compter que le plus beau Leandre n'est souvent qu'un vrai bon homme Cassandre. Rentrons dans la maison, ma poule, et faisons tous nos efforts pour nous raccommoder plus étroitement.

BLANC
ET
NOIR.

PARADE.

ACTEURS.

CASSANDRE.
ISABELLE.
LEANDRE.
LE MITRON.
LE CHARBONNIER.

BLANC
ET
NOIR.

PARADE.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

Oh çà, mon petit trognon, ma petite gargouillade, je t'aime encore comme l'unique enfant de ma défunte. Dieu veuille avoir son ame, car c'étoit une vigoureuse au moins stelle-la ; nous vivions si bien ensemble le jour qu'elle me quitta. Hélas ! j'en pleure encore quand j'y pense. Elle me laissa, hi hi... (*il pleure*) ses dettes à payer, mais avec une

douceur, une bonté.... Vois, que puis-je faire pour te donner la montre de mon amitié ? Parle, tu n'as rien tant seulement qu'à me le montrer.

ISABELLE.

Oh oui, pour ce qui est en cas de ç'a, mon cher papa, je ne m'y fierai pas; vous en ferez deu d' même que des dettes à maman.

CASSANDRE.

Ah! cela est bien différent, je l'aimois comme ma femme la défunte; mais toi, je t'aime comme mon enfant : on m'a tant dit que tu l'étois, que je le crois dur comme fer.

ISABELLE.

Ah, ah, mon papa, vous n'avez plus que la croyance comme çà, n'est-ce pas ?

CASSANDRE.

Elle a des petites finesses pleines de drolerie, des plaisanteries plaisantes qui sont impayables.

ISABELLE.

Eh bien, mon papa, vous disiez comme ç'a que...

CASSANDRE.

Que je suis inquiété de souci!

LEANDRE.

Comment donc ?

CASSANDRE.

Tu ne dors point toute la nuit.

ISABELLE,

Ce n'est rien, c'est que j'ai chaud. Si vous voulez me répondre comme il faut, je vous dirai....

CASSANDRE.

Eh bien, dis, je te répondrai.

ISABELLE.

Des puces qui m'incommodent pendant la nuit.

CASSANDRE.

Bon, bon, n'est-ce que ç'a ? il faut attendre que l'hyver vienne, pour lors elles te laisseront en repos; n'est-ce pas ç'a qu'il faut dire ?

ISABELLE.

Eh non, c'est dans le Misantrope; dame, c'est une belle Piece stelle-là, que l'on dit : » Vous en aurez bientôt queuqu'uns pour » les chasser.

CASSANDRE.

Ah ! j'entends, je le dirai à not' Servante.

ISABELLE.

Eh non, mon cher papa, elle n'y fera que de l'eau toute claire not' Servante; je n'en dormirai pas mieux; car le chaud que j'ai, les puces, les démangeaisons me donnent des rêves que je fais toujours continuellement en dormant, et réveillée.

CASSANDRE.

Qu'est-ce donc qu'ils disent ces rêves-là?

ISABELLE.

Dame, ils disent comme ç'a la nuit qu'une fille qui n'a pas de quoi s'appuyer, est bien triste.

CASSANDRE.

Je le pense tout comme toi.

ISABELLE.

Oui, mon cher papa, vous le pensez, mais voilà tout.

CASSANDRE.

Eh bien, je ferai mettre ton lit contre la muraille pour t'appuyer.

ISABELLE.

Ah, mon papa, ç'a n'y fera rien du tout, je rêverai toujours.

CASSANDRE.

Mais à quoi donc?

ISABELLE.

A ces baigneux de la porte S. Bernard.

CASSANDRE.

Oui, tu as raison, cela est bien salutaire à la santé, et je veux bien employer quatre sols pour t'envoyer avec not' commere l'enflée au batteau, quand la chaleur sera bien chaude.

ISABELLE.

Mon papa, croyez-moi, mettez vos lunettes, vous n'entendez pas clair, je crois qu'en la foy de mon ame vous me feriez dire des choses qui me feroient rougir mon honnêteté.

CASSANDRE.

Mais dis donc, si tu veux, ce que tu veux dire, car pour moi je n'y entends point de finesse; qu'est-ce que ton honnêteté qui rougiroit?

ISABELLE.

Eh bien, mon cher papa, c'est que je voudrois bien avoir un homme à moi toute seule.

CASSANDRE.

Eh, que ne parles-tu? pourquoi fais-tu tant de façons? je ne pense qu'à te bien établir à un homme qui te fera bien aise.

ISABELLE.

Je ne demande pas mieux, mon cher papa, ce sera donc Monsieur Leandre ?

CASSANDRE.

Fi donc, Monsieur Leandre, c'est un haut-la-queue cettuy-là.

ISABELLE.

Tant mieux, mon cher papa : v'là ce qui s'appelle un bon mari.

CASSANDRE.

Oh que nenni : j'ai bien mieux ton affaire, j'en ai deux en main ; foin de moi, c'étoit pour cela justement que je suis venu pour te parler ici.

ISABELLE.

Vous en avez deux, mon papa, n'est-ce pas ?

CASSANDRE.

Oui.

ISABELLE.

Et moi je n'en ai qu'un.

CASSANDRE.

Petite fille, si vous n'écoutez, je vous donnerai tout à l'heure sur la moustache.

ISABELLE.

Donnez où vous voudrez, mais je veux Monsieur Leandre.

CASSANDRE.

Oh, vous êtes aussi d'une opiniâtreté trop opiniâtre, je vais les chercher tous les deux. Oh, pardieu, pardieu, ils sont si différens l'un de l'autre, qu'il n'est pas possible qu'il n'y en ait un qui ne te plaise. Tu vas les voir, des nez, des épaules. Dame, c'est une bénédiction, et de plus deux grivois qui ont tous deux pignon sur rue.

SCENE II.

ISABELLE *seule.*

Oui, oui, je t'en souhaite, morpion, sur la rue. Attends-y toi, tu verras beau jeu. Parce qu'on se dit pere de queuque z'un, on dira comme ç'a tout ce qu'on voudra ; c'est mon pere : mais, respect son caractère, c'est un vieux fou. Il a beau m'en choisir deux, c'est pour moi que je me marie, ce n'est pas pour lui ; et quoique la Cour des aides ne soit pas un chien, ce sera toujours du bon tems que j'aurai avec stilà que j'aime : si mon cher Leandre vouloit donner dedans, ce seroit

[illegible] sait ce qu'en vaut
[illegible] me connoît ; com-
[illegible] un pain sur la four-
[illegible] pourront plus ? Ils le
[illegible] autres, mais je n'en
[illegible] qu'on ne retourne
[illegible] quoique l'on y
[illegible] qui s'avance
[illegible] peu à manigancer

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] adorable; je

[illegible] qui avez
[illegible]

[illegible] tout le
[illegible] bien
[illegible] m'ont
[illegible] vous le
[illegible] ,

ISABELLE.

:e n'est rien.

LEANDRE.

\h, Mamselle, pour ce qui est d'en cas de , la concommitance de l'amour fait qu'on sçache rien. Dites-moi tout à stheure ce i en est de vot' chagrin.

ISABELLE.

C'est que Monsieur Cassandre, puisqu'il ut tout vous montrer, veut me marier avec un homme.

LEANDRE.

Eh bien, vous m'aimerez toujours stapendant.

ISABELLE.

Non pour ç'a, Monsieur Leandre, je ne pourrai plus vous aimer comme nous faisons à stheure.

LEANDRE.

Eh bien, Mamselle, nommez-moi celui qui veut me passer le bec par la plume, et je m'en vas de ce pas lui couper toutes les oreilles; je lui ferai bien voir ce qui en est de Monsieur Leandre.

ISABELLE.

Hélas, mon cher z'amant, ce n'est pas tant

les oreilles qu'il lui faut couper, quoique ce soit toujours bien fait, que de faire entendre raison à Monsieur Cassandre.

LEANDRE.

Ventre-mort, que quatre escadrons de diables me passent par le ventre, si je ne lui fais entendre de quel bois je me chauffe; je vais mettre drès tout à stheure le feu à sa maison.

ISABELLE.

Mon cher z'amant, ce ne seroit point mal faire, si elle n'étoit que pour lui seul; mais je deviendrai donc la pucelle des rues.

LEANDRE.

Oh, je n'y pensois pas, c'est que la colere me fâche. Eh bien, je m'en vas le trouver.

ISABELLE.

Fort bien ça.

LEANDRE.

Je lui dirai qu'il est un vieux Roquentin avec ses six douzaines d'années, qu'il doit le laisser faire à la jeunesse, comme ils le veulent; et que s'il ne se fait pas raisonnable *(mettant l'épée à la main)* je lui passerai mon épée z'au travers du corps.

ISABELLE.

Ah, le malheureux, qui a tué mon cher papa!

LEANDRE.

Eh, non, ce n'est pas encore fait, mais tout à stheure ç'a va être fait.

ISABELLE.

Tenez, Monsieur Leandre, vous avez tout plein d'esprit, mais vous ne sçavez pas ce que vous en dites.

LEANDRE.

Jarni choux, Mamselle, j'en veux découdre. Je les tuerai tous. Où sont-ils? (*On entend Cassandre tousser. Leandre remet son épée*). J'entends Monsieur Cassandre, je me retire par à côté, à celle fin de voir tout ce qui en sera.

SCENE IV.

CASSANDRE, ISABELLE,
LE CHARBONNIER.

CASSANDRE.

Vous sçavez, mon compere, tout ce qui a été dit entre nous; ainsi nous n'aurons point de dispute, mais il faut auparavant voir si la marchandise vous convient.

LE CHARBONNIER.

C'est parler comme la Préface, Monsieur Cassandre, mais l'honneur de vot' alliance.

CASSANDRE.

Tenez, la v'la; dame, ça n'est ni tortu, ni bossu.

LE CHARBONNIER.

Ne vous mettez pas en peine, je la ferons marcher dru.

CASSANDRE.

J'ai lieu de croire que vous en serez content, et qu'elle vous le rendra bien. Isabelle, approchez, saluez Monsieur.

ISABELLE *criant.*

Ah!..... (*Elle s'enfuit, Cassandre et le Charbonnier courent après elle.*)

CASSANDRE.

Mais à qui en avez-vous donc, petite fille, de courir comme ç'a ?

ISABELLE.

Mon cher papa, c'est que j'ai peur.

CASSANDRE.

Et de qui?

ISABELLE.

Du diable, mon cher papa.

CASSANDRE.

Elle est comme ça jovialê, je suis bien-aise que vous la voyez dans sa belle humeur.

LE CHARBONNIER.

En vérité, Mamselle....

ISABELLE.

Ah, ah, je suis perdue, le diable me parle.

LE CHARBONNIER.

Mais, Mamselle, si vous vouliez.

ISABELLE.

Ah, père dénaturé, qui veut comme ç'a donner sa fille au diable! vous êtes un sorcier, Monsieur Cassandre; fi, que cela est vilain à votre âge! J'irai faire ma plainte à la Justice tout à stheure.

CASSANDRE.

Moi sorcier! moi, mon compere? hélas! tout le monde sçait ce qui en est.

LE CHARBONNIER.

Non, mon compere, vous n'êtes guères le maître cheux vous, à ce qu'il me paroît.

CASSANDRE.

Ah, que vous me pardonnerez. Vous allez voir, vous allez voir.

LE CHARBONNIER.

Il n'en est pas besoin pour le présent, mon compere, j'ai quelques affaires au Port, je nous verrons toujours une autre fois. (*à part*). Mordienne, il y a queuque chose là-dessus, ç'a n'est pas naturel de me prendre comme ç'a pour le diable.

SCENE V.

LEANDRE, ISABELLE

LEANDRE.

En vérité, Mamselle, vot' cher papa se fiche de vous. Comment? vouloir vous donner à z'un Charbonnier qui ne peut jamais avoir du linge blanc.

ISABELLE.

Que voulez-vous, mon cher z'amant, ce n'est point de ma faute ; mais vous voyez de la maniere comme j'en agis pour vous, car autrement, que m'importeroit à moi ? C'est le compere à mon papa, et c'est un homme établi qui vous épouse comme un autre ; on fait après ç'a comme on veut.

LEANDRE.

Pour ce qui est de ç'a, Mamselle, je ne souffrirai point que vous deveniez une Charbonnière, il n'y auroit plus de moyen de vous approcher.

ISABELLE.

Cela z'est vrai, ç'a gâteroit tous vos beaux habits; mais en le prenant pour le diable, n'ai-je pas fait une belle finesse?

LEANDRE.

Jamais on ne s'est avisé d'une finesse plus subtile. Sans cela, par la mort, il n'auroit péri que par ma main.

ISABELLE.

Je ne veux point vous mettre dans le danger, mon cher z'amant, de tuer queuque z'un.

LEANDRE.

Bon, Mamselle, ce n'est point un Epétier, je vous l'aurois embroché comme une mouche.

ISABELLE.

C'est z'est vrai; mais après cela, il faut prendre le large.

LEANDRE.

Ma charmante, je vous remercie de me

mon cheval n'est pas une bête, celui-ci va la charmer. Dame, il enfourne bien. (*haut*) Isabelle, mon cher enfant, tien voilà mon compere le Mitron qui vient pour te prendre à femme.

ISABELLE *se tournant vers le Mitron qu'elle n'avoit pas fait semblant de voir.*

Hi, hi, hi....

CASSANDRE.

A qui diable en as-tu donc, mon cher poulet? qu'est-ce qui te prend?

ISABELLE.

Hi, hi. Qu'il ne m'approche pas. Hi, hi, hi.

CASSANDRE.

Et qui donc ?

ISABELLE.

Mon cher papa, je vais mourir s'il m'approche, hi, hi, hi.

LE MITRON.

A qui donc en a-t-elle, mon compere ?

ISABELLE.

Il parle, je suis perdue, Monsieur l'Esprit, je vous conjure, je vous...

(*Elle tombe évanouie les yeux ouverts.*)

CASSANDRE.

Eh non, c'est mon compere l'enfourneur.

LE MITRON.

Jamais comme ç'a on ne m'a pris pour autre. Mais il y a ici queuque manigance. Je crains bien que la pâte ne soit aigrie, il y a ici du mauvais bled. Hom, sans adieu, mon compere.

CASSANDRE.

Je ne vous quitte pas comme ç'a, son vertigo la quittera bien toute seule; allons toujours boire le vin du marché!

LE MITRON.

Non pas du marché, s'il vous plaît, mais du Marchand.

CASSANDRE.

Ah, mon compere, nous nous asseyrons bien, ç'a nous donneroit la goutte. Allons.

SCENE VII.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

MAIS vous ne voulez donc pas, mon adorable, que j'en mouche aujourd'hui queuque z'un ?

ISABELLE.

Mon cher z'amant, c'est le pis aller : ne vous mettez pas en peine. Vous sçavez bien ce que je vous en ai dit, je craindrois que vous ne fussiez un confrere de S. Prix.

LEANDRE *riant.*

Comment vous avez peur que je n'aille au logis des gens de pied, où l'on n'a pas besoin de fermer sa porte.

ISABELLE.

Sans doute, et c'est le diable pour en sortir.

LEANDRE.

Vous êtes toute charmante.

ISABELLE *chante.*

J'en suis bien contente.

Car mon amour ne veut avoir de cœur que pour Monsieur Leandre.

LEANDRE.

J'apperçois vos deux amans qui triment par ce côté. Laissez-moi leur parler, et puis j'irai vous trouver dans la maison. Monsieur Cassandre n'y est pas, nous n'aurons aucune importunité.

ISABELLE.

J'y vais, mon cher z'amant, mais ne me faites point trop z'attendre.

LEANDRE.

Non : mais je veux un peu voir ce qu'ils ont dans le ventre.

SCENE VIII.

LE CHARBONNIER, LE MITRON, LEANDRE *se promenant fièrement d'abord, et moins ensuite à mesure qu'ils s'approchent.*

LE CHARBONNIER *à part.*

Me prendre pour le diable !

LE MITRON *à part.*

Croire que je suis un esprit !

LE CHARBONNIER *à part.*

Les filles sont bien malignes.

LE MITRON *à part.*

Les filles avons bien de la finesse.

LE CHARBONNIER *à part.*

Je donnerois un sac de charbon pour sçavoir ce qui en est.

LE MITRON *à part.*

Qui me diroit d'où ç'a peut provenir ? il auroit de moi un beau sac de farine.

LEANDRE *poliment.*

Messieurs, je vous prends au mot.

LE CHARBONNIER, LE MITRON.

Comment ? Qu'est-ce à dire ?

LEANDRE.

Vous êtes curieux, Messieurs, j'entends bien. Je sçais ce que vous donneriez pour connoître ce qui fait que l'on a pris, vous pour le diable, et vous pour un esprit.

LE MITRON.

Vous êtes dedans.

LEANDRE.

Croyez-vous ?

LE CHARBONNIER.

A moins que d'être sorcier, on ne peut deviner plus juste.

LEANDRE.

Eh bien, Messieurs, j'y suis donc, et vous avez promis....

LE CHARBONNIER.

Moi, un sac de charbon ?

LE MITRON.

J'ai dit que je donnerois un sac de farine.

LEANDRE.

C'est-à-dire, que votre affaire est dans le sac. Mais auparavant, dites-moi, Messieurs, ce que vous voulez faire à celui qui est la cause que l'on vous prend, vous pour le diable, et vous pour un esprit.

LE CHARBONNIER.

Lui mesurer les épaules avec un tricot de quatre pieds.

LE MITRON.

Moi, je le veux seulement rosser comme tous les diantres.

LEANDRE.

Vous ne lui voulez que ç'a ?

LE CHARBONNIER.

Non.

LE MITRON.

Pas autre chose.

LEANDRE.

Eh bien, Messieurs.... j'entends vot' affaire, Messieurs.... puisqu'il faut tout vous dire, mais vous me promettez les deux sacs ?

LE CHARBONNIER.

Oui, j'en jure.

LE MITRON.

Moi, j'en donne ma parole.

LEANDRE.

Eh bien, Messieurs, il n'y a qu'un mot qui serve. Vous voulez le sçavoir ?

LE CHARBONNIER.

Eh oui, vous dit-on.

LE MITRON.

Pourquoi tant barguigner ?

LEANDRE.

Eh bien, Messieurs, c'est vous.

(*Ils se battent, se roulent. Leandre s'en va.*)

SCENE IX.

Cette Scène se joue à volonté.

LE CHARBONNIER, LE MITRON.

SCENE X.

CASSANDRE, LEANDRE, LE MITRON, LE CHARBONNIER.

CASSANDRE.

Que je suis heureux, mon cher Leandre de vous avoir trouvé cheux nous pour les séparer!

LEANDRE.

Allons donc, Messieurs, prenez donc garde à vous; si le Guet vient, vous irez coucher au Châtelet.

CASSANDRE.

Eh, mes comperes, mes bons amis, vous n'y pensez pas. Pourquoi vous accommoder de la façon ?

LE CHARBONNIER.

Un diable!

LE MITRON.

Un esprit!

LEANDRE.

Comptez, Messieurs, que l'honneur et la pique n'en demandent pas d'avantage, et que vous devez être contens.

CASSANDRE.

Mais qu'avez-vous donc tous les deux à l'encontre l'un de l'autre.

LE CHARBONNIER.

Mamselle z'Izabelle aime mieux ce manan là que moi.

LE MITRON.

Et non, c'est ce Gagne-denier qu'elle veut avoir plutôt que moi.

CASSANDRE.

Je vous entends bien, car vous criez tous les deux comme un bâton qui a perdu son Aveugle. Mais au nom du diable qui vous assourdisse, je ne puis comprendre à qui vous en avez. Je vous jure, foi de Cassandre que la charmante z'Isabelle, ne veut ni de vous ni de lui.

LE CHARBONNIER.

Allez, bon homme, vous ne sçavez ce que vous dites.

CASSANDRE.

Mon compere, vous m'insultez.

LE MITRON.

Je sçavons ce que je sçavons, et si je ne sommes pas marchands de savon, vieux fou.

CASSANDRE.

Mon compere, vous me maltraitez: mais pour finir la dispute. Hola, ma fille, descendez ici tout à stheure.

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, CASSANDRE, LEANDRE, LE CHARBONNIER, LE MITRON.

ISABELLE.

Que vous plaît-il, mon cher papa?

CASSANDRE.

Parle franchement, avec franchise, lequel de mes deux comperes aimes-tu le mieux?

ISABELLE.

Cela z'est tout égal, mon cher papa.

CASSANDRE.

Ne penses point à l'autorité d'un pere, dis tout haut ce qu'ils te font penser?

ISABELLE.

Mon papa.....

CASSANDRE.

Eh bien ?

ISABELLE.

Puisque vous le voulez sçavoir, et que je ne sçais rien refuser.....

CASSANDRE.

Voyez-vous comme elle est bien apprise. Allons, dis-nous donc.....

ISABELLE.

C'est que je ne les puis souffrir ni l'un ni l'autre. Je n'aime que Monsieur Leandre.

LEANDRE.

Messieurs, vous voyez bien à qui vous devez le sac.

LE CHARBONNIER.

Oui, c'est ainsi que tu m'en coules ?

LE MITRON.

C'est comme ça que tu m'en donnes à garder ?

(*Ils font tous les deux le coup de poing, jettent Leandre par terre, et se roulent avec lui.*)

CASSANDRE *d'un côté du Théâtre.*

Eh, mes compères, voulez-vous bien finir ?

ISABELLE *de l'autre.*

En voilà assez, Monsieur Leandre.

(*Le combat finit, Leandre se secoue*).

LEANDRE.

Vous voyez, Mamselle, comme je les ai accommodés.

CASSANDRE.

Mais à tout ceci, je perds mon latin. Tu n'as pas voulu du Charbonnier?

ISABELLE.

Non, mon cher papa, il est trop noir.

CASSANDRE.

Tu ne veux pas du Mitron?

ISABELLE.

Non, mon cher papa, il est trop blanc.

CASSANDRE.

Que diable te faut-il donc?

ISABELLE *donnant la main à Leandre.*

Mon père, j'en veux un gris.

LEANDRE.

Oui, charmante z'Isabelle, je le ferai toujours pour vous plaire. Or ç'à, Messieurs, la paix de Dieu vous garde. (*Il chante.*) Allons, allons à la Guinguette, allons.

LE MITRON.

J'y consens.

LE CHARBONNIER.

Je le veux bien.

CASSANDRE.

Pour moi j'aime la paix et l'union. Allons boire à tirelarigot à la santé de l'heureux Hymenée.

LA VACHE

ET

LE VEAU.

PARADE.

ACTEURS.

LEANDRE, fils de Cassandre.

ISABELLE, maîtresse de Leandre.

PAQUETTE, maîtresse de Cassandre.

CASSANDRE, père de Léandre.

GILLES, valet de Leandre.

Brideveau, Notaire.

LA VACHE
ET
LE VEAU.

PARADE.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, ISABELLE.

ISABELLE.

En vérité, mon cher Leandre, dans la passion de mon cœur j'ai beaucoup z'à souffrir.

LEANDRE.

Comment donc ç'a, charmante z'Isabelle ?

ISABELLE.

Vous m'avez juré vot' tendresse.

LEANDRE.

Je vous la jure encore, Mamselle.

ISABELLE.

Vous m'avez promis de ne point aller cheux d'autres Demoiselles que moi.

LEANDRE.

Mamselle, je suis z'un Gentishomme de bon lieu, et je ne suis point z'un homme à vous manquer.

ISABELLE.

Vous sçavez que je n'aime point ç'a.

LEANDRE.

Voulez-vous que je fasse un coup de lame pour vous le prouver ? Vous n'avez rien qu'à dire ; voulez-vous que je dégaîne ?

ISABELLE.

Non, non, cher Liandre, j'aime bien mieux vous voir rengaîner.

LEANDRE.

Ne s'agit-il que de cela, Mamselle ?

ISABELLE.

Il y a vraiment bien d'autres anguilles sous roche.

LEANDRE.

Comment donc ?

ISABELLE.

Et Paquette Courtalon, la fille à Jean le Poivre ?

LEANDRE.

C'est une fort honnête Demoiselle que je connois du quartier.

ISABELLE.

Eh que faites-vous chez elle ?

LEANDRE.

Je ne vais point dans sa chambre. A la vérité nous avons été quelquefois nous promener z'ensemble.

ISABELLE.

Oui, à la Courtille, aux Porcherons, ensuite se reposer dans les bleds, quoique ç'a soit défendu.

LEANDRE.

Franchement, Mamselle, puisque vous sçavez tout, je vous dirai que c'est une bonne créature, et que je lui ai fait un enfant à cause de la connoissance. Vous sçavez bien que cela ne se peut refuser, quand z'on vous le demande.

ISABELLE.

Cela z'est vrai, mon cher Liandre, mais la fidélité de la tendresse veut que vous n'en fassiez qu'à moi, et je ne veux plus que ç'a vous arrive avec elle.

LEANDRE.

Mais que ferai-je, ma charmante? elle va tempêter, crier, faire z'une vie de chien, et peut-être mettre une opposition à not' charmant z'hymenée.

ISABELLE.

Il lui faut faire z'un établissement.

LEANDRE.

C'est à quoi j'ai pensé, j'en voulois faire z'une Nourrice.

ISABELLE.

Cela z'est bon, mais en attendant il faudroit la marier.

LEANDRE.

Mais qui prendra comme ç'a la Vache et le Veau?

ISABELLE.

Il se trouve toujours dans le monde des personnes pour ç'a; vot' valet Gilles, par un exemple.

LEANDRE.

C'est fort bien avisé, car je m'en vas lui parler drès tout à stheure.

ISABELLE.

Je le vois qui vient par-devers vous. Commencez toujours par lui proposer de faire la chose, ensuite de quoi je lui dirai de mon côté ce que je pense à par moi.

LEANDRE.

Je vas le faire. Adieu, charmante z'Isabelle.

SCENE II.

LEANDRE, GILLES.

LEANDRE.

VIENS-ç'a, Gilles, mon ami, tu es bon garçon, qui fais bien ce que tu dois.

GILLES.

J'en serois pardienne bien fâché, je serois pendu.

LEANDRE.

Comment donc ç'a ?

GILLES.

Pardienne, je dois plus de dix écus; si je les faisois, vous voyez bien que je ferois le guet au clair de la Lune à la Cour des Monnoyes.

LEANDRE.

Tu places toujours quelque trait de ta science.

GILLES.

Oh, ho, not' Maître, tel que vous me voyez, je ne sçais pas de latin, mais pour du grès j'en casse.

LEANDRE.

Encore! tu es aussi par trop versé dans les histoires.

GILLES.

Pas trop, mais je sçais bien vivre.

LEANDRE.

Comment, tu sçais aussi de la politesse?

GILLES.

Fort peu de ç'a; mais je sçais bien boire, bien manger, bien dormir : n'est-ce pas sçavoir vivre ?

LEANDRE.

Si tu continues, Gilles, mon ami, tu deviendras Docteur de l'Université d'Anieres.

GILLES.

A Gonesse, à Montmartre, tout ç'a m'est de même à moi; je sçais bien vivre, vous dis-je, et je suis le sentiment d'un grand Merdicus.

LEANDRE.

Et quel est-il ?

GILLES.

Il disoit que pour vivre longuement, il falloit donner à son cul vent. Oh dame, j'aime bien la vie.

LEANDRE.

Fi donc; tu sçais bien que je n'aime pas les vilainies.

GILLES.

Oh dame, je ne suis pas si sot que je suis mal-habillé. Vous prenez donc cette grande recette de merde saine pour une vilainie. Ah, ah, cela est drôle; vous êtes donc, not' maître, comme celui qui disoit que Pantoufle étoit pere des quatre fils Aymon.

LEANDRE.

Je ne dis pas ç'a pour te fâcher, mon ami; car enfin, tu dis queuquefois mieux qu'un four, quoique tu n'ayes par la gueule si grande.

GILLES.

Pardienne, je ne me fâche pas non plus. Est-ce que je ne sçais pas qu'il dort bien des bêtes à l'ombre quand le Soleil est couché. N'est-il pas vrai, Monsieur ?

LEANDRE.

Cela z'est vrai. Mais, mon cher Gilles, tu sçais que je t'ai toujours aimé; tu vois bien, que je ne puis refuser à Mamselle z'Isabelle l'honneur de faire z'une fin avec elle.

GILLES.

Est-ce que vous ne commencerez pas avec elle par le commencement ?

LEANDRE.

Le commencement est déjà fait, comme tu peux croire; mais ce que je te dis, c'est z'une façon de parler du beau monde, pour dire que je la veux épouser.

GILLES.

Ah! j'entends fort bien. Nous allons donc être de noces ? Pardienne, j'allons bien boire.

LEANDRE.

Oui pour ça, tu boiras bien; mais je voudrois t'y voir danser comme il faut.

GILLES.

Et pourquoi n'y danserois-je pas? Laissez faire à moi, si je casse mes sabots, vous m'en donnerez z'une autre paire, n'est-ce pas? Oh dame, je ferai beau bruit.

LEANDRE.

Tu feras tout ç'a? Mais je voudrois que tu fisses encore autre chose.

GILLES.

Pardienne, vous n'avez rien qu'à dire.

LEANDRE.

Dis-moi z'un peu, quand tu me vois avec la charmante z'Isabelle, l'eau, comme z'on dit, ne te vient-elle pas à la bouche?

GILLES.

Pardienne, si fait.

LEANDRE.

Tu sçais combien je t'aime, je voudrois donc, car ç'a coûteroit de moitié moins, que nous ne fissions qu'une nôce.

GILLES.

Comment? vous voulez que nous l'épousions tous deux? Pardienne la mariée sera bien époussetée.

LEANDRE.

Eh non, je ne dis pas ç'a; j'épouserai la charmante z'Isabelle.

GILLES.

Et moi aussi, n'est-ce pas?

LEANDRE.

Non vraiment, je t'en veux donner z'une autre, et te faire z'un établissement; mais il faut auparavant que je la sonde.

GILLES.

Nenni, nenni, not' Maître, c'est mon affaire, je ne veux point de ça.

LEANDRE.

C'est pour sçavoir si elle veut bien de toi.

GILLES.

Je vous dis et vous douze que je veux qu'il n'y ait que moi qui la sonde, autrement point d'épousailles.

LEANDRE.

Mais je te dis que ç'a presse.

GILLES.

Tant que le cul vous pelera. Je ne fais pas si vite moi, je m'en vais ruminer tout ç'a. Adieu, not' Maître, je nous reverrons tantôt.

SCENE III.

LEANDRE *seul.*

J'AI vraiment bien employé mon anismetique et tout mon sçavoir faire. La charmante z'Isabelle croira que je lui ai donné le bouis, elle me fera la vie. Que deviendrais-je? Mais voici Paquette, voyons ce qu'elle me va dire, et ce que je pourrai répondre à ses paroles.

SCENE IV.

PAQUETTE, LEANDRE.

PAQUETTE.

BON jour, mon cher Liandre.

LEANDRE *embarrassé.*

Bon jour Paquette.

PAQUETTE *pleurnichant.*

Est-ce comme ç'a qu'on me reçoit? Les vilains hommes! V'la comme ils sont tretous, on les contente, et puis, et puis, ils ne vous regardons pas.

LEANDRE.

Mais, Paquette, il me semble que je vous regarde.

PAQUETTE.

Est-ce comme ça qu'on me regarde, moi? est-ce comme ç'a que tu m'as regardée, vilain chien, traîne potence, trigaud?

LEANDRE.

Mamselle, on ne dis point tout ç'a à z'un Gentishomme.

PAQUETTE,

Va, va, quand tu serois Pape, je t'en dirois bien d'autres.

LEANDRE.

Cela z'étant ainsi, je ne dois pas me fâcher, mais je veux au contraire faire z'une bonne paix avec toi, ma chere Paquette.

PAQUETTE.

Veux-tu me mener aux Porcherons?

LEANDRE.

Non, je n'ai pas le tems pour à stheure.

PAQUETTE.

Moi je n'ai rien à faire, tu n'as tant seulement qu'à parler, j'attendrai tant que tu voudras.

LEANDRE.

Tu sçais bien que je t'ai promis de te faire Nourrice, et que je guigne z'une bonne maison, à celle fin que tu sois contente.

PAQUETTE.

Oui, parce que tu voudras te défaire de moi : mais je ne veux point d'un métier qui contraint comme stila, et tout ç'a sont des paroles : stapendant tu me laisses faire bacarat.

LEANDRE.

En attendant aussi je voudrois te marier.

PAQUETTE.

Et contre qui ?

LEANDRE.

Tu crois bien que je veux te faire z'épouser z'un cocu ?

PAQUETTE.

Je ne me soucie pas qu'il le soit déjà, je le veux faire moi-même.

LEANDRE.

Il faudra bien que tu le fasses aussi, je ne le prétends pas autrement.

PAQUETTE.

Est-ce vous, mon cher Liandre, que vous voulez me donner ?

LEANDRE.

Non pas assurément.

PAQUETTE.

Quoi ? tu veux me donner z'à un autre ?

LEANDRE.

Nous n'en serons pas moins tout le fin du jour ensemble ; Gilles est z'un de mes amis, qui couche et qui mange cheux moi.

PAQUETTE.

Quoi ! c'est Gilles que tu veux me faire z'épouser ?

LEANDRE.

Oui, ma charmante. (*à part.*) Elle le prend bien, j'ai la fortune bien heureuse.

PAQUETTE *à part.*

Tu me le payeras. Faisons une feintise pour lui tirer les vers du nez. (*haut.*) Mais tu sçais bien que je suis grosse ?

LEANDRE.

Eh ! qu'est-ce que ç'a fait ? il ne faut pas le dire à Gilles ? est-ce que tu crois qu'il le verra ?

PAQUETTE.

J'ai toujours fait tout ce que vous avez voulu, mon cher Liandre, vous n'avez tant seulement qu'à parler.

LEANDRE.

V'la mon pere, le bon-homme Cassandre que je veux bien aussi qui loge dans not maison : je vais te faire connoître de lui, c'est un vieux bon-homme dont tu pourras tirer queuque chose; quand tu n'auras rien de mieux à faire, j'entends.

PAQUETTE.

Il est bien vieux, stila.

LEANDRE.

Dame, ce n'est pas moi qui l'ai fait.

SCENE V.

CASSANDRE, PAQUETTE, LEANDRE.

LEANDRE.

Mon pere, vous sçavez combien je suis content de Gilles?

CASSANDRE.

Oui, mon fils, c'est assurément un des bons garçons qui se fassent, toujours gaillard, jovial, etc.....

LEANDRE.

Eh bien, mon père, j'en veux avoir de la race, et j'ai pris la peine de choisir Mamselle pour la lui donner pour femme, si par hasard elle pouvoit vous convenir, car elle logera avec nous.

CASSANDRE.

Volontiers, mon cher fils.

SCENE VI.

CASSANDRE, PAQUETTE.

CASSANDRE.

Bon jour donc, mon adorable.

PAQUETTE.

Vot' servante, mon bon Monsieur.

CASSANDRE.

Mais vraiment elle est tout-à-fait honête.

PAQUETTE.

Oh, Monsieur ! Monsieur Liandre m'a bien appris la vie du monde.

CASSANDRE.

Mon fils a vraiment été fortuné d'une heureuse fortune, de pouvoir vous montrer queuque chose, je voudrois bien aussi parvenir à un bonheur si bien heureux.

PAQUETTE.

L'on dit comme ç'a que nous allons loger ensemble.

CASSANDRE.

Cette imaginative me réjouit passionnément, adorable Paquette, elle me rajeunit de plus de dix ans.

PAQUETTE.

Ce n'est gueres au moins : mais vous n'êtes, je crois, pas marié !

CASSANDRE.

Non, ma mignonne, jamais je ne me suis voulu engager dans l'hymen du mariage, j'ai toujours vécu sur la communauté du Public; mais si j'avois trouvé z'une adorable comme vous l'êtes, j'en aurois volontiers fait la folie.

PAQUETTE.

Hélas, mon bon Monsieur Cassandre, vous me voyez bien affligée.

CASSANDRE.

Qu'avez-vous donc, ma petite bouchonne.

PAQUETTE.

Monsieur Liandre qui veut me faire épouser de son valet Gilles, une fille comme moi.

CASSANDRE.

Le coquin, qui veut choisir, parce qu'il est jeune. Et que veut-il épouser? une certaine Isabelle dont il est affolé, qu'il ne voit pas qu'elle est grosse, et qui se moque de lui, mais je ne veux point dire du mal de personne.

PAQUETTE.

Il veut épouser Isabelle! (*à part.*) Ah! voilà l'enclouer. (*haut.*) Mon bon Monsieur Cassandre, ayez pitié de moi, que je n'épouse pas ce malotru de Gilles.

CASSANDRE.

Non, belle poulinette, vous ne l'épouserez assurément pas. En attendant, je veux toujours vous présenter un présent.

PAQUETTE.

Quoi? Qu'est-ce que vous voulez me donner ?

CASSANDRE.

Toute ma personne, mon adorable, allons, il faut que je me marie une fois en ma vie, quand ce ne seroit que pour faire enrager mon pendart de Leandre. Cette fille me convient, elle est charmante, et bien découplée, sans doute qu'elle donnera des enfants légitimes.

PAQUETTE.

Tenez, Monsieur Cassandre, ç'a ne vous manquera pas. Je vous promets que vous serez bientôt père.

CASSANDRE.

Oui, ma charmante, cette pensée me chatouille. Mais c'est à quoi je vais penser. Je vous quitte pour revenir promptement. Adieu, belle Paquette, qui sera bientôt la femme de Monsieur Cassandre.

SCENE VII.

PAQUETTE *seule.*

VLA une bonne affaire qui se présente pour mon établissement, et j'aurai le plaisir de faire enrager Monsieur Liandre,

et d'être la belle-mère d'Isabelle, qui se donne des airs. Ah! que si cela pouvoit être! Rira bien qui rira le dernier. Mais la voici.

SCENE VIII.

PAQUETTE, ISABELLE.

ISABELLE.

Eh bien, Paquette, je viens d'apprendre des nouvelles de ton hymenée?

PAQUETTE.

Queuque c'est que ça?

ISABELLE.

C'est de ton mariage.

PAQUETTE.

Que ne parlez-vous Chrétien, pour que je vous entende? Pourquoi faites-vous la sucrée avec moi comme ça? Est-ce que je ne nous connoissons pas?

ISABELLE.

Mon Dieu! si fait. Je sçais bien que nous nous sommes vues queuquefois.

PAQUETTE.

Qu'appellez-vous queuquefois? Comment?

Nous n'avons pas fait plus de cent parties ensemble.

ISABELLE.

De quadrille voulez-vous dire?

PAQUETTE.

Ah! tout ça ne me plaît pas. Est-ce que vous croyez que je ne pouvons pas faire la Madame tout comme vous? Tiens, parlons franc, et crois-moi; ne m'échauffes pas les oreilles, il ne faut pas tant d'épingles pour faire un quarteron. Si tu me dis pas tout à stheure tout le *tu s'autem* avec Monsieur Liandre, je dirai tout. Vlà comme je suis. Paquette Courtalon n'est pas une changeuse: telle que tu m'as vue, telle je suis, et telle je finirai.

ISABELLE.

Eh bien, tu as raison, ma chere Paquette; je te vas tout conter; Monsieur Liandre me veut épouser.

PAQUETTE.

Ce n'est pas encore là tout. Je sçais que tu en tiens.

ISABELLE.

Fi donc, Paquette, ces choses là ne se demandent point.

PAQUETTE.

Non pas, mais le malheur en veut; et puisque tu n'es pas plus sincere avec moi....

ISABELLE.

Eh bien, oui, mon enfant, je la suis tout comme toi, ne me fais pas de tort; mais comme il faut bien couvrir ç'a à cause des parens, Monsieur Liandre qui me croit toute battant neuve m'épouse, et c'est moi qui lui ai mis le cœur z'au ventre pour te faire épouser Gilles, à celle fin que nous fussions toujours ensemble.

PAQUETTE.

Eh bien, vlà parler ç'a, nous logerons ensemble, et je serai la très-humble servante de Monsieur Liandre et de Mamselle.

ISABELLE.

Oh que non, nous serons toujours de pair à compagnon, nous ne nous quitterons point.

PAQUETTE.

Mamselle, vous êtes en vérité bien obligeante.

ISABELLE.

Nous leur en ferons diablement passer par le bec. Mais tais-toi, voici Gilles, il n'est pas

encore déterminé, il faut qu'il donne dedans.

PAQUETTE.

Oh tant qu'il voudra, ce n'est pas ç'a qui me fait de la peur à moi.

SCENE IX.

ISABELLE, PAQUETTE, GILLES.

GILLES.

MAMSELLE, n'avez-vous pas rencontré un homme de toile, habillé de village, qui porte une épaule sur son bâton ?

ISABELLE.

Non. Laisses-là ton homme, et parles à moi.

GILLES.

De quoi s'agit-il ? Je dirai tout ce que j'en sçais, et j'en sçais tout ce que j'en dirai, sur-tout à ce petit trognon qui me paroît bien joli.

PAQUETTE.

Vous êtes bien obligeant, Monsieur Gilles.

GILLES.

Pardienne, Mamselle, je sçais bien des choses que vous ne sçavez pas.

ISABELLE.

Allons, il ne faut pas tant tourner autour du pot, ni t'amuser davantage à la moutarde. La trouves-tu jolie ?

GILLES.

Pardienne oui, je sens mon cœur qui fretille.

ISABELLE.

La veux-tu prendre z'à femme ?

GILLES.

Quoi ! pour tout-à-fait ?

ISABELLE.

Oui, pour toujours.

GILLES.

Pardienne, je suis un bon drôle à mettre en ménage ; tout le monde me veut. Not' Maître ne veut-il pas me marier aussi.

ISABELLE.

Ne fais pas tant de la difficulté ; c'est de Paquette qu'il te parloit.

GILLES.

Tout de bon; là, ne vous gaussez-vous pas? C'est donc Mamselle qui presse?

PAQUETTE.

Comment donc, insolent, que voulez-vous dire?

GILLES.

Pardienne, Mamselle, n'êtes-vous pas du quartier?

PAQUETTE.

Oui sans doute.

GILLES.

Eh bien, Mamselle Paquette, hi... hi... hi... Ce ne sera pas Mamselle qui vous jettera la pierre: vous voyez bien qu'il ne vous faut pas fâcher contre moi, car à tout ç'a je m'y connois bien, moi.

ISABELLE.

Tais-toi. Voici queuque z'un.

SCENE X.

CASSANDRE, ISABELLE, PAQUETTE, GILLES.

CASSANDRE.

Qu'est-ce, mes enfans, comment vous va tretous?

GILLES.

Pardienne, il faut que j'aille bien moi, car on veut me marier.

CASSANDRE.

Comment, tu crois dans ta croyance épouser Mamselle Paquette ?

GILLES.

Dame, je barguigne un peu, car le mariage est un soulier, qui tout neuf chausse bien le pied, mais qui le presse à la longue.

PAQUETTE.

Allez, Monsieur Gilles, jamais il ne vous pressera; c'est moi qui vous en réponds.

CASSANDRE.

Je compte bien danser à la nôce, et faire un petit présent à la mariée.

GILLES.

Pardienne, Monsieur Cassandre, vous êtes toujours bon homme, vous ne changez point, vous avez toujours le nez entre les deux yeux, et toujours le cul dans vos chausses.

CASSANDRE.

Tu vois ce que c'est que le bon tempérament.

SCENE DERNIERE.

CASSANDRE, ISABELLE, PAQUETTE, GILLES, LEANDRE, M. BRIDEVEAU.

LEANDRE.

PLACE, place z'à moi, j'amene ici Monsieur Brideveau, not' voisin le Notaire, pour conclure et bâcler tout ceci.

ISABELLE.

Quel heureux jour, mon cher Liandre !

LEANDRE *à Cassandre.*

Il faut, Monsieur, que je vous rende ce qui vous est dû.

CASSANDRE.

Il ne faut point tant de façons pour le mariage de Gilles.

LEANDRE.

Monsieur, Monsieur, ce n'est pas de ç'a de quoi il retourne, c'est pour moi. Qu'est-là ?

CASSANDRE.

Comment, Coquin, tu veux te marier sans mon consentement ? et moi je ne veux pas que tu te maries.

LEANDRE.

Ah, ventrebleu, Monsieur, après vous avoir fait tant de civilités, je sçais bien ce que je ferai.

CASSANDRE.

Où est donc le respect et la vénération ? *O tempora, o mores.*

GILLES.

Oui ! au tems des mûres, nous n'y sommes vraiment pas.

CASSANDRE.

Eh bien, malheureux, que feras-tu donc ?

LEANDRE.

Je me marierai tout seul, et vous ne serez pas de la nôce : je vous ai fait les sommations respectueuses, et j'ai plus des années qu'il ne m'en faut.

CASSANDRE.

Eh, quelle est la malheureuse que tu veux épouser ?

LEANDRE.

Mon pere, c'est la charmante z'Isabelle.

CASSANDRE.

Ah ! cela change bien les choses. J'ai été à l'école avec son pere, c'est un bon parti. Allons, faisons les deux mariages. Asseyons-nous pour faire les contrats ; car l'on dit que ç'a donne la goutte de le faire de bout.

ISABELLE.

V'la nos peines heureusement terminées, mon cher Liandre, que je vous embrasse, mon cher beau-pere.

CASSANDRE.

J'y consens de grand cœur, mais je veux aussi baiser Paquette.

GILLES.

Oh dame, tout doucement. Car je n'ai point, moi, de sommations à vous demander.

PAQUETTE.

Eh laisse-le faire. Tu comprens bien qu'il ne peut pas faire grand' chose.

LEANDRE.

Allons, Monsieur Brideveau, faisons le contrat de Gilles; car pour le mien et celui de la charmante z'Isabelle, vous l'avez apporté tout fait.

BRIDEVEAU.

Oui, Monsieur.

GILLES.

Pour moi, j'en veux un tout neuf, qui n'ait servi qu'à moi.

BRIDEVEAU.

Allons, Messieurs, procédons. (*à Gilles*) Comment vous appelez-vous ?

GILLES.

Je ne m'appelle point, ce sont les autres qui m'appellent.

BRIDEVEAU.

Votre nom ?

GILLES.

Gilles, bâtard de pere et de mere, Seigneur du Triolet et de la Tirelire cassée, dans le territoire de Baise-cul.

BRIDEVEAU.

Baise-cul, *et cœtera*. (*à Paquette*) Et vous ?

PAQUETTE.

Paquette Courtalon, fille de Jean le Poivre et de Guillemette l'Enragée.

GILLES.

Parguienne, je ne veux pas que tu ressemble à ton pere, ni à ta mere au moins.

PAQUETTE.

N'ayez peur, mon cher Gilles.

GILLES.

En tout cas pour faire taire une femme, queuque chose qui arrive, il n'y a que deux poings qui servent. Continuez, Monsieur, le premier enfant sera le fils aîné, il en sera de même de la fille, et tous les autres enfans demeureront cadets.

BRIDEVEAU.

Cela est suivant la coutume. Les biens de la future?

PAQUETTE.

J'apporte à mon mari un petit pré avec son fossé, par lequel le passage est permis à tout le monde; un pot à moigneau, une cruche à tirer le lait, un vaisseaux à battre le beurre, une cage à mettre un rossignol, une nasse à pêcher des anguilles, un en-

tonnoir, et vingt douzaines de paires de cornes de bœuf et de bellier, pour faires des lanternes et des chausse-pieds.

GILLES.

Et moi j'apporte une lardoire, une grande broche, une bonne forme à vingt points, une couverture, un pilon, un gros fléau. Je veux que le garçon qui viendra de not' mariage, apprenne à sonner les cloches, et la fille à enfiler des aiguilles, à chauffer le four, à y mettre la pâte.

PAQUETTE.

De plus, je promets de laisser à Gilles la jouissance réelle et actuelle de deux moulins qui m'appartiennent, l'un à vent, et l'autre à eau.

LEANDRE *à Gilles.*

Vois-tu quel mariage tu fais-là, maître Gilles ? ce n'est pas une fille qui n'ait que trente-trois livres. Outre plus, je m'engage de te loger, nourrir et entretenir tout au moins comme j'ai fait ci-devant.

CASSANDRE.

Allons, c'est trop vous amuser à la moutarde, et je ne puis plus résister plus longtems à l'impatience qui me rend impatient

de conclure. Allons, Paquette, donnez-moi la main.

PAQUETTE.

J'en suis consentante, Monsieur, mon cher Cassandre.

LEANDRE.

Eh où z'allez-vous donc comme ç'a tous les deux ?

CASSANDRE.

Comment, coquin, tu crois que je te rendrai compte de ce que je fais ?

PAQUETTE *à Leandre.*

Adieu, mon beau-fils.

LEANDRE.

Mais, mon pere, vous ne sçavez pas....

CASSANDRE.

Quoi ?

LEANDRE.

Attendez, je vous prie, que je vous dise, c'est qu'elle est grosse.

CASSANDRE.

Isabelle? n'est-ce pas? vraiment, je n'en suis point ignorant.

LEANDRE.

Eh non, mon pere, assurément, z'Isabelle n'a jamais fait des choses comme ç'a, c'est moi qui vous en réponds. Je vous dis que c'est de Paquette dont il s'agit.

CASSANDRE.

Paquette grosse! Ah vraiment, il est bon là. N'est-il pas vrai, ma bonne, que ç'a n'est pas vrai ?

GILLES.

Pardienne, j'aimerois autant demander à un Cabaretier s'il a du mauvais vin.

PAQUETTE.

Monsieur Liandre est bien le maître de dire tout ce qu'il lui plaira, mon cher mari, mais vous sçavez ce qui en est.

CASSANDRE.

Cela z'est bien véritable, ma petite mignonnette; mais je voudrois que cela fût vrai pour le faire enrager, ce coquin là.

ISABELLE.

Croyez-moi, mon cher beau-pere, ne vous échauffez pas comme ç'a, et vivons aujourd'hui de la bonne façon.

GILLES.

Oui, donnons-nous en tant qu'à des nôces.

LEANDRE *à Gilles.*

Je te donnerai une paire de sabots neufs drès tout à stheure.

GILLES.

Pardienne, j'aime mieux une paire de sabots qu'une paire de cornes.

PAQUETTE.

Allons, Monsieur Cassandre, ne soyez point fâché, le chagrin ne vous est pas bon.

CASSANDRE.

Eh bien, vous avez raison, mes enfans. Et pour commencer à mettre tout en branle, c'est moi qui ferai les frais des deux charmantes nôces. Allons chez mon compere Jambon à la Courtille.

ISABELLE.

Cela z'est bien dit, allons boire, et nous reviendrons après faire le reste de not' mariage.

LEANDRE.

Puisque ç'a vous plaît ainsi, allons, mon pere, mais faites bien les choses, autrement....

CASSANDRE.

Va, tu seras content. Tu trouveras tout préparé, je t'en réponds.

PAQUETTE.

Allons, allons, laissons tout ç'a. (*A l'assemblée*) De vot' côté, Messieurs, je vous exhorte d'en aller faire autant.

GILLES.

Elle a raison, Messieurs, car chacun a travaille suivant son métier. Le Maréchal sur le soufflet, le Forgeron à la forge, le Musicien avec la flutte ou sur le boyau, le Boucher sur le baquet aux tripes, le Maçon sur le fondement, le Charpentier à la mortoise, le Tailleur avec l'aiguille, le Laboureur à la raye, le Meunier par où l'eau sort, et le Boulanger sur le sac à bran. Je vous laisse, Messieurs, sur la bonne bouche. Mes baise-pieds à vos recommandations.

LE
BON-HOMME
CASSANDRE
AUX INDES,

PARADE.

ACTEURS.

LE BON-HOMME CASSANDRE.
ISABELLE, fille de Cassandre.
ARLEQUIN, valet de Cassandre.
LEANDRE, amoureux d'Isabelle.
LE MAGICIEN.

LE BON-HOMME CASSANDRE AUX INDES,

PARADE.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE *seul*.

NON, je ne dois point différer, par le délai d'un retardement fâcheux, le voyage que je dois faire dans les Indes Orientales d'Occident; mon frere m'écrit qu'il est mort (Dieu veuille avoir son ame), et par cette raison, il me prie instamment de venir recueillir sa succession, qui se monte à plus de six cens livres de ce pays-là, qui en valent bien deux cens de celui-ci..... Une for-

tune de cette importance mérite bien que j'y fasse attention. Je m'en vais donc m'embarquer et piquer des deux jusqu'à la parfin de mon arrivée; mais avant tout, z'il est de la prudence d'un homme prudent de mettre ordre à ses affaires, et d'ordonner sa maison par un ordre qui ne puisse être dérangé par aucun dérangement. Hola, ho, Arlequin.

SCENE II.

CASSANDRE, ARLEQUIN.

CASSANDRE.

ARLEQUIN, Arlequin.

ARLEQUIN *dans la maison.*

On y va, un peu de patience.

CASSANDRE.

Viendras-tu. (*à part*) Je veux lui parler sur toutes choses de ma fille. Eh bien veux-tu venir?

ARLEQUIN *dans la maison.*

Attendez donc, ventrebleu, je crains qu'elle ne s'enfuie.

CASSANDRE.

Qui, ma fille?

ARLEQUIN.

Eh non, Monsieur, la marmite.

CASSANDRE.

Si tu me fais aller après toi, je te ferai bien avancer (*Arlequin entre.*) Viens ici. Tu m'as fait peur, je croyois que tu me parlois d'Isabelle.

ARLEQUIN.

Oh que nenni, Monsieur, je viens de la couvrir.

CASSANDRE.

Quoi, ma fille ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, la marmite.

CASSANDRE.

Laisse-là ta marmite, quand je te parle de ma fille.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, c'est qu'elle avoit le feu au cul.

CASSANDRE.

Isabelle ?

ARLEQUIN.

Et non, non, non, de par tous les diables, la marmite, la marmite.

CASSANDRE.

Coquin, maraut, pendart, je te déferai de tes deux oreilles, si tu ne cesses de me parler de marmite.

ARLEQUIN.

Voilà qui est fait, Monsieur; à l'égard de Mamselle votre fille.. elle est pleine; je veux dire la marmite.

CASSANDRE.

Encore marmite, traître, il faut que je t'assomme.

(*Il veut battre Arlequin et tombe; Arlequin tombe aussi, et fait plusieurs lazis pour relever Cassandre.*)

Cesse une bonne fois tes plaisantes plaisanteries, écoute-moi.

ARLEQUIN.

De quoi s'agit-il?

CASSANDRE.

Dans le dessein où je suis de partir tout à l'heure pour le voyage des Indes, je suis bien aise de t'expliquer mes volontés t'à l'égard de ma fille.

ARLEQUIN.

Vous partez pour les Dindes, Monsieur?

CASSANDRE.

Oui, mon cher z'Arlequin; mais je crains fort de ne me pas bien porter sur la mer.

ARLEQUIN.

Je crois que vous ne vous porteriez pas mieux sur la fille.

CASSANDRE.

Tu y as été, toi, n'est-ce pas ?

ARLEQUIN.

Sur l'une et sur l'autre, et j'ai toujours gagné gros.

CASSANDRE.

Je vais gagner la succession de mon frere, et je veux pendant mon absence laisser ma fille sous ta conduite, z'en un mot que tu sois le maître dans ma maison.

ARLEQUIN.

Je serai le maître dans la maison ? En ce cas partez vite, et demeurez aux Dindes toute votre vie, si vous voulez.

CASSANDRE.

Il s'agit sur-tout qu'elle ne fasse aucune accointance avec les Godelureaux, et d'avoir soin qu'elle soit extrêmement resserrée.

ARLEQUIN.

Laissez-moi faire, je ne lui ferai manger que des œufs durs.

CASSANDRE.

Tu ne m'entens pas, je te dis qu'il faut la tenir le plus étroitement que tu pourras.

ARLEQUIN.

Eh bien je l'enfermerai dans une armoire où elle sera comme entre deux planches.

CASSANDRE.

Ce n'est pas cela, je veux dire qu'il faut z'empêcher qu'elle ne sorte pour aller courailler avec les Muguets de la ville, c'est ce qui signifie la garder étroitement : une fille z'a toujours envie de s'élargir.

ARLEQUIN.

Vous avez raison ; mais reposez-vous sur moi, je vous la rendrai aussi étroite que vous me l'avez donnée.

CASSANDRE.

Je prétens qu'elle t'obéisse comme à moi-même.

ARLEQUIN.

Elle fera donc souvent ses volontés.

CASSANDRE.

Il faut être toujours sur ses talons.

ARLEQUIN.

Je ne lui quitterai pas les côtés ni jour ni nuit.

CASSANDRE.

Je sçais comment les amoureux séduisent les jeunes filles, et dans le tems de mon jeune âge, j'en ai attrapé plus d'une.

ARLEQUIN.

O diable! elles étoient bien attrapées.

CASSANDRE.

Je me souviens que lorsque je devins amoureux de Madame Cassandre, elle avoit toujours été sévérement gardée par Madame Gratecul, sa tante J'étois comme un homme galant toujours planté comme un piquet, et droit comme un I. devant la porte de ma maîtresse, j'épiois le moment que Madame Gratecul sortiroit de la maison. Un jour je la vis dehors du logis, j'entrai subtilement; je montai à la chambre de ma Divinité qui s'occupoit toute seule à tricoter, elle fut charmée de ma bonne mine; l'occasion fit le larron, elle consentit sur le champ à me rendre l'homme du monde le plus fortuné.

Ah quel plaisir ! Ah quelle félicité ! Ah, ah, ah, quels transports ravissans ! Je ne sçaurois encore y penser sans être tout en eau.

ARLEQUIN.

Voilà de la besogne bien faite.... Allons, Monsieur, remettez-vous.

CASSANDRE.

Je ne retrouverai plus un si doux moment. Elle m'écrivit trois jours après qu'elle étoit grosse ; mon ravissement ne se peut comprendre, mais au bout de six semaines, elle eut le malheur de faire une fausse-couche dont est venue la charmante z'Isabelle, ma fille. Dans la crainte que l'honneur de Madame Cassandre n'en fut vilipendé, je me résolus à l'épouser. Tu vois qu'il ne faut pas de grandes machines pour venir à bout d'une jeune fille.

ARLEQUIN.

Assurement, Monsieur, et celle-là s'étoit laissée prendre à fort peu de chose. Au reste, Monsieur, je ne suis chargé de la sagesse de Mamselle votre fille que d'aujourd'huï ; et si elle alloit faire une fausse-couche dans six semaines ? Que le diable vous emporte, et que la peste vous creve, si je croyois que ce fût ma faute.

CASSANDRE.

Quelque chose qu'il en vienne, fais la venir, je suis bien aise de lui commander de t'obéir devant toi-même.

ARLEQUIN.

Cela n'est pas mal dit pour un sot.

(*Il va à la porte et crie*).

Hola, Isabelle, Isabelle.

SCENE III.

ISABELLE, CASSANDRE, ARLEQUIN.

ISABELLE *en entrant donne un soufflet à Arlequin.*

VOYEZ un peu cet insolent qui m'appelle z'Isabelle, comme on appelle un chien Citron.

ARLEQUIN.

Voilà un beau commencement d'obéissance! Dame, Mamselle, c'est Monsieur votre Pere.

ISABELLE *lui donnant deux ou trois soufflets.*

Mon Pere, gueux de faquin; si tu me raisonnes, je te donnerai, de mon Pere, sur les oreilles.

ARLEQUIN.

Monsieur, voilà Mamselle votre fille qui me paroit disposée à avoir du respect pour moi.

CASSANDRE.

Oh ! je l'ai bien élevée. Or ç'a, ma chere enfant, je suis obligé de partir pour les Indes, et je te laisse z'Arlequin qui aura soin de tói.

ISABELLE.

Mon cher Pere, vous me trouverez toute ma vie dans la z'obéissance d'une fille qui a de la considération pour son Pere; et puisque c'est votre opiniâtreté de partir, je ne m'aviserai pas de m'y z'y opposer : pour ce qui est d'en cas de z'Arlequin, fiez-vous t'à moi, je le ferai bien charier droit.

CASSANDRE.

Entendons-nous, ma fille, je prétens que ce soit z'Arlequin qui soit le maître dans la maison, et c'est sous sa direction que je te laisse.

ARLEQUIN.

Entendons-nous, Mamselle, Monsieur votre Pere ne prétend pas que ce soit vous qui soyez sur moi, il veut que ce soit moi qui sois sur vous, il sçait la règle.

ISABELLE.

Comment vous voulez, mon cher Pere, que j'obéisse à z'un valet qui se fichera de moi toute la journée, et qui n'est pas tant seulement digne de me décroter mes souliers ?

CASSANDRE.

Oui, ma fille, je lui donne mon autorité paternelle.

ARLEQUIN.

Oui, Mamselle, son autorité paternelle, maternelle, fraternelle, tanternelle, et sempiternelle.

CASSANDRE.

La bienséance veut qu'une fille soit sous la direction de quelques-z'uns de raisonnable.

ARLEQUIN.

Sous une protection déraisonnable.

CASSANDRE.

Pour éviter la chronique scandaleuse.

ARLEQUIN.

La colique.... Comment dites-vous ?

CASSANDRE.

Et confier à une fille son propre honneur, c'est renfermer cette précieuse liqueur dans un vase trop fragile.

ARLEQUIN.

Fragile. Il est vrai, il y a toujours quelque trou par où le pot s'enfuit.

ISABELLE *lui donne un soufflet.*

Tiens insolent, mets cette piece-là à ton pot, vla comme je réponds aux raisonneurs.

ARLEQUIN *donne des coups de bâton à Cassandre.*

Tenez, Monsieur, voilà comme elle répond aux raisonneurs.

CASSANDRE *en colère.*

Ah ! je vois bien que la zizanie de la discorde s'emparera de ma maison, et qu'il vaut mieux que je ne parte pas pour mon voyage; mais la belle, vous payerez plus cher qu'au marché votre peu de soumission pour un Père, qui ne songe qu'à vous amasser de quoi.

ISABELLE.

Mais aussi, mon Père, est-il juste que j'aie de la subjection pour z'un domestique?

CASSANDRE.

N'en parlons plus, n'en parlons plus, je resterai, mais par la Carcagnote de mon grand-pere, tu t'en repentiras.

ISABELLE *à part.*

J'ai tort de ne point laisser t'aller, mon Pere, aux Indes, j'aurai t'encore moins mon libre arbitre. (*haut.*) Mon Père, je vous demande pardon, et je le ferai de bon cœur, puisque vous le voulez.

CASSANDRE.

Ah, voilà parler ça !

ARLEQUIN.

La bonne piéce.

ISABELLE.

Il ne s'agît point z'ici de faire de frimes, et tu peux compter, mon cher z'Arlequin, que puisque mon Pere l'exige, je t'obéirai comme z'à lui-même.

CASSANDRE.

Sur ce pied-là, je vais donc partir tranquillement pour les Indes.

ISABELLE.

Ah, mon cher Papa, quand je songe que vous allez si loin, je ne sçaurois retenir les larmes de ma douleur ; je suis prête z'à m'évanouir ; si vous allez t'être malade !

ARLEQUIN.

Eh bien, est-ce qu'il n'y a pas de maréchaux dans ce pays là ?

CASSANDRE.

Và, mon enfant, ne pleures pas, car tu me ferois aussi pleurer; et sans doute z'Arlequin pleureroit, aussi bien que toute l'honorable assemblée.

ISABELLE *se met à genoux devant son Pere.*

Avant de partir, mon Pere, je vous prie de me donner votre bénédiction.

ARLEQUIN *se met à genoux derriere Isabelle.*

Oui, Monsieur, votre bénédiction.

(Arlequin pousse Isabelle, qui pousse son Pere, et ils tombent tous trois.)

CASSANDRE.

Peste soit du mal-adroit! Adieu ma fille, je te donne ma bénédiction. Adieu Arlequin, songe à régaler d'importance les amoureux qui pourroient venir.

ARLEQUIN *le met dehors par les épaules.*

Laissez-moi faire, bon soir. Oh ça, Mamselle, commençons par régler ensemble.

CASSANDRE *revenant du côté d'Isabelle, lui dit :*

Il faut que je te baise avant que de partir, ma chere enfant.

ARLEQUIN *donne des coups de báton à Cassandre.*

Comment baiser un homme? Ah je vous apprendrai.

CASSANDRE.

C'est moi, c'est moi; à qui diantre en as-tu?

ARLEQUIN *le poursuit jusque hors du Théâtre.*

Tirez, tirez.

SCENE IV.

ISABELLE, ARLEQUIN.

ISABELLE *seule.*

Je suis bien heureuse que mon pere se soit z'en allé! Je suis t'une fille qui n'a pas t'encore eu un quart d'heure de bon tems. Tant que dure le jour, je suis-là dans ma chambre les jambes croisées à ne rien faire. Il est vrai que depuis peu l'aimable Liandre me lorgne; mais je ne l'y ai pas encore dit z'une parole; et je voudrois bien sçavoir si c'est z'un Gentishomme qui put m'aller, faudra que je l'essaie, dans une conversation entre nous deux. Mais voici z'Arlequin. Que veut donc dire ce fou, est-ce que tu ne reconnois pas mon pere?

ARLEQUIN.

Oui, oui, vous m'en ferez passer; votre pere est bien loin, s'il court toujours. Allons, rentrez dans la maison.

ISABELLE.

Sçais-tu bien, maître sot, qu'une fille comme moi n'est pas faite pour être ta servante, et que c'est z'assez que tu me le commandes pour que je ne le fasse pas.

ARLEQUIN.

En ce cas là, Mamselle, je vous ordonne de coucher en ville.

ISABELLE.

Ne me raisonne pas, car j'y coucherois pour une épingle; je prétens avoir une honnête liberté.

ARLEQUIN.

Pour de la liberté, néant. On ne vous en montrera pas plutôt un pouce que vous en voudrez avoir un pied.

ISABELLE.

Tu veux donc faire le z'olibrius ?

ARLEQUIN.

C'est l'ordre de votre pere.

ISABELLE.

Je suis du Regiment de Champagne, je me fiche de l'ordre.

ARLEQUIN.

Oh, je ne prétens pas moi lui desobéir, il me donneroit cent coups de bâton t'à son retour.

ISABELLE.

Et moi, pour que tu n'y perdes rien, je vais te les donner tout-à-l'heure.

(*Elle lui arrache sa botte, et le poursuit à coups de bâtons autour du Théâtre.*)

ARLEQUIN.

Aye, aye, aye. (*à part.*) Ah! si je puis la tenir sous la clef! (*haut.*) Vous avez donc envie de passer la journée dans la rue?

ISABELLE.

Oui z'insolent.

ARLEQUIN.

Allez donc chercher une coëffe.

ISABELLE.

Va me la querir.

ARLEQUIN *entre et revient aussi-tôt.*

Je ne sçais où vous l'avez mise, voyez vous-même.

ISABELLE.

Je t'en casse, je m'en passerai.

ARLEQUIN *à part.*

Elle ne rentrera pas. (*haut.*) Qu'est-ce que j'entends? (*il entre et sort.*) Mamselle; et vîte, le feu est dans votre cheminée.

ISABELLE.

Va l'éteindre.

ARLEQUIN *à part.*

Elle ne rentrera pas, elle ne rentrera pas.

ISABELLE.

Viens ici m'attacher la ceinture de mon cotillon.

ARLEQUIN.

Voyons.

(*Il la prend au travers du corps et l'emporte dans la maison.*)

Ah par ma foi vous rentrerez.

ISABELLE.

(*Elle fait des efforts pour le battre*).

Traître, scélérat, yvrogne, etc.

SCENE V.

LEANDRE *seul.*

Je viens de z'apprendre que Monsieur le Bon homme Cassandre vient de partir pour aller succéder t'à la mort de son frere; et très-assurément rien ne pouvoit z'être plus heureux pour moi, vû l'amour que j'ai l'honneur de porter à Mamselle la charmante z'Isabelle : car sans doute par le moyen de cette affaire, je pourrai parvenir t'à parler à Mamselle ma Maîtresse, et lui z'y dire l'amoureux respect que je brûle pour elle; je lui z'ai déja z'envoyé bien des œillades qui z'ont z'été z'autant de bien perdu, il faut que je lui parle une bonne fois pour toutes; c'est pour cela que je me suis habillé proprement, je ne doute pas que je ne lui plaise, par rapport à cet habit : elle conviendra sûrement qu'il y a peu de gens qui le portent aussi beau que moi.... Mais qui vois-je sortir de sa maison? Examinons un peu z'en cachette.

(*Il se retire dans un coin du Théâtre.*)

SCENE VI.

ARLEQUIN, LEANDRE.

ARLEQUIN.

[Il sort avec une chaise, un fusil, une bouteille.)

J'ai fermé toutes les avenues de notre Maîtresse, la porte de derriere est à couvert, il ne s'agit que de garder le devant. Voici des fortifications, de l'artillerie et des munitions de bouche, enfin de quoi fournir un siége vigoureusement.

(Arlequin fait plusieurs laçis pour former une fortification avec sa chaise, range ses armes, après quoi il boit et mange en faction.)

LEANDRE.

Ah ! ce n'est qu'Arlequin; il faut que je l'aborde, et que je le mette dans l'intérêt de ma passion. Ecoute, mon cher z'Arlequin.

ARLEQUIN.

Aux armes, aux armes, Caporal hors de la garde ; Sentinelle à moi, à moi au feu, au voleur : Qui va là ? Verdoc, halte-là, si tu tues je te branle.

(Il le couche en joue.)

LEANDRE.

Qu'as-tu donc z'Arlequin, ne reconnois-tu pas Monsieur le beau Liandre, qui a l'honneur d'être de tes anciens amis ?

ARLEQUIN.

Il faut que cette amitié-là soit plus t'ancienne que moi, car je ne m'en souviens pas. Que me voulez-vous ?

LEANDRE.

Ce n'est pas t'à toi que j'en veux ; je voudrois tant seulement en faveur de l'ancienne connoissance, que tu me donnâs l'entrée de Mamselle z'Isabelle.

ARLEQUIN.

Justement je m'en vais vous donner la sortie. Allons, allons point de quartier ; tue, tue, tue ; en joue ; tirez ; la bourse, ou la vie.

LEANDRE.

Attendez donc, s'il ne tient qu'à ma bourse, je te donnerai cent pistoles pour z'avoir le plaisir de voir Mamselle z'Isabelle.

ARLEQUIN.

(Il jette ses armes et vient vite.)

Cent pistoles, je vous prens au mot ; où sont-elles ? Expliquez-vous ; parlez vite ; vous ne dites mot.

LEANDRE.

(*Il cherche dans ses poches.*)

J'ai laissé mon argent chez moi : mais mon cher z'Arlequin, je te les promets, et tu peux compter sur la parole d'un Gentilshomme d'honneur.

ARLEQUIN.

(*Il remonte sur sa chaise et reprend son fusil.*)

Sur votre parole ! Aux armes, aux armes, feu par-tout ; faites jouer la mine, la contre-mine, la contrescarpe, la contre-batterie, la contrôlerie, la conciergerie.

LEANDRE.

(*Se jette ventre à terre de frayeur.*)

Doucement, la vie : (*à part.*) Je dois faire semblant d'avoir peur. (*haut.*) Ecoute, Arlequin, j'ai vingt z'écus si tu les veux.

ARLEQUIN *de dessus sa chaise.*

Montrez votre Passeport.

LEANDRE *montrant sa bourse.*

Les voilà, es-tu content ?

ARLEQUIN *s'approchant.*

Donnez vîte et comptons.

LEANDRE.

(Lui comptant dans la main.)

Tiens, dis comme moi : Dis un, dis deux, dis trois, dis quatre, dis cinq, dis six ? dix-sept, dix-huit, dix-neuf et vingt.

ARLEQUIN.

Il compte avec Leandre jusqu'à vingt, puis recomptant tout seul, il n'en trouve que dix ; Leandre recompte avec lui, ce qui fait un lazzi, après quoi Arlequin dit :

Quelle chienne d'Ariszemetique ! Je n'y comprens rien. Donnez toujours..... Que voulez-vous de moi maintenant ?

LEANDRE.

Que tu me procures la grace du plaisir de voir la charmante z'Isabelle.

ARLEQUIN.

Très-volontiers. *(il rentre.)*

LEANDRE.

Quoique j'aie donné tout mon bien, je ne m'en plains pas, parce que z'un homme amoureux doit dépenser tout son argent avec les filles quand il a z'une maîtresse.

ARLEQUIN *revient tenant Isabelle par les deux mains, il la fait passer par devant Leandre, et la referme dans la maison.*

LEANDRE *sans ôter son chapeau.*

Mamselle.... où vas-tu donc z'Arlequin ?

ARLEQUIN *revient.*

Eh bien, Monsieur, vous l'avez vue ; c'est elle au moins ; foi d'honnête homme je ne voudrois pas vous tromper d'une obole.

LEANDRE.

Mais je ne lui z'ai point parlé tant seulement z'une parole.

ARLEQUIN.

Cela n'étoit point dans le marché, à moins que vous ne me donniez du surplus ; n'avez-vous rien dans vos poches ?

LEANDRE.

Fouillez plutôt.

ARLEQUIN.

Il fouille dans les poches de Leandre et y trouve,

Un livre à apprendre à lire.
Une tabatière de papier.
Un livre de civilité puérile et honnête.
Un cadran solaire avec une chaîne.
Une boëte à mouche de fer blanc.
Un peigne d'écurie.
Un gand de peau.

(Arlequin fait plusieurs lazzis.)

Tout cela ne vaut pas grand chose ; mais faites moi votre billet de dix écus, et je vous ferai parler à notre maîtresse.

(Lazzis pour le billet : il fait faire une croix à Leandre sur une adresse, et il va chercher Isabelle.)

LEANDRE.

Je m'en vais lui z'y faire un petit compliment étudié et impromptu.

SCENE VII.

LEANDRE, ISABELLE, ARLEQUIN.

LEANDRE *sans ôter son chapeau.*

MAMSELLE, l'admiration de votre beauté a rempli mon cœur d'amour pour vos beaux yeux ; et si vous avez du réciproque pour votre très-humble serviteur, il n'y a pas de plus t'heureux homme sur la terre, que je le serois dans tout l'univers.

ISABELLE.

Monsieur, on ne sçauroit trouver z'un compliment avec de la fleurette plus galante ; et je vous dirai naturellement sans tourner

z'autour du pot, que tant par rapport à votre magniere de parler z'avec de l'esprit, que pour à l'égard de votre corporance qui est bien bâtie, vous feriez t'assez, comme il me faudroit pour un serviteur; mais qui gni a qu'une petite minucie qui n'est qu'une bagatelle, c'est que je suis fâchée que vous ayez la galle.

LEANDRE *toujours le chapeau sur la tête.*

Mamselle je vous assure que je ne l'ai plus, elle m'a quittée drès l'âge de seize ans. Ça serai beau vraiment z'à un Gentishomme d'être galeux.

ISABELLE.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous dire que j'ai vû par ma fenêtre que vous me reluquiez, et vous me faisiez les yeux doux; je m'étois t'avisée qu'il y auroit de la bienséance que j'eusse de l'amour pour vous, mais j'ai remarqué queuque chose qui me rebrousse ma tendresse; enfin si ce n'est pas la galle que vous avez, il faut que ce soit la teigne.

LEANDRE *le chapeau sur la tête.*

Si c'étoit z'un homme qui me fit une pareille z'avanie, je lui couperois le visage; mais comme c'est vous, Mamselle, le respect que je dois t'avoir pour mes amours, fait que je vous respecte.

ISABELLE *faisant la reverence à Leandre.*

Adieu, Monsieur, âne je vous ai trouvé, âne je vous laisse.

ARLEQUIN.

Mamselle, cela ne doit pas rompre le marché.

ISABELLE *revient, et fait encore la reverence à Leandre.*

Ane je vous ai trouvé, et âne je vous laisse.

ARLEQUIN *rit, et contrefait Isabelle.*

Ane je vous ai trouvé, et âne je vous laisse.

SCENE VIII.

LEANDRE.

QU'EST-CE que cela veut dire? me voilà tout confondu. Ah Ciel! je n'ai pas t'ôté mon chapeau, me voilà perdu z'à jamais pour toujours... Est-il possible que moi qui ôterois mon chapeau à z'un chien, je ne l'aye point z'ôté à ma charmante Maîtresse! elle ne voudra plus t'avoir de correspondance pour moi. Je suis dans une fureur qui me met dans le plus grand chagrin...je n'ai plus qu'à m'aller noyer; et si j'avois du poison tout près, je crois que je me passerois mon épée z'au travers du corps.

SCENE IX.

LE MAGICIEN, LEANDRE.

LE MAGICIEN.

MIRELABABI, serlababo, mirelababibotette. Serrelabababi, mirelababo, serelababorito.

LEANDRE.

Qu'est-ce que ce fantôme de spectre que j'apperçois ? Je tremble de frayeur quand je vois des esprits invisibles.

LE MAGICIEN.

Je suis le grand Abracadabra, Magicien du Pays de la magie, qui vient pour te secourir dans ton malheur.

LEANDRE.

Ah, Monseigneur Cacadabra, ayez pitié du pauvre Monsieur Leandre, qui après avoir dépensé tout son bien pour voir sa maîtresse, lui a fait l'insolence de garder son chapeau sur la tête, et de ne lui pas t'ôter.

LE MAGICIEN.

Je sçais tout cela par cœur, tu n'as qu'à m'attendre. *Il sort.*

LEANDRE.

Ah ciel je suis le plus heureux homme du monde, si j'ai le bonheur d'être l'homme du monde le plus heureux.

LE MAGICIEN *revient avec un plat couvert.*

Tiens, pour que ta maîtresse soit à toi, tu n'as qu'à mettre ce plat sur le pas de sa porte, mais ne t'avise pas d'y regarder, car par le grand diable, monstre, souffre, bouffre, s'en suivroit... que tu serois... serviteur.

Il sort.

SCENE X.

LEANDRE *seul.*

J'AUROIS bien z'envie de sçavoir ce qui est dans ce plat; mais je n'oserois contrevenir z'à la magie, c'est z'apparemment quelque chose qu'il faut qu'Isabelle mange pour m'aimer, et c'est sans doute un de ces siffres amoureux avec quoi les sorciers donnent de l'amour z'aux filles : c'est z'un grand bonheur que ce Magicien que je n'ai pas l'honneur de connoître, me soit venu secourir.

Je vais faire tout de même comme il me l'a dit, et me retirer z'à l'écart jusqu'à tems que z'Isabelle soit z'en état de m'aimer.

Il pose le plat à la porte et s'en va.

SCENE XI.

ARLEQUIN *sort en chantant.*

TALARERA, talareri. (*Il fait la culbute par dessus le plat.*) Peste soit des voisins de mettre des pierres devant not' porte. Depuis que not' Maîtresse a vû ce Leandre, elle a résolu de ne plus sortir : Je n'ai pas trop mal fait de le lui montrer. Il y a comme cela je ne sçais combien de filles qui, quand on les met à même, disent: Quoi ce n'est que cela! Il faut aussi que cet amoureux soit passablement imbécille, pour ne pas sçavoir que quand on est près d'une fille, il faut commencer par se découvrir. Mais que vois-je devant notre porte ? Comment ventrebleu, quelque Rotisseur aura laissé tomber ici sa marchandise, parbleu rien n'est de si bonne prise que ce qu'on trouve, il faut en profiter.

ARLEQUIN *va prendre le plat couvert qu'il apporte dans un coin sur le devant du théâtre, il s'assied par terre et fait plusieurs lazzis pour s'apprêter à manger : il découvre enfin le plat, et voit la tête du bon homme Cassandre, il fait la culbute et des lazzis de frayeur.*

Oui, c'est le diable... que vois-je... la tête de mon pauvre Maître... Ah maudit Chaircutier d'enfer, à qui diable a-t-il vendu le reste de sa vieille carcasse ? Que vais-je faire de ceci ? Recouvrons cette vieille hure, et allons la porter à sa pauvre fille... Mais non, laissons-là plutôt ici. Je ne voudrois pas qu'on trouvât ceci dans la maison. Courons avertir Isabelle.

Il sort après avoir mis le plat de l'autre côté du Théâtre.

SCÈNE XII.

LEANDRE, ARLEQUIN, ISABELLE.

LEANDRE *seul.*

On a déplacé le présent du Magicien. Observons tout ce que ceci veut dire.

Il se retire au fond du Théâtre.

ISABELLE *en entrant.*

Mon pere est mort.

ARLEQUIN.

Hélas, oui Mamselle, il étoit allé aux Indes, il a pris le plus long, il y est allé par l'autre monde.

ISABELLE.

Et de qui sçais-tu cette désagréable nouvelle ?

ARLEQUIN.

Oh il n'y a rien de si sûr, je le sçais de lui-même, Mamselle.

ISABELLE.

De lui-même ! hélas mourir dans les antipottes : encore si ç'avoit été ici, j'aurois conservé son cœur pour avoir le plaisir d'être plus affligée.

ARLEQUIN *découvre la tête.*

Eh bien, Mamselle, voilà sa tête, nous la ferons fumer pour la conserver.

ISABELLE.

Ah Ciel ! soutiens-moi z'Arlequin, le cœur me souleve, je crois que je vais me trouver mal.

ARLEQUIN.

Je n'en doute pas, Mamselle, Monsieur votre pere m'a toujours fait mal au cœur.

LEANDRE *s'approche et ôte son chapeau.*

Mamselle, j'ai pour cette fois-ci l'honneur de vous saluer. Qu'est-ce donc que vous avez charmante z'Isabelle ? vous me paroissez toute chose.

ISABELLE.

Ah ! ce n'est rien, Monsieur, c'est que je pleure un inconvénient qui vient de m'arriver.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, voilà la tête de Monsieur son pere qui est revenue des Indes, nous attendons le reste par le premier ordinaire.

LEANDRE.

Est-il possible que cela soit certainement lui ?

ARLEQUIN.

Je m'en vais le recouvrir de crainte qu'il ne s'enrhume.

ISABELLE.

Attends un peu, qu'est-ce qu'il a dans la bouche ?

ARLEQUIN.

Vraiment c'est peut-être son testament dont il nous a épargné le port. Non, c'est une lettre (*il lit*) : A Mamselle, Mamselle ma fille, demeurant de l'autre côté de la rue au troisieme étage par en bas.

Ma très honorée fille, je vous ordonne comme la Reine le fait au Roi, et comme le Sergent le fait à la Reine, d'épouser aussitôt la présente reçûe, Monsieur le Gen-

tishomme Leandre. Ne vous opposez point à la derniere volonté de votre pere. Je suis en attendant le plaisir de vous voir,

Le B. H. CASSANDRE.

Au diable, au diable, nous ne sommes pas pressez de t'aller trouver.

LEANDRE.

Mamselle, j'ai bien de l'obligation z'à Monsieur votre pere, et je crois que vous ne lui refuserez pas la petite grace qu'il a l'honneur de vous demander.

ISABELLE.

Non, charmant Liandre, je suis charmée de tout ce qui s'est passé, car vous avez toujours t'été mes inclinations, c'est ce qui fait que je vous épouserai tout-à-l'heure sans répugnance.

LEANDRE.

Entrons donc chez vous pour faire la nôce.

ISABELLE.

Allons toi z'Arlequin, suis nous pour nous verser à boire.

ARLEQUIN.

Et pour mettre des draps blancs.

SCENE XIII.

CASSANDRE *seul.*

ENFIN graces t'à la fortune et z'à la destinée, me voilà de retour de mon périlleux voyage, dans lequel je me suis enrichi comme un petit Cresus; je vais retrouver ma chere fille toute telle que je l'ai laissée, la pauvre enfant sera sans doute bien aise de me revoir, et le baume de ma présence va guérir la playe toujours saignante que mon absence avoit tenue ouverte : pour la consoler plus efficacement, je vais lui annoncer le mariage que j'ai résolu de faire avec le bon homme Stocolin qui m'a accompagné à mon retour des Indes, c'est un homme qui a de l'expérience dans les femmes, il est veuf de la sixieme, et n'ayant jamais pû avoir d'enfant, il espère qu'Isabelle lui en donnera.

SCENE XIV.

ARLEQUIN, CASSANDRE.

ARLEQUIN *yvre.*

Il tient une bouteille et un verre.

MA foi je voudrois que tous les jours fussent des nôces. Mon nouveau Maître

est pourtant difficile à servir; il vient de m'ordonner de défoncer un muid de vin et de le boire; j'enrage, je tâche de lui obéir, et je ne suis encore qu'à la moitié; allons, courage mon cher Arlequin, quand tu devrois crever. (*Il boit.*)

CASSANDRE *à part.*

Comment défoncer le seul tonneau qui me restoit! Ah le traître, on ne m'attendoit pas sitôt.

Cassandre se met derriere Arlequin et boit le vin qu'Arlequin se verse, qui se trouve sans bouteille et sans verre, croyant toujours les tenir, et il reconnoît Cassandre et veut s'enfuir, Cassandre le retient.

ARLEQUIN *yvre.*

Oui, Monsieur, oui da : hors la tête vous avez assez l'encolure de notre ancien maître.

CASSANDRE.

Hors la tête.

ARLEQUIN.

A quelle voyrie avez-vous acheté celle-là, attendez je vais quérir la vôtre.

CASSANDRE.

Tu ne m'échapperas pas gibier de potence! où est z'Isabelle ?

ARLEQUIN.

Isabelle, elle n'y est plus; mais si vous voulez Madame Leandre.

CASSANDRE.

Quoi ma fille a reçû Leandre dans la maison, pendant mon absence?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, dans la maison, dans sa chambre, dans son cabinet, dans son.....

CASSANDRE.

Elle veut l'épouser sans doute, mais j'empêcherai bien qu'elle ne le fasse.

ARLEQUIN.

Je ne sçais pas si vous empêcherez qu'elle ne le fasse dorénavant, mais vous êtes venu trop tard pour empêcher qu'elle ne l'ait fait.

CASSANDRE.

Nous l'allons voir, coquin; holà Isabelle. Isabelle!

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, LEANDRE, ARLEQUIN, CASSANDRE.

ISABELLE *voyant son père veut s'enfuir.*

AH!

ARLEQUIN *la retient.*

Ne craignez rien, Mamselle, c'est Monsieur votre père.

LEANDRE.

Revenez, Mamselle, car il est z'impossible que cela soit faisable.

ISABELLE.

Véritablement se pourroit bien z'être un phantôme déguisé avec la peau de mon cher pere.

CASSANDRE.

Je vais bien vous montrer que c'est moi-même. Premièrement, Mamselle ma fille vous êtes z'une effrontée.

ISABELLE.

Que veut dire cet insolent-là qui a la z'hardisse de contre-faire mon cher pere.

CASSANDRE *à Leandre.*

Pour vous, Monsieur, vous êtes un suborneur.

LEANDRE.

Je ne sçais point répondre des malhonnêtetés à z'un étranger; si vous étiez le bon homme Cassandre, père de Mamselle, je vous donnerois cent coups de bâton.

ARLEQUIN.

Vous avez raison tous deux; Monsieur Cassandre n'étoit pas tout-à-fait si bête que cet animal-ci.

CASSANDRE *à Arlequin.*

Pour toi je te ferai pendre.

ARLEQUIN *le rossant.*

Ah tête de bouc, face de singe, barbe de chevre, tu veux donc faire du bruit ?

CASSANDRE.

Quoi je ne suis pas son pere ?

ARLEQUIN.

Mon vieux pénard, tu ne le serois pas même quand tu serois le bon homme Cassandre. Tu as beau dire, nous ne te reconnoîtrons pas, à moins que tu n'approuves le mariage que j'ai fait.

ISABELLE.

Oui, mon père, car je vous déclare que je me passerai plutôt d'un pere que de Monsieur Leandre.

LEANDRE.

J'ai l'avantage de vous dire, Monsieur Cassandre, que si vous voulez avoir l'honneur d'être le pere de Mamselle, il faut que je sois le gendre de mon beau-pere.

ARLEQUIN.

Et nous vous féliciterons d'être pere et même grand pere.

CASSANDRE.

Quoi j'aurois la satisfaction d'être grand père?

LEANDRE.

Il y a lieu de croire qu'il y a toute apparence.

ISABELLE.

Je m'en flatte mon pere.

ARLEQUIN.

Ils n'ont pas perdu de tems.

CASSANDRE.

Je consens à tout, et ne souhaite plus que de voir bien-tôt mon petit-fils.

ARLEQUIN.

Si elle tient de Madame Cassandre, vous aurez ce plaisir là dans six semaines.

DIVERTISSEMENT.

LEANDRE *chante.*

Sur l'Air : *Du bout du monde.*

Avec la beauté qui m'engage,
Quel plaisir de faire voyage,
De courir du matin au soir
Sur la Terre et l'Onde,
Et lui faire voir
Le bout du monde.

ISABELLE.

Avec Leandre en vain j'espere,
D'arriver ~~un jour~~ à Cythere,
Faut-il à l'espoir le plus cher,
Que rien ne réponde,
Quand je crois toucher
Le bout du monde.

CASSANDRE.

On doit permettre à la jeunesse
D'aller, venir, courir sans cesse;
Peres soyez de mon avis;
Voit-on que je gronde
Quand ma fille a pris
Le bout du monde.

ARLEQUIN.

Aux agrémens de nos ouvrages
Si vous refusez vos suffrages,
Messieurs nous nous en passerons.
Qu'un critique fronde,
Nous le renverrons
Au bout du monde.

LEANDRE

AMBASSADEUR,

PARADE.

ACTEURS.

CASSANDRE, pere d'Isabelle.
ISABELLE, fille de Cassandre.
LEANDRE, amant d'Isabelle.
ARLEQUIN, valet de Cassandre.

LEANDRE
AMBASSADEUR,
PARADE.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE *seul.*

CERTAINEMENT je suis heureux, tout comme on n'a point le bonheur d'être fortuné. Drès les plus jeunes années de mon enfance, j'ai toujours eu envie de m'avancer. Arlequin... mais grâces à Dieu... Arlequin... ses nouvelles sont si bonnes aujourd'hui.... Arlequin.... que je n'aurai bien-tôt plus rien à désirer.

SCENE II.

CASSANDRE, ARLEQUIN.

CASSANDRE.

ARLEQUIN, Arlequin, ce maraut me fait toujours écrailler la gargamelle après lui.

ARLEQUIN *le contrefaisant.*

Arlequin, Arlequin ; le diable vous emporte, Monsieur, on ne sçauroit dormir ici vingt-quatre heures en repos.

CASSANDRE.

Viens, j'ai un secret à te dire tout bas en particulier. Monsieur Jean Broche, mon bon ami, vient d'arriver de son grand voyage, il m'a dit comme tout est en Perse.

ARLEQUIN.

Eh bien votre tonneau y est, votre fille voudroit y être. Est-ce que je ne sçavois pas cela avant lui ?

CASSANDRE.

Tu te trompes; la Perse est une Isle. Tu sçais bien ce que c'est qu'une Isle ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, je vais souvent à l'Isle d'Amour qui est un cabaret ici près.

CASSANDRE.

Ce n'est pas tout-à-fait cela; mais il suffit que je te dise, que je prétens y marier ma fille. Tu sçais que depuis quarante ans j'écris les nouvelles à la main, et je n'ai jamais manqué de dire du bien du Roi de Perse: j'ai appris qu'il étoit victorieux de celui qui vouloit le désentrôner; et comme il est veuf par la mort de toutes les femmes que la peste a emportées, je veux l'aller trouver et lui présenter ma fille; sa reconnoissance la lui fera accepter, et nous voilà tous heureux tout du premier coup.

ARLEQUIN.

Diable! je ne croyois pas que la peste qui vous crêve, fut bonne à quelque chose; ma fortune sera donc faite aussi?

CASSANDRE.

Sans doute, tu ne te repentiras pas de m'avoir suivi.

ARLEQUIN.

Non vraiment, Monsieur, vous sçavez aussi que faute de mieux, je vous ai toujours été fort attaché, et si vous ne m'avez pas donné un sol...

CASSANDRE.

Tes gages ont toujours couru.

ARLEQUIN.

Oui, de par tous les diables; ils ont couru si fort que je n'ai jamais pû les attrapper. Aussi toutes les fois qu'on a voulu vous faire enrager, on s'est toujours adressé à moi; et si on ne m'avoit pas donné d'argent pour cela, je vous aime trop pour que je m'en fusse mêlé.

SCENE III.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

Vous venez fort à propos, j'ai une chose à vous apprendre.

ISABELLE.

Vous n'avez qu'à parler, mon cher pere, je verrai si cela me convient, et vous verrez toujours en moi la parfaite z'obéissance d'une fille bien apprise à son pere.

CASSANDRE.

Bon, ma fille, vous êtes fort bien embouchée, ça me charme; car je vous l'ai toujours dit, et c'est vrai, l'obéissance est le parti que doit prendre z'une fille bien née, quand son pere ne la gêne point.

ISABELLE.

Pour ce qui est de ma fantaisie, je le fais toujours fort aisément.

CASSANDRE.

Ah ça, parlez-moi tout de même comme à Monsieur votre Confesseur. Vous connoissez Monsieur Liandre?

ISABELLE.

Je l'ai vû une fois à Vaugirard, et pour le tems que je l'ai entretenu, il m'a paru assez adorable; il a des manieres fort agriables, certainement c'est un fort biau Gentishomme.

CASSANDRE.

Est-ce que vous l'aimeriez?

ISABELLE.

Quand je vous dis qu'il me rôdoit, vous me dites qu'une fille est un trebuchet qu'il faut qu'il s'ouvre aux amans qui z'ont de quoi. Ah Dame, comme il est Archer de l'Ecuelle et qu'il a quarante-cinq sols par jour à dépenser, je vis bien qu'il falloit que le trebuchet s'ouvrasse pour lui: c'est pourquoi drès la premiere fois, je me laissai tourner sans rien dire; et quand il me glissa quelque chose de fiançailles, ça fit qu'il in-

sinua tout ce qu'il voulut sans que je m'y opposisse, parce que la z'obeissance pour votre permission.....

CASSANDRE.

Fort bien, mais qu'arriva-t-il ? (*à part.*) Je suis troublé de la peur qui m'effraye.

ISABELLE *à part.*

Je vois bien qu'il faut que je mente à mon cher pere.

CASSANDRE.

Répondez donc, qu'en arriva-t-il ?

ISABELLE.

Il me jura qu'il m'aimoit beaucoup et qu'il étoit bien-aise de ce qu'il n'y avoit pas long-tems que j'étois pucelle, parce qu'il vouloit être mon époux.

CASSANDRE.

Je suis fort aise qu'il n'ait pas été plus avant.

ISABELLE.

Ah, mon cher pere! Monsieur Liandre est fort respectueux auprès des Dames; c'est pourquoi moi qui suis une pauvre fille toute innocente, je sçais bien ce qu'il a, je ne sçais pas ce qui lui manque; ainsi si c'est votre bon plaisir, je le prendrai fort bien dans l'état où il est.

CASSANDRE.

Comme vous avez la conception fort aisée, j'ai toujours craint, s'il venoit ici queuqu'amant, qu'il n'y parût; mais puisqu'il n'y a rien de fait, quand M. Liandre reviendra, il faudra lui fermer la porte au nez.

ISABELLE.

Est-ce que vous me défendez de le voir?

CASSANDRE.

Non vraiment, il ne faut plus lui parler de votre vie, et vous ne manquerez pas de lui dire, tout aussi-tôt que vous le verrez, qu'il est un imposteur, que ce n'est pas pour lui que votre four chauffe. Le Roi m'attend à Hispaham, je veux vous y établir.

ISABELLE *pleurant.*

Mon cher pere, est-ce qu'on vous a mal parlé de mon comportement que vous voulez m'envoyer au Mississipi? Encore si quelqu'un se plaignoit de moi; mais je n'ai jamais fait de l'escandale, j'ai toujours tricoté dans ma chambre.

CASSANDRE.

Fort bien; mais dans cinq ou six jours nous serons aux Antipodes, il n'y a qu'un pas de-là à Ispaham; quans nous serons ar-

rivés, Arlequin, vous et moi, je vous mennerai au Sophi; je ne vous dis rien encore. Adieu, je m'en vais tout arranger pour le départ de notre voyage...

SCENE IV.

ISABELLE *seule.*

Je crois qu'il nous faut z'attendre que la fleur des feves soit passée, pour que mon cher pere ne tourmente plus nos amitiés. Je ne ferai semblant de rien. Mais non z'il vaut mieux que j'aille me conseiller d'abord avec Monsieur le biau Liandre. Je le vis la derniere fois à Vaugirard, c'est un Gentishomme des plus aimables; comme je ne l'avois vû qu'un moment, il ne put me dire que trois mots et une bredouille. J'appréhendai de ne me pas retrouver avec lui, c'est ce qui fit que je lui fis faire une promesse de mariage sous le sceau du privé, et j'ai grand intérêt que sa tienne.

SCENE V.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

Queu petit inconvegnient vous est-il donc arrivé, charmante z'Isabelle! Est-ce que vous vous êtes levée le cul le premier?

ISABELLE.

Ah biau Liandre! secourez-moi dans mes afflictions! Je suis une pauvre fille dont son cher Pere veut tourmenter les affections; il veut me mener en Perse.

LEANDRE.

Je vous y mettrai bien sans qu'il s'en mêle; il ne faut pas le croire, charmante z'Isabelle, et j'espere que vous n'hésiterez pas sans aucun doute.

ISABELLE *soupirant.*

J'aimerois cent fois mieux tomber avec vous, que d'être droite sur mes pieds avec un autre.

LEANDRE.

Je remercie tous les jours mon bon Ange de l'envie qu'il me fit avoir de vous violer à Vaugirard; car il est vrai charmante z'Isabelle, que sans un bonheur aussi favorable, je n'aurois peut-être jamais profité de votre bienveillance.

ISABELLE.

Vous portez une corporance si avenante.

LEANDRE.

Je compte que mon petit sçavoir faire sera bien mieux à votre point, quand nous au-

rons la commodité d'un mariage, et nous ferons bien des petits enfants qui nous ressembleront à tous deux, parce qu'ils seront fort aimables.

ISABELLE.

Je crois, charmant Liandre, que je serai assez heureuse, pour vous donner bientôt cette petite marque de mon estime; j'ai eu mal au cœur depuis deux jours; mais aussi j'ai une grande tribulation de la part de mon cher pere qui m'ennuye furieusement; car il m'a défendu de vous voir, parce qu'il veut me marier par cet endroit que je vous ai dit.

LEANDRE.

Queuque chose qu'il dise, je veux qu'il en ait le démenti : peut-être qu'il voudroit vous donner à queuque vieux radoteux, tout comme lui qui z'auroit la fleume à la bouche et la roupie au nez, il ne connoit pas votre portée au contraire d'avec moi, je vous donnerai tous vos besoins. Vous pourrez avoir la gale si vous voulez; mais morbleu des pâles couleurs, comptez que vous n'en aurez de votre vie. Ah ça charmante personne, donnez-moi votre main, et venez avec moi; et si vous voulez, je lui ferons la même niche que je lui zi fimes t'à Vaugirard.

ISABELLE.

Ça ne seroit pas de refus, biau Liandre, n'étoit la z'honorable compagnie à qui nous devons donner une image d'un parfait modèle d'amour, et puis la modestie.....

LEANDRE.

Pourquoi être modeste mal à propos? un bon mariage payera tout.

ISABELLE.

Oui le nôtre..... vrayement il est assez avancé, si mon cher père n'avoit pas des rats. Nous avons déjà un enfant de fait; c'est toujours de quoy entrer en ménage.

LEANDRE.

Je ne suis pas d'humeur à négliger un si grand avantage; néanmoins si Monsieur votre cher pere veut encore faire le z'Olibrius, ça m'embarrasse morbleu, je voudrois qu'il fut pendu, je vous épouserois toute à cette heure.

ISABELLE.

Pour moi je pense tout autrement; je ne voudrois pas que cette bagatelle que vous dites fût arrivée à mon cher pere.

LEANDRE.

Qu'est-ce que ça fait, ça ne me dégoute-

roit pas davantage de vous. Au fond, il faut pourtant songer à faire changer le bonhomme de vouloir. Eh bien, sera-ce z'assez d'une volée de coups de bâton.

ISABELLE.

Il faut le réserver pour le dernier, car ça l'irriteroit un peu contre nous. J'ai bien peur que je ne vous verrai plus si souvent.

LEANDRE.

V'la tout droit ce qui me fâche. J'ai déjà z'assez de peine à vous voir; et si on vous resserre davantage, je ne le pourrai plus faire...

ISABELLE.

Ah mon cher Liandre, si on alloit casser en deux notre z'himenée.

LEANDRE.

Mort nom d'un diable, Mamselle, vous me rendez furieux quand j'y pense; mais sacré choux, puisque je suis sur la bête, on ne m'en fera pas descendre si aisément : j'aimerois mieux têtebleu, faire d'Arlequin, de vous et de Monsieur votre pere, une fricassée aux chiens dans le ruisseau.

ISABELLE.

Voilà z'un z'emportement bien tendre mon cher Liandre, et je suis sûre que vous ne

voudriez pas me laisser enceinte, comme je suis dégoutée que je ne puis plus rien manger; mais je souffre tout à cause de votre amour; et quand je me sens de la répugnance, je me dis d'abord comme ça, que c'est vous qui me faites mal au cœur.

LEANDRE.

Vous me faites bien de l'honneur, Mamselle.

ISABELLE.

Adieu, charmant Liandre, je m'en vais éplucher quelques aricots pour notre souper; mais comptez qu'avec vous je les aimerois cent fois mieux qu'un bon plat de morue avec un autre.

LEANDRE.

Quelqu'un vient.

ISABELLE.

C'est z'Arlequin le valet de mon pere, il faudroit lui confier nos chagrins, et le prier de servir la passion de notre amour, car il a de l'esprit comme une peinture.

SCENE VI.

LEANDRE, ISABELLE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ah, ah, voici le chat bien près du fromage. Allons, Monsieur, tirez vos chausses; Monsieur Cassandre a défendu à Mamselle de dévisager les hommes; et tant que j'y serai, elle n'en verra pas la queue d'un.

LEANDRE.

Sans que j'ai besoin de toi, tu serois un maraud à qui je donnerois vingt coups de plats d'épée z'au travers du corps. Mais mon cher z'Arlequin, il ne s'agit point de ça, et il faut que tu me serves dans mon amour.

ARLEQUIN.

Est-ce que vous voudriez que je le fis à votre place ?

LEANDRE.

Tu ne m'entens pas; tiens voilà une piece de douze sols pour acheter une petite fourberie pour achever le mariage que nous avons commencé Mamselle et moi.

ARLEQUIN.

Votre mariage est commencé, Mamselle.

ISABELLE.

Nous avons déjà par devers nous ce qu'il y a de plus principal, et puis Monsieur m'a fait écrire une promesse de mariage sous les charniers.

ARLEQUIN.

Je vous entens, oh ça, Monsieur, v'la douze sols, promettez-m'en encore autant, je me charge de vous faire épouser Mamselle, et Monsieur son pere si vous voulez.

LEANDRE.

Pour Monsieur son pere, ça ne se pourroit pas à cause de l'alliance que j'ai t'avec Mamselle; mais je me contenteray de la charmante z'Isabelle.

ARLEQUIN.

Soit d'abord, Mamselle, rentrez dans la maison, car moi et Monsieur Liandre, nous avons à nous dire des choses qu'il ne faut pas qu'une honnête fille entende.

ISABELLE.

Ah je m'en vas vite, je ne sçais pas ce que je n'aimerois pas mieux faire que d'entendre des vilainies.

SCENE VII.

LEANDRE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

P*rimo*, Monsieur, après y avoir bien rêvé, mon avis est que vous vous grisiez, qu'on enyvre le bon homme Cassandre, et que je me soule.

LEANDRE.

Et tu crois que cela nous mettroit d'accord ensemble.

ARLEQUIN.

Il n'y a que le vin, Monsieur, pour tout accorder, et je suis sûr que si l'on tenoit le congrès au cabaret, la paix seroit bientôt faite. D'ailleurs notre vieux Roquentin m'a dit son secret et j'en profiterai, j'ai besoin seulement que sa cervelle soit un peu brouillée. Mais le voici, laissez-moi seul avec lui.

SCENE VIII.

CASSANDRE, ARLEQUIN.

CASSANDRE.

Je suis transporté de joye, les nouvelles se confirment, mon cher ami, et je viens de causer au Luxembourg avec le compere

l'Empeigne notre Cordonnier, qui est un des premiers nouvellistes ; il m'a raconté toutes les nouvelles de Perse, le Roi a mis tous ses ennemis en capilotade, il leur a pris sur mer quatre cens mille hommes de Cavalerie, prisonniers de guerre, fait pour plus de quinze cens francs de butin, et tous les morts ont été blessés.

ARLEQUIN.

Diantre ces morts-là souffriront beaucoup !

CASSANDRE.

Il a empalé lui-même l'usurpateur. Allons, allons vîte, vîte ma fille, que nous allions le trouver.

ARLEQUIN.

C'est bien dit, il faut lui mener promptement, tandis qu'il est entrain d'empaller.

CASSANDRE.

Tiens voilà la dernière feuille des nouvelles que je ferai ; fais en faire vîte des copies ; dans la joye où je suis je ne sçais ce que j'ai mis dedans.

ARLEQUIN.

Voyons, vous aurez eu de la peine d'être plus sot qu'à votre ordinaire.

Arlequin lit la feuille des nouvelles à la main qui est faite sur le champ, ad libitum.

CASSANDRE.

Cela est mieux, va vîte et faïs moi venir Isabelle.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur (*à part*) allons en même temps chercher notre amoureux. Au diable les beaux Leandres, ce sont des gens qu'il faut toujours pousser par le cul.

SCENE IX.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

ISABELLE, Isabelle, d'où vient ne descendez-vous pas quand on vous appelle, Mamselle l'impertinente.

ISABELLE.

Dame, c'est que je faisois notre lit, mon cher pere.

CASSANDRE.

Je n'ai donc rien à vous dire. Vous faites bien de vous occuper à ça, il faut que vous veniez avec moi à Hispaham. J'ai pris quatre livres dix sols dans ma poche, de la sorte que pendant la route du voyage, nous pourrons nous donner toutes nos petites commodités fort au large.

ISABELLE.

Mon cher pere, à quoi songez-vous, car encore si cet endroit là z'étoit dans le voisinage, je ferois plutôt deux mille lieues pour y arriver ; mais c'est un éloignement qui est si loin...

CASSANDRE.

Quand je serons là bas je vous donnerai tant de pistoles en mariage...

ISABELLE *à part.*

Je ne sçai que devenir, si mon cher pere continue à faire comme ça le Jupiter : veuve sans avoir eu de mari avec un enfant de reste, c'est un trop grand inconvénient pour une fille qui z'a de la vertu et son honneur à garder.

CASSANDRE.

Que dites-vous là si haut, que vous ne voulez pas que je vous entende ? Je ne sçay ce que c'est, mais je vous marie au Roy de Perse.

ISABELLE.

Tenez, mon cher Pere, il faut de la proportion à tout, car quand un mari est comme ça un si gros Monsieur, il se tient tout glorieux, et puis ça ne fait jamais que de la douleur à une femme : si j'allois en mourir.

CASSANDRE.

Vous mourriez d'une belle mort, je m'en consolerois tout à l'heure.

ISABELLE.

Je sçavois bien que ces gens-là qui sont dans l'ambition, n'étoient pas plus Chrétiens que des Turcs.

CASSANDRE *à part.*

Elle est si jolie quand je la regarde! non il n'y a point de grand Seigneur si au-dessus d'elle, qui ne voulût l'être encore un peu plus. Je me doute de quelque micmac avec son Leandre; mais je vais la mettre sous la garde d'un homme de confiance qui n'en sortira pas; car il ne seroit pas plutôt dehors, que Leandre seroit dedans. Allons, suivez-moi.

ISABELLE *à part s'en allant.*

Hélas! ô Ciel! grand Dieu! Juste Ciel est-il possible! ô Dieux, qu'est-ce que c'est que tout ceci.

SCENE X.

LEANDRE *seul.*

Je suis plus infortuné que la grêle, d'avoir à faire à un bon homme aussi bête que Monsieur Cassandre; mais pourtant quand

je considere mon malheur, si grand que je l'aye, je vois bien que celui de la charmante z'Isabelle l'est encore davantage; mais il ne faut pas jetter la fortune après la coignée, et Arlequin m'a promis de faire jouer la machine d'un ressort qui réussira s'il a du succès. Il faut, m'a-t-il dit, que je tâche d'avoir le bon homme Cassandre pour le corrompre en ma faveur. Mais le voici.

Il se met à l'écart.

SCENE XI.

CASSANDRE *seul.*

L'HOMME sagé a beau être fou, quelque prudent qu'il soit, il a beau s'arranger des projets pour le passé, tant beaux soient-ils, son chose est toujours trop court. Il compte blanc, il vient gris, c'est ce qui m'est arrivé aujourd'hui, j'ai trouvé une lettre chez moi qui me ruine. On m'avoit mal instruit, le pauvre Prince a eu plus de coups de bâton qu'un petit chien n'a de puces. Il est à présent dans le serrail, et Dieu sçait ce qu'il a perdu.

SCENE XII.

CASSANDRE, LEANDRE.

LEANDRE.

Ah bon jour, Monsieur le bon homme Cassandre, si le diable ne m'en porte pas, la peste vous creve, je suis votre serviteur bien vîte. Parbleu vous avez là une figure si triste, que ça me porte au cœur la gayeté d'une aussi grande joye que j'aye jamais eue.

CASSANDRE.

Monsieur Leandre, sçavez-vous que vous etes un mal appris de venir insulter z'un vieillard à qui il est arrivé des infortunes aussi malheureuses comme à moi.

LEANDRE.

Je puis vous assurer que je n'en sçavois rien ; mais puisque vous me le dites, je m'en réjouis de tout mon cœur.

CASSANDRE.

Ah, ah, vous le prenez comme ça ? Eh bien je sçais que vous soupirez aux environs de la charmante Isabelle, ma fille.

LEANDRE.

C'étoit bon pour z'autres fois, car aujourd'hui dans la fatigue où je suis de ne pouvoir rien faire, je vous respecte infiniment et toute la famille; mais pour la charmante Isabelle, je m'en soucie comme de la boue de mes souliers.

SCENE XIII.

CASSANDRE, LEANDRE, ISABELLE.

ISABELLE.

Ah coquin de chien de misérable, c'est donc comme ça que tu te gausses d'une pauvre fille que tu as abusée pour la laisser après tout de même comme un paquet de linge sale.

LEANDRE.

Taisez-vous, charmante Isabelle, vous avez les airs du visage trop effrontés, vous faites la résolue comme la poupée à Jeanneton, tandis que vous sçavez bien ce qui vous pend à l'œil. Je vous ai z'aimée à la vérité; mais mon amour ne va plus que d'une fesse; et la considération que j'ai pour Monsieur votre pere, fait que je vous verrois dans la boue que je ne vous ramasserois pas. *(bas à Isabelle.)* Ne voyez-vous pas que je lui fais avaler des lanternes pour des vessies?

CASSANDRE.

Rentrez petite fille.

SCENE XIV.

CASSANDRE, LEANDRE.

LEANDRE.

Pour en revenir au chagrin de votre affliction, s'il est bien grand, il n'y a rien de si bon à ça que de s'enyvrer un peu ; pour moi je n'ai point dîné depuis tantôt midi ; c'est pourquoi je mangerois fort bien un morceau ; et si c'étoit que ça vous fit de la peine, nous nous en irions à la tête noire.

CASSANDRE.

Payerez-vous ?

LEANDRE.

Je le veux bien.

CASSANDRE.

En ce cas-là volontiers, car je boirois avec le Roy, pourvû qu'il paye pour moi. Mais ferez-vous bien les choses ? A combien le boirons-nous, à six ou à huit ?

LEANDRE.

Oui, tout comme vous voudrez, car il ne faut jamais épargner l'avoine quand on a besoin du cheval.

SCENE XV.

CASSANDRE, LEANDRE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *en cabaretier.*

A la fraîche, à la fraîche, qui veut boire.

LEANDRE.

Fi au diable, le vendeur de tisanne.

ARLEQUIN.

Moy de la tisanne ; vous vous trompez, Messieurs, c'est moi qui tiens la Tête-Noire. Je vens du vin en gros, et je le boia en détail.

CASSANDRE.

Qu'est-ce que vous nous donnez notre hôte ?

ARLEQUIN.

Ce qu'il vous plaira, une tronchinade par exemple, si vous voulez, avec une bouteille de vin à la broche.

CASSANDRE *riant.*

Ah, ah, ah, du vin à la broche.

ARLEQUIN.

Oui, tête d'âne, une bouteille de vin cuit, que t'importe comment je le fasse cuire.

LEANDRE.

Mais il nous faudroit autre chose.

ARLEQUIN.

Attendez, ne vous mettez pas en peine, je vous donnerai avec cela une salade de coups de bâton. Entrez Messieurs.

SCENE XVI.

ISABELLE *seule.*

Je ne sçai si mon cher Leandre n'est point un perfide ; mais je suis comme chiant lit, je m'en doute, le voilà à se souler avec mon pere sans me faire l'honneur de me mettre dans la partie, et sans sçavoir si je suis au monde, j'ai un pere qui est d'une z'avarice crasseuse ; et quoiqu'il aime le cabaret, z'il ne me donneroit pas tant seulement un verre d'eau-de-vie le matin pour me refaire le cœur. (*on chante*) écoutez les vilains yvrognes, ils vont faire une belle ventrée, et puis faudra porter mon pere par les pieds et par la tête à not' chambre qui sera faite demain comme une étable à co-

chons, je voudrois qu'il y eut de la poison dans leur vin ; et puis mon pere viendra me dire, que pourvû qu'on boive en bonne compagnie, ça est honnête.

SCENE XVII.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE *à moitié yvre.*

Je ne sçai ce que sont devenus Leandre et le cabaretier ? mais après m'avoir entonné pinte dans le gosier, ils s'en sont en allez..... (*à Isabelle.*) Ah vous voilà, Monsieur Leandre, encore un petit coup, attendez-moi, parbleu mangez de cela si vous m'aimez.

ISABELLE *à part.*

Monsieur Leandre l'a bien pensé, et si il n'a gueres usé son étrille.

CASSANDRE *à Isabelle.*

Vous faites les choses avec une noblesse digne de la grandeur d'un homme qui seroit d'une qualité... tenez je ne bois que de l'eau, mais pour du vin cuit...

ISABELLE.

Mon pere redressez-vous.

CASSANDRE.

Taisez-vous, petite fille, vous voudriez je crois apprendre à votre pere à faire des enfans.

ISABELLE.

On frappe à la porte, je m'en vais voir qui c'est. *Elle s'en va.*

CASSANDRE *seul.*

Oui, qu'on apporte encore bouteille.

Il chante.

Il ne faut qu'une croutelette pour boire cent brocs de vin.

ISABELLE *revenant.*

Préparez-vous, mon pere, c'est le sot fils du Roy de Perse que vous envoye un Ambassadeur, ils sont venus sur deux locatis, et les voilà qui vont entrer.

CASSANDRE *yvre.*

L'Ambassadeur de Perse ? Je ne me sens pas de joye. C'est pour t'épouser ma fille, il t'épousera par son Procureur la cuisse dans le lit, et vive la joye.

ISABELLE.

Qu'est-ce que vous dites, mon cher pere, ne faites pas semblant d'être sou en présence de Monsieur l'Ambassadeur.

SCENE DERNIERE.

CASSANDRE, ISABELLE, LEANDRE, ARLEQUIN, *déguisés ridiculement en Persans.*

LEANDRE.

Est-ce là Monsieur Cassandre ?

CASSANDRE.

Oui, Monsieur, de père en fils nous sommes les bon-hommes Cassandre.

ARLEQUIN *fait faire la pirouette à Cassandre.*

Allons, la révérence à M. l'Ambassadeur et non comme cela...

CASSANDRE.

Ahi, ahi, voilà une maudite façon de saluer.

ARLEQUIN.

Comme je suis l'interprête, le Sécretaire de l'Ambassadeur et le Maître des Cérémonies, laissez-vous conduire.

LEANDRE.

Le Sophi m'a envoyé pour vous parler.

ARLEQUIN.

Tournez lui le cul quand il vous parle.

CASSANDRE.

Je lui suis très obligé.

LEANDRE.

Et pour vous faire de sa part les caresses ordinaires.....

ARLEQUIN *donne à Cassandre des coups de pied au cul.*

Les voilà.

LEANDRE.

Excusez-moi si je ne parle pas François, c'est que je suis Persan.

CASSANDRE.

Ne vous gênez pas, Monsieur l'Ambassadeur.

LEANDRE.

Je vous apporte une lettre du Sophi qui s'adresse t'à vous.

ARLEQUIN.

Allons, mettez-vous en posture respectueuse pour entendre les sacrées paroles que le sacré Ambassadeur apporte à votre sacrée personne de la part du sacré Sophi.

Ici Arlequin fait mettre le bon-homme Cassandre à quatre pattes, et se met à cheval sur lui, il lui donne de tems en tems des coups de talon dans le ventre et lui fait cent autres niches.

CASSANDRE.

Ahi, ahi, ahi, Monsieur l'Ambassadeur, Monsieur l'Ambassadeur, faites finir votre maudit Sécretaire.

ARLEQUIN *toujours sur le bon homme Cassandre.*

Taisez-vous pot égueulé, et faites ce que je vous dis, c'est moi qui ai le secret de l'ambassade. (*à Leandre*) Vous plaît-il de lire, Monseigneur.

LEANDRE.

Non, parce que je ne sçai qu'écrire.

ARLEQUIN.

Il présente la lettre sous les yeux du bon homme Cassandre, et toujours sur son dos. Donnez-donc. Allons vieille haridelle, lis.

CASSANDRE *lisant.*

Alla bara, Bambouc... Qu'est-ce que cela veut dire ?

LEANDRE.

Cela veut dire chien de Chrétien, on l'a mis en Persan pour votre plus grande commodité, cependant le François est à côté.

ARLEQUIN *toujours sur Cassandre.*

Attendez, puisque c'est du François, le

grand bouc n'y entendroit rien, je m'en vais la déchiffrer.

Arlequin tousse et crache au nez du bon homme Cassandre, et lit :

« Chien de Chrétien, Monsieur le bon « homme Cassandre, le bruit exécrable de « votre plume d'âne s'est répandu du bas « de votre impertinence jusqu'au sommet « de notre vigueur ; et pour vous en témoi- « gner ma rage, j'avois dessein de m'encor- « ner de votre vaste fille : mais dans le « dernier combat j'y reçus un coup de sabre « qui m'a mis à l'uni ; et par cette raison, je « conçois que la charmante z'Isabelle ne « voudroit plus une place à côté de nos tris- « tes et dégarnis côtés.

ISABELLE.

Vraiment j'aimerois autant baiser mon pouce.

ARLEQUIN *continue.*

« C'est pourquoi nous vous envoyons le « Marabou ci-joint ; pour se conjoindre à « votre fille, dont, selon l'usage, nous re- « garderons les enfans comme nôtres, vous « promettant en faveur de cette alliance, de « vous donner dans notre Royaume, la place « de premier urinal de l'Empire.

CASSANDRE.

Qu'est-ce que c'est que le premier urinal de Perse.

ARLEQUIN.

Ah diable, c'est la plus belle Charge..... tout le monde a affaire à lui ; il n'y a que lui qui ait le privilége de mener pisser l'éléphant blanc : c'est... mais allons, allons, acceptez tout à l'heure l'honneur que vous fait le Sophi, et recevez pour gendre le puissantissime Marabou.

CASSANDRE *qui étouffe.*

Parce qu'Arlequin lui presse les côtes. Oui, mais... attendez... il faut que je sçache... je veux qu'on me dise...

ARLEQUIN *le tourmentant toujours.*

Comment, vieux Ugober, tu refuse de t'allier au Sophi ?

CASSANDRE.

Ahi, ahi, oui, oui, oui..... j'accepte, j'accepte, je l'aime mieux que d'étouffer.

ARLEQUIN *fait relever le bon homme Cassandre.*

Ah voilà qui va le mieux du monde (*il met la lettre à son cul.*) baisez maintenant la lettre du Sophi. A présent procédons aux cérémonies du mariage.

CASSANDRE.

Encore... oh plus de cérémonies.

ARLEQUIN.

En ce cas pour vous faire plaisir, nous ferons la nôce, comme si le Seigneur Marabou étoit Leandre.

LEANDRE.

Oui, Mamselle, puisque Monseigneur votre pere y consent, prenez que je sois Leandre.

ISABELLE.

Je suis bien aise que Monsieur Leandre se soit fait Persan, cela fait toujours un peu de changement.

ARLEQUIN.

C'est bien dit, et par ce moyen vous serez en Perse sans sortir de chez vous.

LA POMME
DE TURQUIE,

PARADE.

ACTEURS.

LEANDRE.

GILLES.

ARLEQUIN.

LA POMME DE TURQUIE,

PARADE.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, GILLES.

GILLES.

MONSIEUR ; j'aurois bien des choses à vous demander.

LEANDRE.

Tu peux parler avec z'hardiesse, il n'y a personne dans le monde qui puisse te mieux répondre.

GILLES.

Cela z'est vrai, Monsieur, car vous parlez beaucoup.

LEANDRE.

J'en conviens, mais c'est que j'ai tant voyagé... j'ai été en Turquie, en Perse, en Normandie.

GILLES.

Dame et moi aussi. Sçavez-vous bien que je suis de Gonesse, et que je suis venu de là à Paris.

LEANDRE *souriant.*

Les grands voyages, mon ami, se font sur la mer.

GILLES.

Et les jolis se font sur la fille. Croyez-vous, Monsieur, que pour n'avoir pas été aux galeres comme vous...

LEANDRE.

Voyez st'insolent.

GILLES.

Est-ce qu'on va sur la mer autrement qu'en galere ?

LEANDRE.

On ne peut pas être plus ignorant.

GILLES.

Ignorant, Monsieur, vous ne sçavez ce que vous dites. Voyons, voyons, Monsieur, est-

ce que vous ne sçavez pas toutes les merveilles du monde ?

LEANDRE *parlant à l'impromptu de toutes les merveilles moitié historiques, moitié fausses.*

GILLES *l'interrompant.*

Voilà de belles merveilles, celles-là ! écoutez : se lever matin, se promener à l'air ; vous voyez l'allouette qui s'élève en faisant son ramage, elle est à perte de vûe, et tombe comme une pierre sans se tuer : eh bien cela n'est pas beau ?

LEANDRE *d'un air de mépris.*

Sans doute, mais cela z'est bien commun.

GILLES.

C'est de voir des poissons dans la riviere jusqu'au fond sans se noyer.

LEANDRE.

Voilà qui z'est bien difficile.

GILLES.

Mordienne faites en autant pour voir : mais voyons l'autre. Notre âne a le trou du cul tout rond, et fait des étrons quarrés, vous ne trouvez pas cela beau.

LEANDRE.

Cela z'est admirable.

GILLES.

Oh dame, la dernière me passe, de voir une fille qui a le ventre fendu par en bas, et ses tripes ne sortent pas.

SCENE II.

LEANDRE, GILLES, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MONSIEUR, voilà une lettre qui vous demande.

LEANDRE.

Voyons ce que c'est, c'est z'une carte.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, c'est une carte de la part du Grand Seigneur.

LEANDRE.

Voyons, c'est mon ami, (*il lit*) je vous prie, si-tôt la présente reçûe, de me venir voir, mon cher Leandre.

Le Grand Seigneur.

Allons il faut que je parte tout-à-l'heure. Ah ça mes amis, je vous laisse ma maison et tout ce que je puis z'avoir, ayez bien soin de mes intérêts, il y a du bled, du vin, dans le grenier.

ARLEQUIN.

Y a-t'il du fromage ?

LEANDRE.

Toujours il est soumis à sa gueule ! deviens donc poli. Mais je n'ai point de tems à perdre : soyez bien sages, je m'en vas.

GILLES.

Ne vous mettez en aucune peine, vous verrez quel soin nous aurons de toutes vos bésognes.

ARLEQUIN.

Monsieur apportez-nous queuque chose du pays.

LEANDRE.

Oui, mes amis, je vous le promets.

SCENE III.

ARLEQUIN, GILLES.

ARLEQUIN.

Oh ça, il faut un peu nous désennuyer pendant l'absence de not' Maître.

GILLES.

Pardienne jouons du vin, et jamais au raquit.

ARLEQUIN.

Je le veux bien, mais c'est donc pour après le retour de Monsieur Leandre, car son vin est joué.

GILLES.

He bien oui, pardienne, de celui-là nous lui en rendrons bon compte.

Ils jouent, ils boivent, ils se chamaillent, ils mettent tout en désordre. Lazzi... ils finissent par se disputer, et puis par se battre.

SCENE IV.

LEANDRE, ARLEQUIN, GILLES.

LEANDRE.

J'ai fait z'un bon voyage, j'arrive de Turquie ; il faut que je cherche mes gens, je suis en peine de sçavoir où ils peuvent être. Ah ! les voici.

ARLEQUIN.

Ah ! voici Monsieur.

GILLES.

Hé bon jour donc, not' maître.

Ils veulent l'embrasser.

LEANDRE.

Bon jour, bon jour, souvenez-vous toujours de la politesse ; est-ce que vous n'avez jamais lû la Civilité puérile z'et honnête ?

GILLES.

Non, Monsieur.

LEANDRE.

Hé bien je vous en ferai z'un présent.

ARLEQUIN.

Monsieur vous serez bien content de nous, nous n'avons pas sorti de la maison. Vous avez fait bon voyage ?

LEANDRE.

Oh pour ça oui.

ARLEQUIN.

Et nous bon séjour.

GILLES.

Dites-nous, avez-vous bien vû des Turcs en Turquie.

LEANDRE.

Je t'en réponds, il y en a tant...

ARLEQUIN.

Et le Grand Turc de quelle taille est-il ?

LEANDRE.

Il a six pieds.

GILLES.

Et combien de mains ?

LEANDRE.

Il n'en a que deux.

ARLEQUIN.

Monsieur, Monsieur, st'animal là n'entend rien, parlez-moi à moi bien plutôt.

Qu'avez-vous vû et considéré dans la ville de Constantinople ?

LEANDRE.

Oh tant de maisons, et le palais du Grand Seigneur qui est si grand..... il y a z'une cour...

GILLES.

On y entre je parie par la porte.

LEANDRE.

Non, par la fenêtre. J'ai vû toutes ses femmes, toutes ses Sultanes.

ARLEQUIN.

Eh combien en a-t'il ?

LEANDRE.

Trois ou quatre milliers.

GILLES.

Diantre il est donc haché comme chair à pâté ?

LEANDRE.

Pourquoi donc cela ?

GILLES.

C'est que j'en avois une qui me battoit comme plâtre, si toutes celles-là le battent, vous voyez bien...

LEANDRE.

J'ai vû tant de beaux jardins !

ARLEQUIN.

Vous avez vû, vous avez vû ; mais qu'avez-vous rapporté ?

GILLES.

Dame voilà le hic.

LEANDRE.

Un fruit merveilleux.

GILLES.

Voyons que je le mange.

ARLEQUIN.

Donnez que je l'avale.

LEANDRE.

Tenez le voilà.

GILLES.

Hé ! c'est une pomme ?

ARLEQUIN.

C'est une beccassine de Normandie.

LEANDRE.

Oui, mais elle a toutes les qualités possibles.

GILLES.

Comment donc ça ?

LEANDRE.

Vous allez chez un Marchand, vous marchandez des saucisses, du boudin, un fromage, des étoffes...

ARLEQUIN.

Je ferois bien tout cela sans pomme.

LEANDRE.

Attends donc si tu veux. Le Marchand vous reçoit à merveilles, vous offre tout ce qu'il a de meilleur, vous le prenez et l'emportez.

ARLEQUIN.

Sans payer ?

GILLES.

Sans rien donner ?

LEANDRE.

Oui mes enfans.

ARLEQUIN.

Mais il court après vous, cela m'est bien arrivé.

LEANDRE.

Hé non, il n'y courra pas, la pomme vous rend invisible, il ne sçait plus ce qu'on est devenu.

ARLEQUIN.

Je m'en vais faire la fortune de tous les Marchands de Paris, donnez, donnez not' maître.

GILLES.

Mais dame aussi vous vous gaussez de nous peut-être.

LEANDRE.

Nenni, ma foi; mais pour vous prouver la vérité de ce que je vous dis, voulez-vous voir combien cette pomme a de vertu. Vous demeurerez là tous les deux, vous la cacherez où vous voudrez, et d'abord je la trouverai.

GILLES.

Pardienne je parie que non.

ARLEQUIN.

J'y mettrai bien mon bourçon.

Lazzi. Leandre se retire, Gilles met la pomme sous son chapeau.

GILLES.

C'est fait.

Leandre entre et les salue tous deux le chapeau à la main. Arlequin ôte son chapeau, Gilles tire seulement le pied.

LEANDRE.

En vérité, monsieur Gilles, cela n'est pas bien de recevoir ainsi votre monde, et je vois bien que je ne vous apprendrai jamais les belles manières.

GILLES.

Dame, comment voulez-vous que je fasse ?

Leandre lui donne un coup de pied au cul, et lui ôte son chapeau sous lequel il trouve la pomme.

LEANDRE.

Comme cela, Monsieur Gilles... oh ça, les enjeux sont à moi.

GILLES.

Nenni, nenni, nous avons joué pour trois fois.

ARLEQUIN.

Pardié, Monsieur, c'est pour trois fois. J'en aurois bien fait autant.

LEANDRE *après quelques disputes à volonté.*

Allons je le veux bien, il faut bien avoir quelques douceurs pour ses Domestiques.

Il sort après quelques lazzis entre Gilles et Arlequin, Gilles met la pomme dans un de ses sabots.

ARLEQUIN.

C'est fait, minon minet.

LEANDRE.

Je viens de recevoir z'une lettre d'un de mes amis de Turquie, qui me prie de lui envoyer une paire de sabots à la mode de France : Gilles, montre-moi les tiens.

Lazzi du sabot. Enfin Leandre trouve la pomme.

GILLES.

Pardienne, il est sorcier.

ARLEQUIN.

Nous avons encore un coup à jouer. Allons, not' Maître, allez vous cacher.

LEANDRE.

Je fais ce que veulent ces drôles-là.

Nouveau lazzi qui finit, parce que Gilles mange la pomme.

GILLES.

Qu'il vienne à présent, il ne la retrouvera pardienne que demain.

ARLEQUIN.

Allons, Monsieur, venez, pour cette fois nous allons voir beau jeu.

Leandre revient avec une poignée de farine que l'on ne voit point.

GILLES.

Vous l'avez trouvée deux fois, voyons celle-ci.

LEANDRE.

La première fois elle étoit dans ton chapeau, la seconde dans ton sabot, il faut à présent qu'elle soit dans ton juste-au-corps.

GILLES.

Ah, ouiche, comme vous la trouverez; mais laissez donc, Monsieur, vous me chatouillez.

LEANDRE.

Tu l'as mise dans ta bouche.

Gilles en riant ouvre la bouche et ferme les yeux.

Il en faut donc faire un bignet.

Dans le même tems Leandre lui jette la farine dans la bouche, ce qui fait la risée.

LE COURIER

DE MILAN

PARADE.

ACTEURS.

ISABELLE.

LEANDRE.

ARLEQUIN.

LE COURIER
DE MILAN
PARADE.

ENFIN je suis déterminé z'à prendre z'un valet pour me servir, et z'un Gentishomme ne peut pas décroter ses souliers tout seul, et sur tout quand z'il veut z'envoyer une lettre à z'un ami, il faut bien z'avoir quelqu'un pour l'écrire ; et si j'en rencontre z'un, je le prendrai.

SCENE II.

ARLEQUIN, LEANDRE.

ARLEQUIN *entre en chantant.*

VALET à vendre, à prêter, à louer, à nourrir, à payer.

LEANDRE.

Il semble que le hasard se mêle de mes affaires.

ARLEQUIN.

Valet à habiller, à dormir, à boire, à rire, etc.

LEANDRE.

Hola zoh ! mon ami, êtes-vous hors de maison.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, j'en viens de sortir par la fenêtre.

LEANDRE.

Oh bien, puisque cela z'est ainsi, je vous prens à mon service. Où avez vous servi ? car z'enfin z'on ne prend pas z'un valet sans sçavoir...

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, j'ai servi chez un enfant de cœur, dont je poudrois la perruque, etc...

LEANDRE.

Voilà qui est z'à merveille. Mais qu'est-ce que vous me prendrez pour être à mon service.

ARLEQUIN.

Oh ne vous mettez point en peine, je ne suis pas difficile, je prendrai tout ce qui se présentera.

LEANDRE.

Je vous demande sur quel pied vous voulez être à moi ?

ARLEQUIN.

Sur tous les deux, Monsieur.

LEANDRE.

Voilà qui z'est bien ; je vois que tu es d'un caractère très plaisant, et tu n'as qu'à me bien servir, je te ferai ta fortune. Va t'en, frappe à la porte de Mamselle Isabelle dont je suis amoureux.

Arlequin fait des lazis pour frapper à la porte.

SCENE III.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE *à Arlequin.*

VA-T-EN, il n'est pas de la bienséance que tu entendes les secrets qui sont entre deux personnes qui z'ont le cœur tendre l'un pour l'autre.

ISABELLE.

Ah ! c'est vous, mon cher Leandre, comment vous portez-vous ?

LEANDRE.

Mamselle, certainement toujours à votre service, vous pouvez disposer de votre petit serviteur.

ISABELLE.

J'ai beaucoup de joye de vous voir quand je vous vois, car je vous ai donné mon cœur.

LEANDRE.

Mamselle, le cœur d'une personne comme vous, est très assurément un grand présent, je suis honnête homme, Mamselle; et quand vous seriez sur un fumier, j'aurois l'honneur de vous épouser, malgré que je sois homme de condition.

ISABELLE.

Monsieur, je sçais l'amour que vous me faites l'honneur de me porter ; et quand vous ne m'auriez pas donné un sol jusqu'aujourd'hui ; et quand vous me reprandriez le lit et le fauteuil que vous m'avez fait présent, je ne vous en aimerois pas davantage ; aussi pour ce qui est de ça, vous avez à faire à z'une honnête fille.

LEANDRE.

Vous me faites rougir, Mamselle, des petites libéralités que j'ai eu l'honneur de vous faire, car quand z'un homme a la générosité de donner queuque chose, il ne faut pas qu'il ait là-dessus de la z'indiscrétion ; mais c'est qu'il y a bien d'autres brayettes à retourner.

ISABELLE.

Vous me faites peur, adorable Leandre ; est-ce qu'il vous seroit arrivé le malheur que vos chausses ne valent plus rien ?

LEANDRE.

Pardonnez-moi, Mamselle, j'en ai encore deux vieilles paires ; mais enfin la gloire de Mars m'appelle, et voilà les trompettes qui m'éloignent de vous.

ISABELLE.

Quoi ! vous allez à la bataille d'Italie ? que vais-je devenir ? que je suis malheureuse !

LEANDRE.

Oui, Mamselle, mon parti z'est pris, et je m'en vais servir le Roi qui m'a donné une charge dans l'armée.

ISABELLE.

Charmant Leandre; quoi, les sentimens de ma passion ne pourront rien sur vous? vous me laisserez dans l'état où vous me laissez?

LEANDRE.

Mamselle, vous me mettez dans le désespoir, et je vais me passer mon épée z'au travers du corps, si vous ne cessez des larmes qui me vont faire mourir de chagrin? adieu; mais je veux auparavant avoir l'honneur de vous présenter un valet que j'ai pris depuis peu, afin qu'il vous serve pendant mon voyage. Viens ici, Arlequin.

ARLEQUIN.

Avez-vous fait, Monsieur? je n'ai pas regardé.

LEANDRE.

Voilà de quoi est la triomphe.

ISABELLE.

Il est tout-à-fait bien fait; je suis charmée, Monsieur, que vous ayez pris un z'Arlequin à votre service, ils sont fort alertes.

LEANDRE *à Arlequin.*

Voilà, Mamselle, de qui j'ai l'honneur d'être z'amoureux, que je te remets dans les

mains, pour que tu me la gardes pendant que je serai à la guerre de Milan ; j'ai z'encore une chose à te recommander, tu sçais bien ma valise qui est la haut dans ma chambre sous mon lit, j'ai tout mon bien dedans, qui est tout ce que je possede au monde, que je serois réduit à la bésace si on me la voloit, ne va pas me la voler ; c'est tout ce que je te recommande. Adieu, Mamselle, je parts, je vous recommande de m'être fidele, et d'avoir soin de votre fruit.

ISABELLE.

Adieu, mon z'adorable Leandre.

SCENE IV.

ARLEQUIN, ISABELLE.

ARLEQUIN.

Or ça, Mamselle, j'ai ordre de vous garder. On dit qu'il n'y a rien de si difficile que de garder un oiseau de votre espece : je compte pourtant si bien veiller sur votre conduite, qu'il n'y manquera pas un poil quand mon Maître reviendra.

ISABELLE.

Comment, mon cher z'Arlequin, tu aurois bien le cœur de faire endéver une jolie fille ?

ARLEQUIN.

Oui, je suis dur de ma nature, et quand vous seriez le diable à quatre...

ISABELLE.

Oh ce n'est pas t'ainsi que je veux m'y prendre, au contraire je veux que tu te laisses attendrir par mes caresses.

ARLEQUIN.

Ce seroit bien le diable : attendez que je vous regarde un peu. Allons, fi donc, fi donc, vous me lorgnez, arrêtez-vous, arrêtez-vous donc, la peste, vous me grillez toute la fressure.

ISABELLE.

Viens ça, Arlequin, je suis t'une fille raisonnable qui ne fera jamais rien contre la modestie de mon honneur: mais dame il est bien fâcheux de ne pouvoir pas prendre le moindre divertissement, et d'être toujours enfermée comme un pauvre chien à l'attache, et je suis bien sûre que tu n'auras pas pour moi une rigueur si rigoureuse, tu z'es trop raisonnable et trop poli pour ça.

ARLEQUIN.

Aye, aye, aye, vous me prenez par le bon bout, Mamselle, je ne sçaurois plus y tenir;

cependant, que mon Maître est en Italie, je pourrois bien, oui da, voyons...

ISABELLE.

Que dis-tu mon cher z'Arlequin ?

ARLEQUIN.

Tenez, Mamselle, il ne faut pas trente livres de beurre pour faire un quarteron, je ne suis pas si diable que je suis noir, et un cloux chasse l'autre, je vous avoue que l'oignon de vos regards et la moutarde de vos attraits, ont mis mon cœur à la sausse robert.

ISABELLE.

Voilà z'un compliment très-bien tourné ; mais que voulez-vous dire, mon cher z'Arlequin ?

ARLEQUIN.

Que si vous voulez, Mamselle, je me charge de vous désennuyer, de vous divertir, de vous.... pendant l'absence de Monsieur Leandre.

ISABELLE.

Sçavez-vous bien qu'on ne dit pas des mots à double entente à z'une fille raisonnable. Oui, j'entrevois ce que tu me veux dire ; mais mon cher Leandre m'a défendu de lui z'y faire d'infidélité pendant qu'il n'y

seroit pas, ainsi je ne le sçaurois faire sans son consentement.

ARLEQUIN.

Quoi, vous m'aimeriez s'il vous le permettoit.

ISABELLE.

Oui, sans doute, je t'aimerai de tout mon cœur s'il y consent.

ARLEQUIN.

Oh bien, qu'à ça ne tienne, je vais aller en Italie lui en demander la permission.

ISABELLE.

Va donc vite.

ARLEQUIN.

Je m'en vais partir, n'est-ce pas par la premiere rue à gauche ?

ISABELLE.

Je ne sçais pas bien la route d'Italie, tu devrois sçavoir le chemin étant un z'Arlequin de Milan.

ARLEQUIN.

En tout cas je prendrai le premier venu, on m'a toujours dit que tous chemins vont à Rome.

ISABELLE.

Adieu, mon adorable z'Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu, Mamselle z'Isabelle... mais attendez, je vous gardois pour mon Maître; qu'est-ce qui vous gardera pour moi ?

ISABELLE.

Bon, cela z'est-il nécessaire ?

ARLEQUIN.

La peste avec votre permission, s'il vous plaît.

Il tire des cordes de sa poche, et il la lie à la balustrade.

Je vous déférai à mon retour.

Il fait plusieurs laꝛꝛis.

Vous voilà bien par ici, mais par-là... Adieu, Mamselle Isabelle.

ISABELLE *liée.*

Il faut avouer qu'une z'honnête fille est bien malheureuse de ce que tous les hommes qu'elle aime les uns après les autres la soupçonnent toujours de mauvaise maniere envers leur égard. Ce n'est pas tout, ils lui font souffrir mort et passion pour contenter leur goût et leur fantaisie, et cependant il faut passer par-là ou par la fe-

nêtre. J'adore z'Arlequin après t'avoir z'aimé Leandre. Mais cependant je n'aimerai plus z'Arlequin s'il ne m'apporte pas z'une permission de mon cher Leandre, il sçait bien que tout le tems qu'il m'a z'aimé, je ne me suis jamais donné à personne sans son consentement; mais vla z'un courrier qui paroît, et qui me dira sûrement des nouvelles.

ISABELLE *à Arlequin en courier.*

Courier, courier, z'aimable courier, ne pouvez-vous pas me dire des nouvelles de la guerre du Roi d'Italie ?

ARLEQUIN.

Oui, Mamselle, on dit que le Roi a ordonné que les filles qui auroient la bouche petite, auroient deux maris.

ISABELLE *pinçant sa bouche.*

Cela z'est-il bien vrai ? mais vraiment on z'a très bien fait, et j'en suis ravie : et celles qui l'ont grande, qu'est-ce qu'elles deviendront ?

ARLEQUIN.

Il est ordonné qu'elles en auront trois.

ISABELLE *ouvrant la bouche fort grande.*

Tant mieux, tant mieux, les grandes bouches se prendront.

ARLEQUIN.

Quoi vous ne me reconnoissez pas, Mamselle.

ISABELLE.

Ah! c'est toi, mon cher z'Arlequin, ôte-moi vîtement de comme cela.

ARLEQUIN *délie Isabelle en faisant plusieurs laxzis.*

ISABELLE.

Eh bien, dis-moi promptement des nouvelles de Leandre.

ARLEQUIN.

Premierement, il ne se porte pas bien, parce qu'il est dans des tranchées abominables.

ISABELLE.

O ciel que me dis-tu ?

ARLEQUIN.

Oh! ce que je m'en vais vous dire vous surprendra bien davantage, si vous sçaviez ce qu'il fait, à la vérité il dit comme ça qu'il ne sçauroit coucher ailleurs.

ISABELLE.

Acheve donc, tu me mets dans une impatience.

ARLEQUIN.

Il couche avec sa tante, Mamselle.

ISABELLE.

Il est donc z'infidelle, l'ingrat.

ARLEQUIN.

Bon, bon, ce n'est rien que tout cela, il m'a dit de vous dire qu'il ne reviendroit ici que de Milan.

ISABELLE.

Il ne veut donc plus me voir ?

ARLEQUIN.

Et voilà une lettre que je vous donne qu'il m'a donnée pour vous donner.

ISABELLE.

Voyons ce que c'est.

Elle lit.

Mamselle la charmante z'Isabelle, j'ai toujours l'honneur de vous adorer comme à l'acccoutumance ; mais j'ai z'une trop grande délicatesse pour vous demander en grace de rester dans l'état de fille pendant mon z'absence, ainsi je vous prie d'épouser en attendant mon valet z'Arlequin, quoiqu'il ne soit pas de la premiere condition, c'est toujours un parti z'honorable, dont je vous aurai une

obligation sensible avec laquelle je suis votre très-obéissant et très passionné serviteur, LEANDRE.

ISABELLE.

Je vois qu'il m'aime toujours, et je consens à tout ce qu'il veut; mais mon cher z'Arlequin, tu n'as pas de bien ni moi non plus, comment est-ce que nous ferons aller le ménage?

ARLEQUIN.

Nous n'avons qu'à n'en point faire.

ISABELLE.

Oh! il me faut du bien pour z'entretenir ma qualité.

ARLEQUIN.

Attendez, Monsieur Leandre m'a laissé une valise dans laquelle il a mis son trésor, une maîtresse est plus chere qu'un trésor, à ce que j'ai toujours entendu dire; ainsi puisqu'il m'a donné sa Maîtresse, il me donneroit le trésor, n'est-il pas vrai?

ISABELLE.

Sans doute, tu dois bien être reconnoissant pour ce Maître là qui te donne toutes ces choses-là.

ARLEQUIN.

Aussi quand il sera de retour, il sera toujours le maître de tout ce qu'il m'a donné.

ISABELLE.

Va donc prendre le trésor pour le porter au logis, afin de nous établir tout d'abord.

Arlequin sort, et fait plusieurs lazzis pour apporter la valise qu'il met enfin sur le théâtre. Nouveaux lazzis pour l'ouvrir. Isabelle lui aide pour voir ce qui est dedans; il l'ouvre et Leandre en sort.

SCENE DERNIERE.

LEANDRE, ISABELLE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

COMMENT! c'est donc ainsi que je suis servi pendant mon absence; je t'apprendrai, malheureux, à vouloir voler z'un Maître qui te vouloit enrichir.

Il veut battre Arlequin qui s'enfuit avec la valise sur le dos, sur laquelle Leandre frappe de toute sa force.

ISABELLE.

Quoi, trop aimable Leandre, vous n'étiez donc point z'en Italie ?

LEANDRE.

Non trop z'aimable z'Isabelle, c'est un tour d'adresse que je fais à mon valet pour qu'il n'y revienne plus. Allons nous-en consommer notre z'himenée.

LA MERE RIVALE,

PARADE.

ACTEURS.

LEANDRE, amant d'Isabelle.

ISABELLE.

Madame CASSANDRE, mère d'Isabelle.

NICOLAS, maître d'hôtel d'une grande maison en Gilles.

LA MERE RIVALE,

PARADE.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE *arrive, et sans parler marque sa surprise de ne point trouver Isabelle, et s'en va.* ISABELLE *arrive, fait le même lazzi et sort.*

LEANDRE *revient et dit.*

ELLE n'y est pas...

Il sort.

ISABELLE *de même.*

Il n'y est pas.

Elle sort.

LEANDRE.

C'est dans sté salle-ci qu'est notre rendez-vous d'amour, où est-ce qu'elle s'est fourrée?

Il sort.

ISABELLE.

Où diable est mon Amant, se fiche-t-il les airs de me faire attendre.

Elle sort.

LEANDRE.

Seroit-ce qu'elle seroit chez ce Marchand de Biere de Coignac.

Il sort.

ISABELLE.

Jarni, jarni, je me trouve la premiere au rendez-vous, mon Amant est bien grossier, bien niais, et même imbécile, de n'avoir pas t'ici pris le devant....

Elle sort.

Ils reviennent par une coulisse opposée, et se heurtent.

ISABELLE.

Queu chien de front, queu front abominable avez-vous donc là, Monsieur, comme il est dur, quand vous seriez un bélier qui auroit quelques années de mariage.

LEANDRE.

Excusez, Mamselle, c'est pourtant mon front drès jours passés, c'est mon front de garçon, il est vrai que je l'ai très-dur, à vot' service.

ISABELLE.

Or ça, mon Amant, à propos de dur; quand est ce que nous finirons de nous marier, ne vla-t-t'il pas t'au jour d'aujourd'hui Madame Cassandre, ma mère, qui s'y oppose, en sçavez-vous la raison.

LEANDRE.

Est-ce parce qu'elle croit que je suis boiteux (*il marche en boitant.*) dame tout le monde ne peut marcher droit, on ne peut pas avoir tous les talens, et pis si elle sçavoit mon excuse, ce n'est pas un présent de ma naissance, cela me vient d'une chute au moins.

ISABELLE.

Je ne sçai pas si c'est votre Gambille qui l'arrête; mais elle ne veut point de vous pour son gendre, elle vous le dira.

LEANDRE.

Queu diable faut-il donc à Madame Cassandre? peut-elle dire que je n'ai point d'es-

prit? est-ce à cause que je n'ai pas de bien; est-ce pour que je suis très-souvent malade; mais que lui faut-il donc; en vérité, je ne vois pas ce qu'il lui faut; quoi lui faut-il un Duc, un commis, un Prince.

ISABELLE.

Tenez, j'entens ma mere qui gronde Janneton, parlez-lui vous-même, aussi bien n'ai-je pas déjeuné, j'ai là un reste de pâté avec deux bouteilles de vin, je ne vous en prie pas, vous avez t'affaire à ma mere, pour moi je m'en vas fluter.

SCENE II.

LEANDRE, Madame CASSANDRE.

LEANDRE.

MADAME Cassandre, ma chere Madame Cassandre, je vous dirai sans m'étendre sur vous et sur ce que vous pensez, et sans vous rien allonger, qu'il est bien tems que tout cela finisse.

MADAME CASSANDRE.

Mais ciel! barbare, que trouvez-vous donc dans ma fille, elle est mal élevée, elle est séche comme un brandier, noire comme un

vespasein, point de tetons, point de hanches; en un mot elle n'a point....

LEANDRE.

Mais, Madame, puisque je l'aime à cette sauce là.

MADAME CASSANDRE.

Mais, Monsieur, elle est toujours très-décolletée, des jupons courts, et d'une immodestie à faire venir l'eau à la bouche.

LEANDRE.

Mais, Madame, est-ce que cela rompt le marché ?

MADAME CASSANDRE.

Une fille incorrigible, qui est incompatible, imperceptible, insensible, incombustible et impossible ; vous la trouverez peut-être jolie par le visage ; mais à l'égard de toutes ses qualités spirituelles, je puis bien vous assurer, Monsieur, comme si c'étoit ma derniere heure, qu'elle aime le jeu et les hommes, et qu'elle est fort adonnée au vin ni plus ni moins qu'un Gendarme de la petite écurie.

LEANDRE.

Eh bien, Madame, ne lit-on pas dans l'Histoire Romaine, qu'on a trouvé des Empereurs, même des Cesars qui aimoient le

vin, témoin Titus le censeur, dans le tems qu'il fit bâtir la Cathédrale d'Auteuil, il buvoit et se souloit avec tous les Ouvriers; cependant quand à ce qui est du vin, je sçai bien ce que je ferai... oh je la retirerai du vin.

MADAME CASSANDRE *vivement.*

Oui, retirez-là du vin, elle boira de l'eau-de-vie.

LEANDRE.

Pardi, Madame, pour une mere vous êtes bien décharnée contre elle.

MADAME CASSANDRE.

Pardi vous êtes bien exterminé en sa faveur; je vous dis en un mot, Monsieur, qu'elle ne sçait ni lire ni écrire.

LEANDRE.

Tant mieux, Madame, tant mieux, voyez comme on traite les femmes sçavantes dans le beau monde, se fiche t'on, ne se fiche t'on pas d'elles, voyez comme on accommode les Phisiciennes de Newton, qui font des Livres de Physique, comme Voltaire cet Anglois sans pareil, ainsi que Maupertuis le Pruçhien.

MADAME CASSANDRE.

Enfin, Monsieur, dirigez donc toujours ses

défauts en vertus, je vous dis qu'elle est si fort ambitieuse et colere, qu'elle a donné un coup de poing au pauvre Nicolas, qui lui avoit dit seulement qu'elle avoit les pieds en dedans.

LEANDRE.

Eh bien pardieu elle a bien fait, faut-il venir dire cela à un brave homme comme moi qui ai servi; on repousse l'injure par l'injure; et n'avez-vous pas lû dans les coliques, ou la Georgienne de Virgile, *et conculavit leonem et dragonem.* Cela ne veut-il pas dire en bon François, qu'il faut avoir du cœur et se venger ?

MADAME CASSANDRE.

Ah cruel et sanguin Amant, je vois bien que rien ne te peut détacher de ma fille, que la seule offre de ma personne et de moi-même. Eh bien je suis veuve, marions-nous, vois mon fils, vois la blancheur de mes lys, l'incarnation de mon teint..... je t'adore coquin trop aimable.

LEANDRE *d'un ton tragique.*

O Dieux! grands Dieux, la fille m'aime, me voilà adoré de la mere, creves-toi maintenant, voilà le bacquet.

MADAME CASSANDRE.

Ce n'est pas tout, ingrat, vois jusqu'où

va ma passion, je te donne en mariage tout mon linge et mes deux vaches, ma batterie de cuisine, ma tasse d'argent, mon échope et ma croix d'or, le juste-au-corps, et enfin généralement tous les surtous de mon mari, et par dessus tout cela *(et tout ce qui me tient le plus à cœur)* je te sacrifie, mon ami Nicolas, qui se déguise souvent en habit de Gilles pour me venir voir.

LEANDRE.

Tenez, Madame, rien de tout cela ne me tente, je suis bien amoureux de Mamselle votre fille, sans comparaison comme un loup cervier, et vous mettriez avec tout cela encore quatre cens livres en argent comptant, que je vous jure que je lui serois fidèle.

MADAME CASSANDRE.

Eh bien, parjure, parricide, tu n'auras ni moi ni ma fille, ni mon chat ni mon chien, à moins qu'elle ne devienne enceinte de toi. Adieu.

(Elle sort.)

SCENE III.

LEANDRE *seul.*

QUEL coup! quelle mere! quel coup; ô quelle mere, quelle impudicité. Ah

dieu quelle impudicité, quelle proposition de Putiphar, et j'en suis le Joseph. Allons de ce pas droit trouver Nicolas.

SCENE IV.

LEANDRE, NICOLAS *en Gilles.*

LEANDRE.

MAIS que vois-je, est-ce lui ? N'est-ce point lui, seroit-ce lui, non; c'est lui, c'est lui-même : oh oui, c'est lui, c'est bien lui, c'est Nicolas, le Maître d'Hôtel déguisé en Gilles.

NICOLAS *d'un air recueilli.*

Oserois-je vous demander, Monsieur, si vous revenez de la Halle, et si par hazard vous y avez vue de beau poisson.

LEANDRE.

Moi.

NICOLAS.

De bonne marée.

LEANDRE.

Il n'y a que du maquereau mon cher, c'est le poisson du jour; mais il ne s'agit point de cela, il faut que vous sçachiez.....

NICOLAS.

Comment il n'y avoit pas même quelques limandes avec quelques carpes de Seine ? Ces damnés B.... nous enlevent au marché ce qu'il y a de meilleur sous les yeux.

LEANDRE.

Eh bien, si les B.... vous enlevent le poisson, Madame Cassandre veut aujourd'hui vous enlever autre chose.

NICOLAS.

Madame Cassandre veut m'enlever..... Achevez honnête honnête que vous êtes, je vous en conjure.

LEANDRE.

Eh bien, Frere, que voulez-vous que je vous dise, Madame Cassandre m'aime, m'adore, et m'idolâtre, que dis-je, elle a assez de consideration pour moi pour vouloir m'épouser et m'emmener avec elle à Marseille en Champagne.

NICOLAS.

Ventre-de-bouc, je suis ruiné; sainte Jerusalem! après ce que j'ai fait pour elle tous les jours maigres; quel chien de carême! auroit-elle passé sans moi; ah sainte marmite! j'ai donc perdu mon tems et mon huile.

LEANDRE.

Eh, de part tous les diables, je n'en veux point moi, je veux sa fille; allez prendre conseil de votre Procureur, pour que j'aie sa fille, et que la mere vous reste.

NICOLAS.

Cornes de Belzebuth, c'est bien pensé; laissez-moi faire, allez, je n'aurai point fait jeûner en vain tous mes maîtres pour elle; croit-elle que je lui aurai donné ma friture et le reste pour rien; non pas, non pas, *Domine*..... non pas, *Domine*..... retirez-vous, je vais par la queue de Satan lui parler. J'ai un secret en tout cas, pour la mettre à la fin, en cas de besoin, à la raison.

SCENE V.

NICOLAS *seul.*

SENS-JE donc ce que je sens pour rien, est-ce à de dignes personnages comme nous que l'on fait des infidélités, après tous les miracles que mon amour m'a fait opérer pour elle : mon habit n'a donc plus ni force ni vertu; me prend-elle pour un petit Duc, ou pour quelque Seigneur; est-ce ainsi que l'on traite un homme de ma sorte?

SCENE VI.

MADAME CASSANDRE, NICOLAS.

NICOLAS.

MAIS la voici cette Princesse ; bon jour ma bonne Dame ; (*à part*) dissimulons.

MADAME CASSANDRE *d'un ton aigre.*

Que diable venez-vous donc faire ici mon cher, ce n'est pas pour vous aujourd'hui jour de sortie.

NICOLAS.

Il sera d'entrée et de sortie si vous voulez, ma chere Dame ; allons de la gayeté, de la joie ma belle Reine ; j'ai pris l'habit de Gilles qui est mon habit à bonne fortune pour vous venir voir : miel de mon cœur, rosée céleste, je viens pour vous faire plaisir, aussi je suis sorti en cachette.

MADAME CASSANDRE.

Je ne veux pas que vous me fassiez plaisir aujourd'hui moi.

NICOLAS.

Écoutez, belle étoile du matin, je viens vous presser de conclure le mariage de Liandre avec Isabelle. Ce Liandre appartient

de trop près à un de mes amis, faites-les consommer. Ces deux petites bonnes gens feront des enfants qui pourront être un jour de fort bons sujets.

MADAME CASSANDRE.

Avez-vous tout dit, chien de greluchon, je ne veux point que ma fille épouse Liandre.

NICOLAS.

Eh pourquoi, ma tour d'yvoire, et pourquoi donc ?

MADAME CASSANDRE.

Parce que je l'épouse moi, et que je défie à Liandre d'épouser en même tems la mere et la fille, du moins publiquement.

NICOLAS.

Vous ne l'épouserez pas Ambroisie Divine.

MADAME CASSANDRE.

Je vous dis que je l'épouserai diable de torcol.

NICOLAS.

Vous ne l'épouserez point mon petit serein.

MADAME CASSANDRE.

Je vous dis que je l'épouserai vilain chenaillon.

NICOLAS.

Vous avez beau me dire des injures, ma douce amie, je ne me mets point en colere moi, cela m'est défendu, au contraire je dis tous les jours, *Domine ne in furore*, mais je puis vous assurer, vous affirmer, vous jurer que vous n'épouserez point Leandre, cela est certain, ou qu'il n'y ait jamais d'huile en Provence pour moi.

MADAME CASSANDRE.

Eh qui m'en empêchera chien de bavard, visage de Cornichon.

NICOLAS.

C'est quelque chose, Madame, c'est quelque chose..... quand je vous l'aurai montré.

MADAME CASSANDRE.

Vous aurez beau me le montrer vilain, je veux épouser Liandre et je l'épouserai.

NICOLAS.

Arrêtez misérable, arrêtez, je vais bientôt vous mettre dans la main la piece qu'il vous faut..... la piece qu'il vous faut voir et manier, pour vous empêcher de faire le mariage; en attendant craignez tout, appréhendez, soyez effrayée..... qu'une peur affreuse et salutaire..... Tremblez..... fremissez..... tremblez..... tremblez .. . tremblez.....

SCENE VII.

MADAME CASSANDRE *seul.*

MA foi j'ai peur ! voilà ce que c'est que de prendre t'un amant z'éloquent. Pourquoi aussi suis-je sortie de mon état, est-ce à moi à avoir un grivois comme Nicolas, pour une Duchesse passe. Ma foi j'ai peur, Nicolas a trop d'esprit; c'est bien dommage, il me plairoit assez sans cela..... j'aime pourtant par-dessus tout Liandre..... ce n'est pas que je haisse Nicolas..... mais je suis dans une bien grande perplexité.....

(*Elle rêve.*)

SCENE VIII.

MADAME CASSANDRE, LEANDRE
un mouchoir à la main.

LEANDRE.

HI, hi, hi, hi, Madame Cassandre, prenez pitié, hi, hi hi, hi, d'un amant..... hi, hi, hi, hi, qui ne vous aime point..... hi, hi, hi, hi, qui est fou de Mamselle votre fille, hi, hi, hi.

MADAME CASSANDRE.

Qu'il est beau quand il pleure, mon Dieu la belle douleur, le beau désesperé, le beau chagrin, mon Dieu qu'il est beau.

LEANDRE *riant.*

Ne me louez donc pas, Madame, vous me faites crever de rire, et cela fera que je manquerai à vous attendrir au sujet de mon mariage avec vot' fille.

MADAME CASSANDRE *tendrement.*

Eh ! mais, mon cher Liandre, si vous l'épousez, posez que vous l'épousiez ou bien qu'elle vous épouse, que ferez-vous ?

LEANDRE.

Madame, ces choses ne se demandent point, et j'ai trop de pudeur pour vous répondre.

MADAME CASSANDRE.

Quoi, moi ami, mon fils, je vous demande quelle profession vous exercerez ?

LEANDRE.

Madame, je suis au Roi.

MADAME CASSANDRE.

Eh ! mais, mon fanfan, qu'êtes-vous encore, que ferez-vous ? Acheterez-vous une

charge de Valet de chiens, de Procureur, de Portecoton au gobelet, de Président et de Langayeur de cochons, ou bien d'Ambassadeur; enfin pour tout conclure qu'êtes-vous au Roi ?

LEANDRE.

Madame, Madame, c'est moi qui suis le Monstre dans l'Opéra de Rhodogune, ce qui me fait boëter d'une chute que j'ai faite dans un vol.

MADAME CASSANDRE.

Ah que je suis malheureuse! je vois bien que par toutes sortes de raisons il faut que je vous donne ma fille; mais la voici, elle est yvre comme un Dindon. Voyez, Monsieur, est-ce que je bois comme ça moi. Ah! cruel, perfide! ah, mon cœur!

SCENE IX.

LES PRECEDENS, ISABELLE *yvre.*

LEANDRE.

Eh bien, Madame, si Mamselle a bu; il faut espérer qu'elle ne boira peut-être plus.

ISABELLE.

Il a raison, je ne boirai plus, car je n'ai plus soif.

MADAME CASSANDRE.

Mais pour z'une fille de famille, peut-on en vérité s'accommoder comme ça.

ISABELLE.

Oui, j'en conviens, c'est z'en vérité un malheur, c'est que j'avois mangé un peu trop de croute de pâté et après mon déjeûner, pour me remettre le cœur, j'ai pris dans mon écuelle haut comme cela de ratafiat avec un quarteron de sucre, et une demie livre de canelle.....

(Elle crache.)

LEANDRE.

Prenez garde où vous crachez ma chere amie.

MADAME CASSANDRE.

Elle ne sçauroit se soutenir.

ISABELLE.

Me soutenir moi, j'en soutiendrois bien un autre encore, n'est-il pas vrai M. Liandre ?

MADAME CASSANDRE *lui donnant un soufflet.*

Tenez coquine, voilà pour vos jeux de mots, pour cela je suis toute hors de moi.

LEANDRE *se trouvant mal.*

Dieux ! quelle sueur fraîche, le cœur me manque ! ce soufflet donné à mes amours me..... fait..... perdre..... connoissance..... je m'évanouis.

(*Il tombe entre les bras d'Isabelle.*)

ISABELLE.

Il se meurt, il se meurt.

MADAME CASSANDRE.

Ah, mon Dieu ! je suis comme une troublée.

ISABELLE.

Ce n'est rien, Maman, je l'ai vu plusieurs fois comme cela se pâmer entre mes bras.

MADAME CASSANDRE.

Eh, mais mon Dieu, où est mon gros flacon, mon sel d'Armenac.... mon chose, mon vinaigre des quatre voleurs, ma boëte de senteur de la providence.

LEANDRE *revenant.*

Voilà qui est passé. (*à Isabelle.*) Comment vous portez-vous, Mamselle ? Dans mon

évanouissement je n'ai été inquiet que de vous.

ISABELLE.

J'ai toujours un peu de mal au cœur, comme nous sommes à la veille de nous marier, ne seroit-ce point un commencement de grossesse ?

LEANDRE.

Cela seroit extraordinaire, le Pays n'est point assez chaud, les nuits assez longues... oh non non ce n'est point cela, cela c'est bon en Dannemarc et en Suede, où les chaleurs sont toujours très-excessives Eté comme Hiver, et où il n'y a presque de jour à cause de cela.

ISABELLE *les yeux fixés.*

Mais, cher z'Amant, allons t'au fait, tenez, cher Amant, et vous Madame ma mere....

MADAME CASSANDRE.

Eh bien, mon Roi, la prendrez-vous pour épouse après ce que vous voyez là..... n'êtes-vous pas bien plutôt d'avis que nous fassions entendre raison à Nicolas, afin qu'il voye que ce n'est pas de ma faute.

LEANDRE.

Ah, Madame, au contraire, je l'aime *plus*

que jamais, et j'aspire à l'heureux moment qui va nous conjoindre l'un auprès de l'autre.

ISABELLE *toujours immobile.*

Oui, cher z'Amant.

LEANDRE.

Je vais donc être assez heureux, pour que vos appas...

ISABELLE.

Oui, cher z'Amant.

LEANDRE.

Cela ne tient plus qu'à un petit filet.

ISABELLE.

Qu'à un filet, cher z'Amant.

LEANDRE.

Il ne faut plus qu'un petit bout de consentement de Madame votre chere mere.

ISABELLE.

Eh bien! est-ce que vous ne voulez pas donner votre consentement à tout ceci, ma chere mere.

LEANDRE.

Ah, Madame.

MADAME CASSANDRE.

Non, je suis déterminée plus que jamais, z'à épouser mon cher Liandre, non...

SCENE DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS.

LEANDRE.

MAIS par bonheur je vois Nicolas qui va sans doute lui appuyer.

NICOLAS.

Oui, c'est Nicolas, bonnes gens, qui vient vous apporter la paix et la concorde.

ISABELLE.

Ma foi il a l'air galant, vaut-il quelque chose ma chere mere.

NICOLAS.

Je vous apporte, mes amis, un petit bout d'Acte, j'ai fait moi même dresser le contrat de mariage de Leandre et d'Isabelle.

MADAME CASSANDRE.

Mais pour Dieu, Nicolas, je vous répete que je veux t'avoir Liandre en mariage, cela ne nous empêchera pas pour cela d'être toujours bons amis.

LEANDRE.

Ah Madame y pensez-vous, et qu'osez-vous dire ?

ISABELLE.

Que diable ma mere, ce que vous dites-là ne vous fait aucun honneur au moins, entendez-vous ?

NICOLAS.

Malheureuse fille de Babilone, sçavez-vous dessous quels abîmes vous marchez, ne sentez-vous rien en vous-même qui vous fasse répugner à l'affreux, à l'horrible mariage que vous voulez faire.

MADAME CASSANDRE.

Au contraire, tout mon penchant m'y fait pencher; eh pourquoi diantre roulez-vous donc tant les yeux, pauvre Nicolas?

NICOLAS.

Quoi vous ne frémissez pas, vos cheveux ne sont point t'émus, vos sens ne sont point dressés, votre cœur n'est point glacé dans votre sang; ah misérable, dans l'instant z'exécrable où tu médites de te plonger dans un affreux inceste.

MADAME CASSANDRE.

Aye, aye, aye, mon cher, pardon, je n'entends rien à tout ce que vous me dites, et si j'ai peur.

ISABELLE.

Je crois que j'ai peur aussi, dites donc, cher z'Amant.

LEANDRE.

Il ne faut point mentir, moi je tremble de pure frayeur.

NICOLAS *qui se démene toujours.*

Tenez, tenez, grande réprouvée, voyez ce que je tiens, voyez, voyez, lisez cet extrait baptistaire de Leandre, je n'ai point voulu vous parler sans avoir auparavant des preuves à la main.

MADAME CASSANDRE.

Que vois-je! est-il bien possible, il est votre fils.

NICOLAS.

Je suis son pere.

LEANDRE *à genoux.*

Ah, mon papa, vous M. Nicolas vous mon papa.

NICOLAS.

Oui, mon cher enfant, et j'aurois toujours caché votre naissance, rapport à ce que vous êtes le fils d'une Portiere z'et de moi, n'étoit l'inceste dont il a fallu guérir M. Cassandre,

qui à la fin vous auroit immanquablement fait donner dedans.

ISABELLE.

Vous êtes fils d'une Portiere, cher z'Amant; et bien ma chere mere, ça finira-t'il.

MADAME CASSANDRE.

Eh bien, mes enfans, allons signer là-dedans le contrat, je consens t'à votre mariage. Ah ça, mon cher, du moins me traiterez-vous mieux par la suite.

NICOLAS.

Oui, Madame, ma bonne Dame, j'espere que vous ne forcerez plus ma miséricorde à se changer en justice. Je vous promets de ne jamais mettre la main sur un bâton, et de ne vous plus donner des coups de ma corde, que vous ne m'ayez poussé à bout, et n'ayez offensé mon honneur, ou bien moi, entendez-vous.

MADAME CASSANDRE.

Ah, mon cher, vivons en paix; mais à propos, apportez-vous ce soir queuque chose pour les nôces de nos enfans.

NICOLAS.

Je n'ai pû avoir qu'un plat de merluche à l'huile, c'est avec bien de la peine que j'ai

escamotté deux broches longs de ça, six carpes laitées, un petit saumon fraix, vingt-quatre limandes, six macreuses, avec trente merlans, trois queues de morue et un goujon; je n'ai pû avoir que cela dame, on ne trouve rien ces jours-ci, mes Maîtres, en vérité mouront de faim.

LEANDRE.

Allons, allons manger tout à l'heure tout cela.

ISABELLE.

Je n'ai point de faim, mais je boirai bien actuellement, je me sens d'humeur à mettre tout aujourd'hui en liquide.

MADAME CASSANDRE.

Allons, Nicolas, soyez galant, et donnez-moi la main, soupons longuement aujourd'hui, s'il est trop tard, vous sçavez bien, mon cher, que vous avez toujours ici un lit, et ma fille, comme moi, nous vous regardons comme le maître de la maison.

NICOLAS.

Vrayement j'ai fait stipuler ce dernier article dans le contrat de mariage de Leandre et de Mamselle votre fille. Vous y êtes tous obligés à me nourrir et à me loger quand je voudrai, et qu'il me prendra la fantaisie

de me retirer. Il y a très-long-tems que je voulois avoir comme cela une table avec un lit, fondés quelque part.

MADAME CASSANDRE.

Pardi, mon ami, vous nous faites bien de l'honneur, et je vous assure que c'est de bon cœur.

LEANDRE.

Oh! mon Pere, je vous ai une si grande obligation.

ISABELLE.

Oui, oui, il est bien juste après tout que chacun vive.

DIVERTISSEMENT

VAUDEVILLE

Sur l'Air : *Dans la ca, ca, ca, dans la canicule.*

VIVENT les gens qui sont bons,
Vivent les bons drôles,
Les bons cœurs, les bons garçons,
Les bonnes épaules,
Les bons hommes sont mes gens,

Foin de tous les gens, des gens,
Gentils, tils, des Gentils,
Foin des Gentilshommes,
Vivent les bons hommes.

LEANDRE.

Par miracle on rend chez vous
Les femmes fertiles ;
Par miracle on rend chez nous
Les filles stériles,
Et voilà ce qui fera
Que fille préférera
De beaux gens, gens,
Des tils, tils des Gentils,
De beaux Gentilhommes
A tous vos bons hommes.

ISABELLE.

Je serai fidèle moi
A ces Gentilshommes ;
Mais s'ils me manquent de foi,
Alors je cours aux bons hommes.
Les bons hommes sont mes gens,
Des maris sont tous des gens,
Foin de tous les gens,
Des tils, tils, des Gentils,
Foin des Gentilshommes,
Vivent les bons hommes.

MADAME CASSANDRE.

Les gens du monde sont ceux
Que moins je désire,
On ne trouve point chez eux
Assez de quoi frire,
Les bons hommes sont mes gens,
Tous les maris sont des gens,
Foin de tous les gens,
Des Gens, tils, tils, des Gentils,
Foin des Gentilshommes
Vivent les bons hommes.

NICOLAS.

Sans onction un époux
Vous quitte et décampe;
Mais jamais l'huile chez nous
Ne manque à la lampe,
Les bons hommes sont vos gens,
Tous les maris sont des Gens
Foin de tous les Gens,
Des Gens, Gens, tils, tils, des Gentils,
Foin des Gentilshommes,
Vivent les bons hommes.

LEANDRE.

L'huile que vous nous vantez
Mon pauvre imbécile,
Fait que vous êtes traitez
De Messieurs à l'huile,
Fait qu'on vous traite de gens,

De gens lognes, de vrais gens,
De gens faits, faits, faits
A la raillerie
Sur la confairie,
Ou sur ste drôlerie.

NICOLAS.

Il nous faut prendre, Messieurs,
Tout comme nous sommes,
Applaudissez à nos jeux,
Devenez bons hommes,
Les bons hommes sont nos gens,
Les critiques sont des gens,
Des gens su, su, su,
Des gens su,
Des gens su,
Des gens trop sublimes,
Qu'ils s'aillent faire.....

LEANDRE

GROSSE,

PARADE.

ACTEURS.

CASSANDRE, vieux Marin, pere d'Isabelle.

ISABELLE, fille de Cassandre, amante de Leandre.

LEANDRE, amant d'Isabelle.

GILLES, ami de Cassandre dont il veut faire son gendre.

LEANDRE

GROSSE,

PARADE.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE *en femme avec les habits d'Isabelle.*

ISABELLE *en pet-en-l'air et en cornette de nuit.*

LEANDRE.

MAIS encore une fois, charmante z'Isabelle, à quoi bon me charger de ces ameublemens de femmes qui me conviennent comme un tablier à une Vache Espagnole.

ISABELLE *vivement.*

Mais mordienne, Monsieur de Liandre, vous me feriez jurer à la fin ; faut-il vous

dire cent fois la même chose, ventre de nié voyez-vous point que suivant ce que nous en sommes demeurés d'accord, ce n'est que par le moyen du stratagême d'un double déguisement que nous pouvons bien amolir, mon cher Pere, à l'effet de donner son consentement à notre hymenée.

LEANDRE.

J'ai à peu près compris tout cela confusément; mais, ma Mignonne, ne seroit-il pas plus court, puisque Monsieur votre Pere arrive dans une heure de l'Amérique avec toutes ses richesses, d'aller l'attendre paisiblement dans la cour, et de lui dire tout simplement que je suis Gentilshomme, que vous êtes grosse de moi, et que malgré tout cela je veux bien avoir la bonne maniere de vous épouser publiquement.

ISABELLE *s'impatientant.*

Jarni, mordi, chien d'homme que vous êtes ; Dieu que vous m'impatientez, je vous dis que vous ne connoissez point du tout mon ch' Pere.

LEANDRE *froidement.*

Belle nouvelle, Mamour, ni vous non plus, puisque nous ne l'avons jamais vu ni l'un ni l'autre.

ISABELLE *trepignant.*

Palsambleu, ce n'est pas là ce que je veux dire, apparemment que je le sçais bien, que je ne connois ni ne suis connue de mon ch' Pere, puisque je n'avois que quatre ans, lorsqu'il singla des deux dans l'Amérique.

LEANDRE.

Que voulez-vous donc dire, ma Moutonne, en vérité je ne suis pas sorcier moi.

ISABELLE.

Quand je vous dis que vous ne connoissez pas mon ch' Pere, c'est de son temperamment dont je vous parle.

LEANDRE.

Ah, ah, m'y voilà.

ISABELLE.

Dame, c'est que mon ch' Pere est un vieux Marin, qui est plus dur qu'un clou; Colombine ma gouvernante qui lui a servi dans le commencement de son veuvage, vous le dira elle-même.

LEANDRE.

Eh bien, mon bel Ange, sans m'échauffer; moi, je parierai un Castor, que fut-il aussi barbare qu'un Troposage, vous l'attendririez au seul récit que vous lui ferez de la ma-

niere dont nous élevons les trois enfans que j'ai z'eu de vous, depuis près de deux ans nous attendons son consentement.

ISABELLE *très-vivement.*

Pardi c'est bien raisonné, je connois mon Pere comme si je l'avois fait; je vous dis qu'il me tueroit su le carreau si je lui avouois que je suis grosse, quand bien même je lui prouverois qu'il n'y auroit pas de ma faute, entendez-vous butor.

LEANDRE.

Là, la, la, la, Moutonne, un peu plus de tranquillité; si vous continuez vos vivacités, vous feriez certainement z'une fausse couche.

ISABELLE *plus vivement.*

Eh mais non, c'est que cela z'est vrai aussi, cet animal-là me fiche malheur, quand je vous dis, grand niguedouille, que mon ch' Pere est plus dur qu'un Turc, c'est à vous de me croire ou d'y aller voir ; et tenez pour preuve de cela, écoutez une histoire de lui..... Un beau jour..... (*Ici Leandre baille.*)..... Un beau jour.....

LEANDRE *baille plus fort.*

Allons, ma petite Maman, puisqu'il en faut passer par-là, voyons, écoutons votre histoire.

ISABELLE *en colere.*

Voilà un pleutre bien poli ; ça écoutez-moi donc, c'est qu'un beau jour bon œuvre que ma ch' mere étoit prête d'accoucher de moi, et que la Garde l'avoit déjà mise dans le travail ; et comme z'elle souffroit beaucoup des mouches, elle dit comme ça à mon ch' Pere, que ce fut l'Accoucheur des Filles à Thomas qui la délivrât.

LEANDRE *ricannant.*

L'Accoucheux des Filles à Thomas.

ISABELLE *impatientée.*

Je vous dis qui demeuroit dans la rue des Filles Saint Thomas. Pardi voilà un sot enfant, je ne sçais plus où j'en suis ; ah m'y voilà, elle demandoit donc st'Accoucheux-là, et mon ch' Pere n'en voulut jamais, disant avec des juremens horribles (car il ne dit jamais un mot sans jurer et sacrer), que cela n'étoit point propre qu'un Accoucheur vit z'une honnête femme en st'état-là, et que c'étoit plutôt le jeu que ce fut une femme sage ; en un mot il n'en voulut point démordre, et crac vla ma ch' Mere qui meurt en me mettant au monde ; attrape, je me souviens de cela comme si j'y étois encore.

LEANDRE.

Après ce trait-là, ma Délicieuse, je ne

sçaurois mettre un mot devant l'autre, et je ferai tout ce qu'il vous plaira.

ISABELLE.

Ah voilà un bon garçon cela; ah ça, mon cher z'Amant, vous voyez bien qu'à celle fin de cacher ma grossesse à mon Pere, à celle fin de nous épouser en plain, il faut que vous passiez près de mon ch' Pere pour Isabelle, et moi que je passe pour le Liandre.

LEANDRE.

Oh Dame, mon Rat, cela sera un peu difficile; je ne ferai pas la fille aussi bien que vous, mon Chat.

ISABELLE.

Tout z'au contraire, vous contreferez la fille bien mieux que moi, puisque vous n'êtes point grosse que je sçache, mon cher Monsieur Liandre.

LEANDRE.

Oh non, je n'ai rien du tout à me reprocher de ce côté-là.

ISABELLE.

Oh ça, quand vous serez bien affublé près de mon ch' Pere comme la fille de la maison, je viendrai habillé en homme, et sous

le nom de Liandre, pour demander à mon ch' Pere sa fille en mariage.

LEANDRE *ricannant.*

S'il vous l'accorde, vous ne l'irez pas chercher bien loin, Maman.

ISABELLE.

Ecoutez donc, je serai un Liandre un peu ventru ; mais qu'est-ce que cela dit, il vaut mieux que mon ch' Pere trouve à Monsieur Liandre un ventre un peu gros, que de le trouver à sa fille, et qu'à cause de cela il auroit peut-être l'esprit de me croire enceinte.

LEANDRE.

Sérieusement, c'est fort bien, bien imaginé, ma Bellotte, et vous dites que vous vous habillerez en Liandre pour me demander en mariage en qualité d'Isabelle ; cela est spirituel vraiment.

ISABELLE.

Oh oui ! Et comme de tous les tems mon Pere connoit la famille et les biens de Messieurs Liandres, je suis bien sûre qu'il ne me laissera point échapper de la main un si gros parti.

LEANDRE.

Pardi, Mourette, vous me flattez, vous sçavez bien qu'il n'y a pas de quoi se récrier.

ISABELLE.

Oh ça donc, quand mon ch' Pere vous aura donné son consentement, cela vous menera tout droit à l'Eglise, et puis fouette cocher; et puis quand z'une fois le Marieux aura lâché les gros mots, nous nous découvrirons.

LEANDRE.

Cela est ingenieux.

ISABELLE.

Oh oui, il y a de l'esprit; et vous direz que vous êtes Monsieur Liandre, et moi je dirai que je suis Mamselle Isabelle qui suis grosse de vous; et comme le mariage aura été consommé chèux le Notaire dessous nos noms, mon ch' Pere ne pourra plus s'en dedire.

LEANDRE.

A merveille, j'entens à présent la finesse de tout cela. En sortant, sitôt que nous serons arrivés cheux nous, nous reprendrons chacun nos habits, à celle fin que ce ne soit pas l'homme qui accouche dans le mariage, et de ne point changer l'ancien usage. Tout cela est fort bien inventé, et avec beaucoup d'esprit certainement ma petite mere.

ISABELLE.

J'entens ce me semble un mulet dans la

cour, ne seroit-ce point mon ch' Pere qui rentre de l'Amérique ? Je me sauve par le jardin. Pour Dieu, mon cher z'Amant, songez à bien jouer votre rôle ; ne soyez point embarrassé du mien, je vais me préparer toute seule à le faire devant mon ch' Pere, et devant le public.

SCENE II.

LEANDRE *seul.*

ALLONS, songeons à bien faire la fille de famille, et prenons garde que notre sesque ne traperce par à travers nos habits, comme tout cela peut z'arriver sans miraque; pensons, et repensons, que nous voilà, Mamselle Isabelle; ne jurons point, et ne lâchons point quelques fichaises trop salées, comme il m'est assez ordinaire d'habitude et à tous les Gentilshommes ; mais apparemment que voilà Monsieur Cassandre, que le bigre est laid.

SCENE III.

LEANDRE, GILLES, CASSANDRE.

LEANDRE *se jettant aux genoux de Cassandre.*

PERMETTEZ qu'un Gentilshomme, (*en se reprenant.*) souffrez, mon ch' Pere, que

je baise vos genoux, et que votre chere enfant....

CASSANDRE *le relevant.*

Queux fichu chienne de cérémonie : ho pargieu viens ma fille, viens de pargieu mon enfant, embrassez-moi.

LEANDRE *lui prenant les mains.*

Ah je suis plus respectueux, mon Pere, j'embrasserai vos mains, s'il vous plaît; et les larmes..... de votre fille..... de joie..... mouilleront.

CASSANDRE.

Eh non de par cinq cens diables baises moi au visage, ventrebleu c'est-là qu'on baise son Pere. Morbieu.

GILLES.

Allons, dépêchez-vous pere Cassandre, baisez, baisez-la vite, j'entens que vous ayez fait pour la baiser aussi par moi-même.

(Il veut l'embrasser.

LEANDRE *le battant.*

Qui est-ce Bec blanc, mon ch' Pere, qui crois que je baise les garçons, et pour qui me prend-t-il, il a bien trouvé son homme? Ah ouiche, j'aime beaucoup ces ordures-là moi,

GILLES.

Marguienne je n'en puis plus, il ne fait tetigoi pas bon de tomber sous sa patte, c'est une épaule de mouton sur votre respect.

CASSANDRE.

Corbieu, Gilles mon ami, je l'aurois t'assommée, si elle ne se fût point défendue; et où seroit donc un peu la sagesse morbieu ?

GILLES.

Parguienne c'est faire une très-belle différence, que de répondre à toutes mes civilités à coups de pieds dans le ventre, il ne lui restera plus de politesse à me faire quand je serai son mari.

LEANDRE.

Comment son mari ! Qu'est-ce que veux donc dire ce Mitron-là, mon ch' Pere ?

CASSANDRE.

Il veut dire ce qu'il dit; Gilles que tu vois est mon ami, il m'a aidé à faire fortune en Amérique, en volant le Roi de concert avec moi, cela mérite récompense; et sansgieu tu as beau être ébahie, je veux que tu l'épouses corbieu, je veux enfin qu'il devienne ton homme.

LEANDRE.

Ah! certes, mon ch' Pere, si vous connoissiez bien mon caractere depuis les pieds jusqu'à la tête, vous ne me proposeriez point un homme : un homme! cela me fait fremir, les cheveux qui me dressent.

GILLES *à part.*

Tetigoi que j'aurai de plaisir, comme ça est neuf.

CASSANDRE.

Et à qui diable veux-tu que je te marie. à une fille, à un élephant ? Quand je te présente un honnête homme..... de probité..... un homme qui.....

LEANDRE.

Un homme par où, comment, pourquoi, par quel endroit voulez-vous que je prenne un homme moi. (*à part.*) Contrefaisons la fille, faisons le semblant d'avoir de la pudeur; ah sainte Barbe! un homme mon ch' Pere, de la délicatesse dont je suis..... à peine suis-je encore formée..... ça me tuera, mon papa..... une jeunesse comme moi..... je n'en releverai jamais..... est-ce que vous me prenez pour un corps de fer.

CASSANDRE.

Voilà une belle pudeur de chien, voilà de

belles fichues pestes de simagrées, voilà le vrai portrait de sa mère, tenez, les premiers jours de not' mariage, elle fit toutes ces petites mines-là; eh bien, mon gendre futur, trois semaines après je fus cocu, mais cocu bien correctement, avec la sauce rien n'y manqua.

GILLES.

Parguenne, beau-pere, vous ne m'ôtez pas toute espérance, vous m'en faites venir l'eau à la bouche d'avance: eh mais..... votre fille pleure.

LEANDRE.

Ah, ah, ah, mon papa, me sacrifierez-vous, ouh, ouh, ouh, si, hi, hi, hi, je ne me retenois, je m'évanouirois tout à cette heure, ah, ha, ha!

CASSANDRE *durement.*

Pauvretés que tout cela; corbieu rien ne m'attendrit moi, je jure que tu épouseras Gilles, morte ou vive, et reviens-en si tu veux, cela m'est fort égal morbleu.

GILLES.

La, la, doucement Patron, ne vous mettez point en colere, laissez-nous seule, je m'en vais lui faire entendre raison par la voie de la douceur, prêtez-moi seulement une demie aune d'oreille de ce cotterai, je lui dirai..... (*il lui parle à l'oreille.*)

CASSANDRE *après avoir entendu.*

Oui, oui, de par tous les diables oui.

LEANDRE *sans entendre.*

Oh pour cela non, oh pour cela non.

GILLES.

Je lui insinuerai.... (*Il lui parle à l'oreille.*)

CASSANDRE.

Fort bien cela, fort bien, morbleu.

LEANDRE.

Il n'a qu'à y venir, il sera fort bien reçu.

GILLES.

Je lui montrerai.

CASSANDRE.

Cela doit faire effet.

LEANDRE.

Ah vuiche, voilà des gens qui me connoissent bien.

GILLES.

Je lui mettrai.... et lui remettrai devant les yeux....

CASSANDRE.

Vous ne pouvez jamais assez lui répéter corbleu.

GILLES.

Bref tant y a, laissez-moi faire, si je ne réussis point, je consens d'être nommé Gilles le niais.

CASSANDRE.

Je vous laisse faire, vous avez de l'esprit, donnez lui en corbieu, donnez lui en sans gieu ; ramenez-la à l'obéissance sacrée de son Pere, où je me recommande à cent mille légions de diables, si je ne vous la conduis à coup de barres à la Paroisse pour vous épouser. Je descends un moment dans ma cave pour me reposer et me rafraîchir.

SCENE IV.

LEANDRE, GILLES.

LEANDRE.

Oh ! que je suis malheureuse dans mon malheur ! Qui est-ce qui m'a embâté d'un plat fermateur de Pere comme celui-là ? Mon Dieu la vilaine drogue qu'un Pere.

GILLES.

Vous avez tort de vous plaindre de lui, Mamselle, est-ce vous écorcher si fort, que de vouloir que je vous épouse, moi qui suis tombé si subitement amoureux.

LEANDRE.

Pardi voilà un Monsieur qui est bien libre avec les Demoiselles, est-ce qu'on parle d'amour à une fille de famille qui est seule; Colombine, ah!.... Colombine, où est-ce qu'est ma Gouvernante ?

GILLES.

Mais, ma chere Demoiselle, quand l'amour donne à plein fouet dans le mariage, il n'y a point de mal à cela, parguienne le mariage n'est point un péché mortel; et quand je vous le propose...

LEANDRE.

Il me propose un péché mortel... Colombine, Colombine... où est-ce qu'est ma Gouvernante, vite allons la chercher.....

(*Il sort par une coulisse.*)

GILLES *le suivant par la même coulisse.*

Mamselle, Mamselle, écoutez, vous entendez des cornés.

LEANDRE *rentrant par une autre coulisse.*

Colombine est sortie, ah, ah! que vais-je devenir, c'est un enragé.

(*Il sort par une coulisse.*)

GILLES *rentrant.*

Seroit-elle rentrée là-dedans.

(Il rentre par la coulisse, par laquelle Leandre est sorti, le rencontre, ils se choquent et tombent chacun de leur côté.)

Elle n'y est pas. (*en tombant.*) Je suis mort.

LEANDRE.

Tant mieux, moi je n'ai rien, je suis tombé fort heureusement, je suis tombé sur le cul.

GILLES.

Ah la Mamselle, je courrois après vous pour vous. Ahi, ahi, ahi, j'ai le scorpion... pour vous faire entendre raison.

LEANDRE.

Et moi je reviens pour cela, écoutez-moi, comme je vous crois honnête homme, il faut que je vous lâche une confidence.

GILLES.

Volontiers, Mamselle, ouvrez-vous à moi que j'entre dans votre confidence.

LEANDRE.

Oh ! mais ne parlez donc pas toujours,

c'est qu'il est bon avant tout, mon cher Monsieur, que vous sçachiez que je vous haïs à la mort.

GILLES.

Ouf, ouf, Mamselle, vous me rendez tout stupefesse.

LEANDRE.

Paix donc, paix donc, écoutez, voilà bien le meilleur, c'est que si d'un côté je vous déteste, il faut que je vous avoue que de l'autre côté le drôle c'est que je suis amoureuse à la fureur d'un Gentishomme nommé Leandre.

GILLES.

Leandre, je le connois.

LEANDRE.

Vous le connoissez, c'est un bel et bon Gentishomme.

GILLES.

Oh oui, bon Gentishomme, à telles enseignes que je lui donnai un jour un soufflet en dansant ensemble aux Porcherons.

LEANDRE.

Vous en avez menti (*il lui donne un soufflet*) mais en tout cas le voilà rendu, donnez-lui quittance.

GILLES.

Morguienne, Mamselle, sçavez-vous bien que si vous étiez un homme, je vous... je vous ferois assigner.

LEANDRE *froidement.*

Je vous disois, Monsieur, avant ce soufflet, que j'adorois ce Monsieur Leandre, nous avons commencé à nous faire l'amour vers la mi-ou mil sept cens cinquante-quatre. Ainsi vous voyez qu'il y a près de deux ans que nous le faisons ensemble.

GILLES.

Mais, Mamselle, comment diable voulez-vous que j'avale cette confidence-là, en vérité cela n'est pas potable.

LEANDRE.

Avalez cela, avalez cela en galant homme, Monsieur, c'est-à-dire en vous prêtant le premier à faire défaire le mariage qui est proposé avec vous, et en me le faisant faire vous-même par générosité avec Monsieur Leandre.

GILLES.

Voilà une petite proportion bien propre en vérité, Mamselle, je n'ai qu'un mot à vous dire, je suis trop amoureux de vous pour cela.

LEANDRE.

Et moi, je n'ai qu'un mot à vous répondre, c'est que si vous m'épousez, je vous jure, foi de fille d'honneur, de vous faire cornard, autrement dit cocu, c'est vous qui me faites lâcher la parole.

GILLES.

On ne dit point de saletés comme stella à son futur, je m'en vais tout conter à Monsieur votre père, s'il ne vous tue pas dans sa colere, je le prierai de vous défendre de me faire cocu... et parguienne allez, allez, Mamselle, morguienne... je vous baise les mains notre prétendue.

SCENE V.

LEANDRE *seul.*

Et moi je te baise... pardi quand j'y pense j'ai été bien sot de croire bonnement que Gilles deviendroit généreux, cela n'est pas comme moi Gentishomme, mais d'ailleurs je suis malheureux d'avoir autant de beauté qu'une Demoiselle, sans cela il ne seroit point devenu si amoureux de moi, foin de mes appas, aussi cela devient trop fort.

SCENE VI.

LEANDRE, ISABELLE *habillée en Leandre.*

LEANDRE.

MAIS qu'est ce jeune homme là, ah! ah! c'est Isabelle déguisée en Leandre; eh bien ma toute bonne, sçavez-vous les merveilles qui se passent.

ISABELLE.

Oui pardi, je sçais tout, Gilles a tout dit à Colombine, Colombine vient de me tout dire, et de là je conclue que tout est fichu.

LEANDRE.

Dans cette conjecture-ci, source de ma joie, vous voyez bien que si je ne vous épouse point tout-à-fait, manque de bénédiction nuptiale, ce n'est pas de ma faute, je me suis prêté à tout, quoique vous soyez grosse, délices de ma vie, et que je sçache bien que notre mariage ne me fera rien voir de nouveau, c'est assez gracieux pour vous, charme de mes jours, que je ne sois pas du tout dégouté.... et...

ISABELLE.

Ah, mon cher z'Amant, il n'est point question de me dire ici des tendresses de cœur, il s'agiroit plutôt de pouvoir attendrir mon

enragé de pere, je pense l'entendre qui monte la montée, laissez-moi faire une derniere tentative sur son esprit, retirez-vous.

LEANDRE.

Mais ame de mon ame, si je restois pour bien parler à l'appui de la boule.

ISABELLE.

Mordi, Monsieur, retirez-vous, vous dis-je, retirez-vous.

LEANDRE.

Mais volupté de ma vie.

ISABELLE *vivement.*

Mais retirez-vous donc, retirez-vous donc, cela fait tout le malheur ; quoi vous ne voulez pas vous retirer quand je vous en ai prié cent mille fois, en vérité c'est bien être incorrigible.

LEANDRE.

Là, là, point d'impatience, donnez-moi le tems, ma moutonne, et je me retire.

ISABELLE.

Il est bien tems à présent, je crains, comme le feu, que mon ch' pere ne nous ai vû ensemble ; mais le voici, l'on n'a pas plutôt parlé du loup qu'on en voit la queue, allons, contrefaisons Leandre, à celle fin que mon ch' pere me marie à moi-même.

SCENE VII.

CASSANDRE, ISABELLE.

ISABELLE.

MONSIEUR Cassandre, je ne sçais si j'ai l'honneur d'être connue de vous, si vous m'avez jamais vû, la... queuque part.

CASSANDRE.

Non, Monsieur, je ne vous ai jamais vû ; mais je vous trouve bien maigre pardieu.

ISABELLE.

Monsieur... les fatigues de la guerre ne laissent pas... quoique je suis cependant toujours restée à Paris... cela use... et d'ailleurs.

CASSANDRE.

Oseroit-on vous demander de pargieu chez quel Marchand vous vous êtes fourni d'un visage aussi maigre, afin de ne pas aller dans cette boutique là.

ISABELLE.

Brisons là-dessus, Monsieur Cassandre, je suis maigre, mais je suis votre serviteur, un péché efface l'autre, voulez-vous sçavoir ce qui m'amene ici, Monsieur.

CASSANDRE.

Volontiers *(à part.)* Voyons ce qu'il y a pour le service des Trépassés. Que diable cet homme-là fait semblant de vivre, il veut me tromper.

ISABELLE.

Monsieur, il m'est revenu que vous connoissiez la famille des Leandres.

CASSANDRE.

Oh de tous les tems, Monsieur, en l'an quatre-vingt-deux, oui pardienne en quatre-vingt-deux, j'ai connu le bon homme Leandre, qui s'appelloit je crois Palentien Leandre, qui se donna les airs de mourir d'une bonne indigestion, comme un Chanoine, nous fîmes son enterrement qui n'étoit point vilain pargieu, belle tenture pargieu, belle tenture, du reste un petit convoi bien troussé.

ISABELLE.

Eh bien, Monsieur, en ce cas-là...

CASSANDRE.

Que je vous achève donc, corbieu; le Potentien avoit deux garçons qui ont été tous mes amis, pargieu; l'aîné mourut en quatre-vingt-treize, on ne sçait point trop de quoi, il y avoit de la galanterie à tout cela, on

prétendoit qu'il s'étoit battu pour une fille; mais que diable il étoit Marguillier des quatre-vingt-seize, un homme en Charge.

ISABELLE.

Puisque vous les connoissez si bien, Monsieur, je...

CASSANDRE.

Attendez-donc, qu'est-ce qui vous presse pardienne, le cadet qui s'appelloit... oui, qui s'appelloit Ignace Leandre, se maria en quatre-vingt-quatorze. Attendez, attendez... je ne me souviens plus du nom de sa femme... Mamselle...

ISABELLE.

Cela ne fait en rien, à ce que je veux vous dire.

CASSANDRE.

Pardonnez-moi corbieu, et ça fait tout, c'est que j'ai beaucoup connu sa femme qui étoit fille d'un bon Peintre, d'un peintre à l'huile; écoutez donc corbieu, c'est qu'un beau jour nous pensâmes y être pris, nous entendîmes frapper à la porte, que nous avions pargieu fermée au verrouil de peur d'être pincés, c'étoit la servante, car ils ont toujours eu une servante, ç'a toujours été une fort bonne maison que celle-là.

ISABELLE.

Dès que vous connoissez si bien les Messieurs Leandre, je vous dirai donc, Monsieur, sans tant tergiverser au tour du pot, que je vous viens demander Mamselle votre fille en mariage, pour le fils de cet Ignace Leandre.

CASSANDRE.

Ah parsangieu, Monsieur, vous me faites mourir de chagrin, la famille et les biens de Messieurs Leandre me convenoient extrêmement, je les regarde tous comme mes enfans, j'étois si fort ami de leur mere, que...

ISABELLE.

Eh bien, Monsieur.

CASSANDRE.

Eh bien ; j'ai promis ma diable de fille à un autre, ils n'y perdent pas grand chose au reste, car dans le vrai ma fille est une assez sotte bête, je ne sçai si vous ne la connoissez pas.

ISABELLE.

Ah, Monsieur Cassandre, sera-t'il en vous de tenir parole, et ne serez-vous point touché d'attendrissement en voyant à vos pieds le pauvre enfant de cet Ignace Leandre, dont vous aviez tant de respect pour la mere.

CASSANDRE.

Comment, ventregieu, c'est vous qui êtes ce Leandre.

ISABELLE.

Oui, mon ch' pere, c'est moi qui le suis, c'est moi qui adore Mamselle votre fille, oui mon ch' pere, oui mon ch' pere... (*à part,*) je m'embarbouille.

CASSANDRE.

Alte-là d'abord, je ne sçaurois devenir votre pere, si je le suis d'ailleurs je n'en sçais rien, ce que je sçais bien pargieu, c'est que j'ai donné ma parole, et que cent diables ne me la feroient point retracter ; mais d'un autre côté corbieu, vous êtes pâle, maigre, blasphême, avec cela un ventre exhorbitant; pour tout l'or du monde, je ne voudrois point d'un gendre hydropique, un hydropique corbieu ; sçavez-vous que c'est ma bête d'aversion.

ISABELLE.

Mais mon cher Monsieur, si ce n'étoit que le ventre qui vous embarrassât dans ce mariage là, il y a des remedes à tout hors à la mort.

CASSANDRE.

Au diable Monsieur, au diable, votre grand

pere et votre pere n'étoient pas faits comme cela au moins, et puis tétudieu j'ai donné ma parole ; mais voyez-vous, indépendamment de cela, votre ventre seul est rebutant, ce n'est pas là le ventre d'un futur époux au moins, croyez-moi.

ISABELLE.

Mais Monsieur, mon très-cher Monsieur, on n'a jamais rompu un mariage pour cela ; et puis d'ailleurs si je vous le fais applattir avant qu'il soit deux mois (*à part*) pardi je suis à la fin de mon huit, voilà que j'entre dans mon neuf.

CASSANDRE.

Fichaises de tout cela, Monsieur, fichaises avec votre ventre, allons donc, on diroit dans le quartier que ce seroit vous qui accoucheriez pour ma fille, cela ne me conviendroit pargieu point, je veux sansgieu que tout se passe dans les régles, je prétens et j'entens ventrebleu que ma fille accouche par elle-même.

ISABELLE.

Mais ce sera votre fille qui accouchera ; ne vous en mettez point en peine, je vous en donne ma parole mon doux Monsieur, et...

CASSANDRE.

Mais mon petit Monsieur, je ne veux plus rien entendre, finissons morbieu, finissons, vous m'avez demandé ma fille, je vous la refuse net, vous commencez à m'importuner, passez-moi la porte, car afin que vous le sçachiez, quoique vous soyez le fils de mon meilleur ami ; si vous dites encore une sillabe, je vous jette par les fenêtres.

(*Isabelle le salue et sort.*)

Oh ça je suis sans façon comme vous voyez, je ne vous reconduits point.

SCENE VIII.

CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

PARGIEU cet homme-là, c'est comme dit l'autre, *ventrem omnipotentem.*

GILLES *avec vivacité.*

Ah, sçachez Monsieur Cassandre, sans vous l'allonger.

CASSANDRE *l'interrompant.*

Apprens Gilles, mon ami, pour te le couper court...

GILLES *l'interrompant.*

Que pendant votre absence j'ai fait à votre fille...

CASSANDRE *l'interrompant.*

Que pendant que tu n'y étois pas on m'a voulu mettre...

GILLES *l'interrompant.*

Des propositions de mariage, mais elle s'est fourée.

CASSANDRE *l'interrompant.*

Dedans l'embarras, c'est un certain Leandre qui a un gros...

GILLES *l'interrompant.*

Dans l'esprit d'épouser un Monsieur Leandre qui lui a déja fait...

CASSANDRE *l'interrompant.*

Un gros ventre qui empêcheroit que...

GILLES *l'interrompant.*

L'amour depuis deux ans ; mais j'ai eu beau en douceur lui couler...

CASSANDRE *l'interrompant.*

Cet hydrolique ne vint jamais à bout d'entrer...

GILLES.

Que je m'en plaindrois à vous ; mais écoutez-moi.

CASSANDRE.

Dans ma famille, mais de par tous les diables entendez-moi.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Très-volontiers, très-volontiers.

(*Un moment de silence.*)

ENSEMBLE.

Ne parlons pas tous deux ensemble.

(*Un moment de silence.*)

ENSEMBLE.

C'est bien dit, parlons l'un après l'autre.

(*Un moment de silence.*)

ENSEMBLE.

C'est le moyen de s'entendre parfaitement.

CASSANDRE.

Quoique nous ayons tous deux parlé en même-tems, je t'ai pourtant pardieu fort bien entendu.

GILLES.

Et moi, Monsieur, je vous ai entendu fort bien.

CASSANDRE.

En ce cas-là, ventre-de-bouc, Gilles mon ami, jures moi le serment de n'épouser jamais que ma fille, et moi je te jure de te la donner à toi directement ou indirectement.

GILLES.

Parguienne, Monsieur, vous ne jurerez pas cela tout seul, je jure moi comme un possédé, comme un chartier, comme un Payen, je jure pourtant ce qu'on peut jurer au monde, je jure par a. par b. par f. par toutes les lettres de l'alphabet, de n'épouser jamais d'autre personne de quel sexe qu'elle soit, que la personne de Cunegonde Isabelle, fille unique de Monsieur Martin Cassandre.

CASSANDRE.

C'est bien juré morbieu, je suis très-content de cela, tes sermens m'ont fait venir la chair de poule, et si je jure comme un autre.

SCENE IX.

CASSANDRE, LEANDRE, GILLES.

LEANDRE *un mouchoir à la main.*

CIEL! ô Ciel! ne pourrai-je émouvoir et branler la tendresse d'un pere paternelle.

Je vous conjure mon cher pere, de ne me point violer dessus ma volonté : quand à l'égard du mariage de Gilles, faites-moi plutôt, Monsieur, embrasser un Convent.

CASSANDRE *en fureur.*

Un Convent ventrebieu, infâme, toi grande prostituée, un Convent. Il faut que je t'assomme...

(*Il tombe en voulant lui donner un coup de canne.*)

GILLES *l'aidant à se relever.*

Un Convent, qu'allez-vous aussi lui proposer, Mamselle, ignorez-vous que dans son voyage de l'Amérique, votre pere est devenu Hérétique tout comme une Huguenotte.

SCENE DERNIERE

ISABELLE *en femme avec les mêmes habits que Leandre.*

Et les précédents Acteurs.

ISABELLE *se jettant aux pieds de Cassandre.*

Ah, mon ch' Pere, très-ch' Pere, il ne sert plus à rien de vous le dissimuler.

LEANDRE *se mettant de l'autre côté aux genoux de Cassandre.*

Une deuxième fois, quand vous devriez me battre, m'écraser mes os, et me renvoyer *ad patres*...

CASSANDRE *les regardant tous deux et laissant tomber ses mains et sa canne de surprise.*

Que vois-je, grand Dieu, que vois-je ?

GILLES, LEANDRE ET ISABELLE *ensemble.*

Vous voyez..... vous voyez.

CASSANDRE *en frayeur.*

Ah teste! ah mort! ah ventre! ah sang! (*Se mordant.*) Allons, prenons sur nous, ne tuons personne : mais, hola Colombine, qu'on m'aille chercher un bon Commissaire qui sçache donner la question, pour la faire avaller à celle qu'a l'insolence d'être ma seconde fille, tandis que je n'en ai jamais eu qu'une qui est unique.

ISABELLE.

Ah de grace, mon ch' Pere, écoutez-moi.

CASSANDRE *les regardant tous deux, dit d'un ton tragique.*

Oh Ciel! oh double Ciel! Dieux ! ô Dieux! grands Dieux! justes Dieux ! comment de-

viner laquelle est ma véritable fille, comment démêler mon sang.

GILLES *montrant Leandre.*

Ne voyez-vous pas bien que voilà votre fille, celle-ci est un soldat aux Gardes déguisée.

ISABELLE *menaçant Gilles.*

Sçais-tu bien croquant que... (*à Cassandre*) souffrez un moment mon ch' pere, que...

CASSANDRE *à Isabelle.*

Retires-toi impure, ce n'est point en ta faveur que la nature me parle.

(*Se tournant vers Leandre.*)

Le sang s'explique plutôt pour...

LEANDRE.

Eh, mais il faut que vous apprenez que je ne suis pas...

ISABELLE.

Eh, mais apprenez, apprenez que je suis...

GILLES *l'interrompant.*

Eh, mais il n'y a pas un mot de vrai à tout cela.

LEANDRE *et les trois autres acteurs parlent et disent chacun leur couplet en même-tems.*

Monsieur, c'étoit la veille de Saint Roch et de son chien.

ISABELLE.

Oui c'étoit le jour de la Consomtion.

GILLES.

Queux tissus de mensonges et de faussetés.

CASSANDRE.

Colombine m'a-t'elle été chercher un Commissaire, morbieu allons donc un Commissaire.

ISABELLE.

Sarpédié, avant qu'il arrive, écoutez moi mon ch' pere, ou je vous tuerai, j'en passerai ma fantaisie.

GILLES *empêchant Cassandre de battre Isabelle.*

Tout doux, pere Cassandre, morguienne écoutons-là pour rire, nous la ferons toujours bien pendre et écarteler après, nous avons du tems devant nous.

CASSANDRE *en fureur.*

Eh bien de l'entendre, qu'est-ce que cela produira corbieu !

ISABELLE *avec plus de fureur.*

Eh corbieu mon pere, cent fois corbieu cela produira que vous sçaurez que je suis votre fille, que je me déclare grosse des œuvres de votre autre fille.

CASSANDRE.

De mon autre fille.

ISABELLE.

Eh oui corbieu, de votre autre fille qui n'est qu'un garçon déguisé qui se nomme l'Ignace de Leandre.

CASSANDRE *en fureur.*

Cent diables ; comment se peut-il ?

Pendant qu'Isabelle parle à Cassandre, il est tourné de son côté, ce qui donne le tems à Leandre de quitter son habit de femme, et de paroître au naturel, telle qu'étoit Isabelle en se travestissant, de sorte que Cassandre se retournant, et voyant Leandre, dit.

Cent diables il se peut.

GILLES *regardant Leandre.*

Terre, mer, air, j'aurois été amoureux d'un garçon ; quel insecte.

LEANDRE.

Eh bien, Monsieur, voilà l'énigme, je suis Leandre, vous me connoissez. Mamselle

votre fille me connoît, et je la connois aussi moi, puisqu'elle est aussi grosse de moi ; tout cela fait que cela fait un état dans lequel on ne refuse gueres sa fille en mariage.. ainsi ma demande...

CASSANDRE.

Eh bien moi, Monsieur, en attendant que je la tue, je vous la refuse morbieu.

LEANDRE.

Comment Monsieur.

ISABELLE.

Comment mon pere.

CASSANDRE.

Ecoutez Gilles mon ami ; si je n'assomme pas cette impudique-là, c'est que j'en veux faire votre femme ; ce n'est pas par rapport z'à son fruit au moins.

GILLES.

Ah tuez-là sans façon, Monsieur, que je ne vous gêne point dans ce fait-là, moi je n'y prens ni n'y mets.

LEANDRE.

Je le crois bien.

ISABELLE.

Apparemment.

CASSANDRE.

Je le sçais bien, mais je vous ai juré que vous épouseriez ma fille, corbieu je suis homme d'honneur, grosse ou non, vous l'épouserez.

GILLES.

Ecoutez la raison, pere Cassandre, je ne suis point niais, depuis que je vois que Mamsèlle votre fille est grosse, dame il me vient de terribles soupçons sur sa sagesse, et je ne l'épouserai pas.

CASSANDRE.

Par la sangieu vous l'épouserez, ou vous serez un malhonnête homme, vous avez parbieu juré.

GILLES.

Eh bien je déjure.

CASSANDRE.

Comment morbieu, comment ventrebieu ; mais c'est être un coquin de parjureux.

GILLES *lui criant aux oreilles.*

Mais la grossesse, la grossesse... que diable, quand on vous met le nez dessus..... dessus mes raisons.

CASSANDRE.

Vos raisons sont plattes comme l'épée de Charlemagne; morbieu n'épouseriez-vous pas bien une veuve qui serbit demeurée enceinte d'un aposthume.

GILLES.

Mais il y a bien de la différence, une fille n'est pas dans l'obligation d'être grosse comme une veuve.

LEANDRE.

Je crois que cela est vrai.

ISABELLE.

Pardi cela est bien sensible.

CASSANDRE.

Voilà de beaux chiens de raisonnemens; est-ce que tant qu'Isabelle a été fille, elle a eu aucun compte à vous rendre de ses actions, morbieu elle auroit été grosse douze fois par jour, que vous n'aviez rien à y voir.

GILLES.

Je conviens de cela; mais imaginez donc que c'est ma seule répugnance d'épouser une grossesse la première nuit de mes nôces.

LEANDRE.

C'est avoir du cœur.

ISABELLE.

C'est avoir de l'esprit.

CASSANDRE.

Eh bien corbieu ne l'épousez qu'après ses couches.

GILLES.

Ma foi pere, touchez là-dedans j'aime mieux n'être jamais cocu, que de l'épouser.

ISABELLE.

C'est un honnête homme, il tient bon.

CASSANDRE.

Retires-toi donc coquin, à qui une bagatelle de minutie fait briser les serments les plus authentiques ; ne parois jamais devant mes yeux, vous Leandre épousez ma fille ; pour vous punir je vous donne son consentement et ma malédiction morbieu, mais vous n'aurez que cela de dot...

Il sort.

ISABELLE.

Allons tâchez de l'appaiser pour le faire cracher au bassin, avant de passer notre mariage en face du Notaire.

LEANDRE.

Venez ma céleste, venez, je ne me soucie gueres de son bien, j'ai toujours au-dessus de ma tête deux bonnes cent livres de rentes viageres qui ne sçauroient manquer à nos enfans.

LE

CHAPEAU

DE

FORTUNATUS,

PARADE.

Rédigée par M. FOURNIER *en 1712. Il est mort Conseiller de la Cour des Monnoyes.*

ACTEURS.

LE MAISTRE.
GILLES.
DIVERTISSANT.
SANS-QUARTIER.

LE CHAPEAU DE FORTUNATUS,

PARADE.

SCENE PREMIERE.

LE MAISTRE, *seul.*

PAR la morbleu, il faut que je sois le Gentilhomme de France le plus malheureux ! J'avois six beaux chevaux barbes que je faisois atteler à ma Caleche quant j'allois à toutes jambes me rendre au petit coucher, et il vient de m'en mourir trois. Ah! malheur des malheurs ! accident des accidens ! je donnerois les cent mille meilleures pistoles que j'aie jamais eu, pour r'avoir ces trois chevaux ; il faut pourtant rétablir mon équipage ; car il n'est pas censé naturel

qu'un Seigneur de ma qualité aille comme un simple Gentilhomme, faire la Cour au Roi. Il ne s'agit que de déterminer qui je dois envoyer en Hollande pour m'en acheter trois autres. Sera-ce mon Ecuyer? Non: ce coquin, parce qu'il est Gentilhomme et qu'il m'appartient, veut trancher du grand Seigneur, et s'amuseroit par toutes les Villes à faire des fêtes galantes, et à donner le bal aux Dames, et pourroit bien dépenser les trois mille pistoles que je lui donnerois pour m'acheter des chevaux. Sera-ce mon Intendant? Non: ce miserable là est accoutumé à me voler, et pourroit bien gagner plus de deux mille pistoles sur le marché. Sera-ce un de mes valets de chambre? Non: ces marauts-là sont des yvrognes qui sont accoutumés à boire mes vins de Champagne et mes vins de liqueur, et qui s'enyvreroient tous les jours à mes dépens. Sera-ce un de mes Pages? Non: ces petits animaux n'ont pas plus de chose qu'un enfant, et n'auroient pas l'esprit de faire une emplette de si grande importance. Qui sera-ce donc morbleu? Il me vient une pensée d'y envoyer mon valet Gilles. C'est un coquin, qui tout niais et tout butord qu'il paroisse, a cependant du bon sens et beaucoup de fidélité. Il me fera bien mon affaire, et je vais pour cet effet l'appeler Gilles... Gilles... Gilles... Ce maraut là se fait toujours appeler trois ou

quatre fois. Je parie qu'il est à présent dans mes offices à manger ces pâtés, ces faisans, ces tourtes, ces ortolans qu'on a tantôt déservi de ma table. Gilles... Gilles...

SCENE II.

LE MAISTRE, GILLES *arrive hardiment et renverse son Maître.*

GILLES.

Eh bien, Gilles, Gilles, Gilles.

LE MAISTRE.

Mais voyez un peu cet animal, il a failli de m'enfoncer sa tête dans l'œil.

GILLES.

Eh bien, Monsieur, qu'est-ce que vous me voulez ?

LE MAISTRE.

Mais brutal, est-ce qu'il faut qu'un valet comme vous se fasse appeler pendant une heure.

GILLES.

Pardi, Monsieur, j'étois avec Françoise à tirer un coup de vinaigre à la cave. Mon-

sieur, parlez donc, c'est une drôle de fille au moins, elle m'a dit comme ça: Gilles veux-tu venir avec moi à la cave? Pardi oui, lui ai-je dit. Oh dame, Monsieur, quand nous avons été à la cave, elle m'a dit: ah ça, Gilles, il ne s'agit pas de cela, c'est qu'il faut tirer un coup de vinaigre. Pardi, Monsieur, je n'ai été ni fou ni étourdi, j'en ai tiré jusqu'à ce qu'elle m'aye dit hola. Vous avez là une drôle de créature ma foi.

LE MAISTRE *à part.*

Il faut malgré moi retenir ma colere: j'ai besoin de ce coquin-là... ah ça, Gilles, je t'ai choisi parmi tous mes valets...

GILLES *à part.*

Oh! je le crois bien, car il n'a que moi, les autres s'en sont en allés, parce qu'il les battoit et qu'il ne les payoit pas.

LE MAISTRE.

Pour t'envoyer en Hollande.

GILLES.

En Hollande?

LE MAISTRE.

Oui.

GILLES *s'en allant.*

Oh! voilà qui est fait.

LE MAISTRE.

Eh où vas-tu butord?

GILLES.

Pardi, Monsieur, je m'en vais en Hollande.

LE MAISTRE.

Mais, animal, est-ce que l'on part comme cela sans sçavoir pourquoi l'on va.

GILLES.

Oh! oui, Monsieur, vous avez raison.

LE MAISTRE.

Je veux que tu aille en Hollande pour en acheter des chevaux.

GILLES.

Ma foi j'avois tort d'aller en Hollande comme un fol, sans sçavoir pourquoi l'on m'y envoyoit. Monsieur il faut donc aller en Hollande pour vous acheter des chevaux.

LE MAISTRE.

Oui, mon ami.

GILLES.

Cela vaut fait, adieu, Monsieur.

LE MAISTRE.

Mais animal, ne vois-tu pas encore que tu n'es qu'une bête.

GILLES.

Oh! pardi, Monsieur, pour le coup vous êtes la bête vous-même, et je suis un homme d'esprit; car je ne vas pas en Hollande comme un étourdi, je vas pour y acheter des chevaux.

LE MAISTRE.

Oh butord, animal que tu es! où trouveras-tu de l'argent pour les acheter.

GILLES.

Ma foi, Monsieur, vous avez raison. Dame on ne pense pas à tout quand on part.

LE MAISTRE.

Tu vois bien que tu ne seras jamais qu'une bête? Tiens voilà une bourse dans laquelle il y a trois mille pistoles pour m'acheter les trois chevaux barbes dont j'ai besoin; et voici une lettre d'adresse pour Monsieur Ampouisse, mon Marchand ordinaire.

GILLES.

Voilà trois mille pistoles pour acheter des chevaux. Mais pour ma dépense il n'y a encore rien. Ah! ah! qui est à présent la bête de nous deux?

LE MAISTRE.

Tu es trop vif, je veux que tu te nourrisses bien le long du chemin, que tu fasses bonne chere. Tiens voilà deux louis pour ta dépense.

GILLES.

Deux louis !

LE MAISTRE.

Oui, mon ami, je ne t'oblige pas à dépenser tout : tu n'as qu'à te ménager honnêtement, et ce qui te restera à ton retour ce sera pour toi.

GILLES.

Ce sera pour moi. J'entens cela : les trois mille pistoles sont pour ma dépense, et les deux louis pour acheter des chevaux.

LE MAISTRE.

Mais brutal, crois-tu que je donnerois à un miserable comme toi trois mille pistoles pour sa dépense! non, non, les pistoles sont pour l'emplette des trois chevaux, entens-tu bien, et les deux louis pour ta dépense; ne t'inquiettes pas. Au reste, si ce n'est pas assez, je t'en ferai toucher en route.

GILLES.

Oh! voilà qui va bien.

LE MAISTRE.

Ah ça, mon ami Gilles, comment m'emmeneras-tu ces trois chevaux?

GILLES.

Pardi, Monsieur, rien n'est plus aisé; ils ne sont pas des bêtes, une fois je leur dirai de me suivre, et nous viendrons de compagnie.

LE MAISTRE.

Comment de compagnie; sçais-tu bien, coquin, qu'ils s'enfuiroient et s'en retourneroient en Hollande.

GILLES.

Monsieur, je ne leur donnerai pas d'argent pour payer à l'Auberge; mais il me vient une bonne pensée; pour les amener tous trois sans qu'ils puissent s'enfuir, je mettrai le second sur le premier, le troisième sur le second; je me mettrai par dessus tous. Oh dame, ils ne s'enfuiront pas comme cela, et moi je n'aurai pas peur des crottes.

LE MAISTRE.

Oh animal! ne vois-tu pas que cela ne se peut faire, et que bien-tôt ils tomberoient par terre avec toi; il faut attacher le troisième à la queue du second, le second à la queue du premier, sur lequel tu monteras.

GILLES.

Pardi, Monsieur, vous avez plus d'esprit que moi, quoique vous n'en ayez gueres.

LE MAISTRE.

Ah ça, Gilles, où les mettras tu coucher ?

GILLES.

Diable, voilà qui est fin. Est-ce qu'il n'y a pas de lit dans les hôtelleries? Pour éviter la dépense, il n'en faudra que deux pour nous quatre.

LE MAISTRE.

Que dis-tu ? deux lits ; est-ce que tu penses butord, que les chevaux couchent dans ses lits : passe pour toi ; mais pour eux ils coucheront sur la litiere.

GILLES.

Sur la laitiere! oh parguienne, Monsieur, qu'ils prennent les lits, je coucherai moi sur la laitiere. (*Il rit et se chatouille.*) M'est avis que j'y suis... sur la laitiere.

LE MAISTRE.

Morbleu, je pers ici mon tems à faire entendre raison à cet animal-là. Viens là-dedans boire un coup avant que de partir, et je te donnerai mes intentions sur le tout.

(*Il sort.*)

GILLES.

Monsieur, Monsieur, si j'en buvois deux, car il y a loin d'ici en Hollande.

LE MAISTRE.

Eh bien tu en boiras six; viens.

GILLES *en s'en allant.*

Six coups! six coups!

SCENE III.

DIVERTISSANT, SANS-QUARTIER.

DIVERTISSANT.

MAIS, morbleu, mon ami, où te fourre-tu donc, il y a une bonne heure que je te cherche par tous les coins imaginables du monde sans pouvoir te trouver, et il s'agit en ce moment d'une affaire d'honneur, et de la derniere conséquence.

SANS-QUARTIER.

Je n'étois pas loin pourtant, j'étranglois une pinte ici proche.

DIVERTISSANT.

Tu t'amuses toujours à gobeloter au cabaret, et tu ne songes pas à ce qui se passe:

miserable! tu n'as non plus d'esprit que si tu ne me fréquentois pas. Sçais-tu ce qu'il y a de nouveau?

SANS-QUARTIER.

Non, est-ce que tu sçais quelque chose?

DIVERTISSANT.

Mon ami, c'est aujourd'hui la plus belle occasion du monde pour faire voir que nous sommes des gens d'esprit, et pour attrapper trois mille pistoles.

SANS-QUARTIER.

Trois mille pistoles!

DIVERTISSANT.

Tout autant. Apprens, mon ami, que M. de Parlamorbleu, Maître de Gilles, envoye aujourd'hui cet imbécile en Hollande pour lui acheter des chevaux, et qu'il lui a donné trois mille pistoles pour cette emplette.

SANS-QUARTIER.

Eh bien, qu'est-ce que cela nous fait?

DIVERTISSANT.

Oh l'animal! oh le cheval! et tu ne conçois pas brutal, que si nous sommes gens d'esprit, il nous faut attraper ces trois mille pistoles.

SANS-QUARTIER.

Ah! j'entens : nous irons l'attendre sur la route, nous l'assommerons, et...

DIVERTISSANT.

Morbleu, coquin, tu ne vaudras jamais rien, miserable! est-ce que j'ai l'air d'un assassin? d'un voleur? je suis un homme d'honneur.

SANS-QUARTIER.

Oui, qui ne vit que de filouter.

DIVERTISSANT.

C'est une autre chose. Il s'agit seulement par adresse de faire passer cet argent dans nos mains. Ecoutes, voilà comme je prétens avoir ces trois mille pistoles. Vois-tu ce petit chapeau? Quand Gilles paroîtra, je lui dirai que c'est le chapeau de Fortunatus. Mais je l'apperçois, rentrons, je t'instruirai de ce qu'il faut que tu fasses.

SCENE IV.

GILLES, DIVERTISSANT, SANS-QUARTIER.

(*Arrivent peu de tems après.*)

GILLES *sortant de chez son Maître et regardant dans la coulisse.*

Ah ça, Monsieur, je m'en vais donc en Hollande : j'ai pourtant regret de vous quitter, car je suis fait à vous, et nous nous aimons comme cochons. Hi, hi, hi... voilà un drôle de corps que mon Maître, il croit que je suis fâché de m'en aller.

DIVERTISSANT ET SANS-QUARTIER *posent à terre un méchant chapeau, et s'écrient avec admiration :*

Ah chapeau des chapeaux !

(*Et continuent jusqu'à ce que Gilles les interroge.*)

GILLES.

Pardi, voilà deux drôles de corps ceux-là avec leur chapeau. Il m'a bien la mine en effet d'être le chapeau des chapeaux, car je crois qu'il n'est fait que de pieces et de morceaux. Je m'en vais les aborder pour voir

un peu ce que c'est. Je crois ma foi qu'ils sont fous. C'est peut-être quelques déniaiseurs ; mais ils n'ont mardi pas trouvé leur dupe. Je veux un peu rire à leurs dépens.

GILLES *s'approche d'eux, se met aussi à genoux, et s'écrie :*

Ah chapeau des chapeaux ! (*et veut le prendre.*)

DIVERTISSANT.

Comment, miserable paysan, vous avez la hardiesse, l'effronterie de porter votre main sale sur la forme de ce chapeau merveilleux, de ce chapeau des chapeaux ?

GILLES.

Oh ! oh ! (*A part.*) Pardi voilà deux drôles de corps.

DIVERTISSANT.

Mais, faquin que tu es, veux-tu bien te retirer.

GILLES.

Ne voilà-t'il pas des gens bien mis pour traiter ainsi les autres avec leur chapeau. Messieurs, je ne suis pas ici pour vous faire de la peine, faites-moi une amitié, mon Maître m'envoye en Hollande, enseignez-moi par quelle rue il faut tourner pour y aller.

SANS-QUARTIER.

Pour aller en Hollande?

DIVERTISSANT.

Le chemin d'Hollande? d'Hollande?

GILLES.

Et oui, d'Hollande en Hollande.

DIVERTISSANT.

Nous en arrivons tout à l'heure.

GILLES.

Tant mieux, y a-t'il bien loin, Messieurs?

SANS-QUARTIER.

Mon ami, il y a trois mille, mille lieues.

GILLES.

Comment diable, si loin?

DIVERTISSANT.

Mais qu'allez-vous faire dans ce pays-là?

GILLES.

Acheter des chevaux.

DIVERTISSANT, SANS-QUARTIER.

Des chevaux? des chevaux? Ah! ah! ah!

GILLES.

Eh oui des chevaux : il n'y a pas là le mot pour rire.

DIVERTISSANT.

Tu vas donc querir des chevaux en Hollande?

GILLES.

Oui da, et je les payerai bien, car j'ai trois mille pistoles.

SANS-QUARTIER.

Quand tu en aurois dix mille, tu n'y pourrois pas trouver un seul cheval.

GILLES.

Diable! ils sont donc bien chers ?

DIVERTISSANT.

Ce n'est pas cela, c'est qu'il n'y en a plus.

SANS-QUARTIER.

Nous les avons tous achetés pour remonter la Cavalerie de l'Armée navale du Grand Turc.

GILLES.

Ça vous a donc diablement couté.

DIVERTISSANT.

Pas un sol.

GILLES.

Messieurs enseignez-moi ces Marchands-là.

DIVERTISSANT.

Si tu sçavois notre secret, le merveilleux trésor que nous possédons, tu baiserois la poussiere de nos souliers, et tu demanderois à mains jointes de t'en faire part... Vois-tu ce chapeau.

GILLES.

Oui, il n'a pas été mauvais dans son tems.

DIVERTISSANT.

Comment, gredin, tu oses encore mettre tes mains profanes dessus.

GILLES.

Je les mettrois bien dedans, car il est plein de trous.

SANS-QUARTIER.

Sçais-tu que ce chapeau est un trésor ?

DIVERTISSANT.

Qu'il est d'un prix inestimable ?

SANS-QUARTIER.

Qu'il vaut toutes les richesses du monde.

DIVERTISSANT.

Que le Sophi de Perse nous a voulu céder ses Etats pour l'avoir.

SANS QUARTIER.

Que nous sommes en pourparler pour le troquer contre l'Europe.

GILLES *en admiration s'écrie :*

Houlas!

(*Puis il dit.*)

Messieurs, ces gens-là sont des fous, j'en aurois autant pour cinq sols sous le petit Châtelet, encore j'y voudrois une ganse.

DIVERTISSANT.

Camarade allons nous-en, et laissons ce maraut dans son ignorance crasse.

GILLES.

Mais, messieurs, sans vous fâcher, dites-moi franchement ce que ce chapeau a de si merveilleux.

DIVERTISSANT.

Regardes le bien.

GILLES.

Oh volontiers. Je vois le jour à travers, tant il est percé.

DIVERTISSANT *en se découvrant.*

C'est le chapeau de Fortunatus. Ah! chapeau des chapeaux.

GILLES.

Mais à quoi sert-il, ce chapeau.

DIVERTISSANT.

Il sert à vous rendre invisible.

GILLES.

Invisible.

DIVERTISSANT.

Oui, mon ami, nous n'avons qu'à le mettre sur notre tête, aussi-tôt on ne nous voit plus. Nous allions en Hollande chez les Marchands de chevaux, nous choisissions les plus beaux, ensuite les tenans par la bride ou par le licol, nous mettions sur notre tête le chapeau, et nous sortions sans que l'on nous vît, ni les chevaux non plus.

GILLES.

Cela est-il possible ?

SANS-QUARTIER.

Nous allions dans la meilleure hôtellerie, nous demandions un repas magnifique, ortolans, faisans, perdrix, etc., vins de Bourgogne, etc., nous mangions comme des affa-

més; et quand il falloit payer, en mettant le chapeau sur notre tête, nous sortions sans être vûs et sans payer un sol.

GILLES.

Sans être vûs et sans payer un sol ?

DIVERTISSANT.

Si nous passons devant un Pâtissier, nous entrons dans sa boutique, nous mangeons des brioches, des gateaux, des pâtes; et quand il faut payer, nous sortons sans être vûs.

GILLES.

Sans être vû et sans payer ?

SANS-QUARTIER.

Chez un Confiseur, nous mangeons tout ce qu'il y a de plus exquis; nous prenons des dragées, des pralines, des marons glacés, et nous sortons sans être vûs et sans payer.

GILLES.

Sans être vû et sans payer ?

DIVERTISSANT.

Avons-nous besoin d'argent, nous entrons chez un Banquier...

GILLES.

Tenez, Messieurs, je ne crois pas un mot de tout cela.

DIVERTISSANT.

J'allois me rendre invisible, pour t'en convaincre, mais miserable que tu es, tu n'en vaux pas la peine. Allons nous-en camarade.

GILLES *à part.*

Que diable, si cela étoit dans le fond, et que je pusse m'emparer de ce chapeau, ma fortune seroit faite : ils ne me paroissent pas de grands sorciers. (*Haut.*) Messieurs, quand ce chapeau vous a rendu invisible, on ne vous voit donc plus ?

SANS-QUARTIER.

Non, ni tout ce que nous tenons.

DIVERTISSANT.

Quoi ! tu parles encore à ce bélitre là ?

SANS-QUARTIER.

Ma foi je ne sçais pas pourquoi ; mais sa phisionomie me plaît, je voudrois lui faire plaisir.

GILLES.

Tenez, si vous voulez que je vous croye, rendez-vous invisible devant moi, si je ne

vous vois pas, il faut que vous soyez bien cachés.

DIVERTISSANT.

Soit, regardes moi bien, tu me vois ?

GILLES.

Eh oui, je vous vois.

DIVERTISSANT.

Tu me vois?

GILLES.

Sans doute.

DIVERTISSANT.

Regardes bien, tu ne me vois plus.

(En disant cela il met le chapeau sur sa tête, passe derriere Gilles, et s'y tient toujours, soit qu'il marche ou qu'il s'arrête.)

GILLES *à part.*

Ma foi cela est vrai au moins.

SANS-QUARTIER.

Mon ami, pendant que tu le cherches, il est peut-être là.

(Divertissant derriere Gilles lui donne des soufflets d'un côté pendant qu'il regarde de l'autre.)

GILLES.

Pardi voilà qui est drôle, je ne voudrois ma foi pas qu'il eût ma bourse. Monsieur faites le revenir, et dites lui qu'il se fasse voir.

DIVERTISSANT *paroît à côté de Gilles son chapeau à la main, et lui fait une horrible grimace. Gilles se met à trembler.*

SANS-QUARTIER.

Je crois que vous avez peur.

GILLES.

Eh non ; mais ne sentez-vous rien ?

DIVERTISSANT.

Non.

GILLES.

J'ai pourtant fait une grosse vesse.

DIVERTISSANT.

Eh bien, doutes-tu à présent de la vertu de notre chapeau ? J'ai pourtant passé trois fois devant toi.

GILLES.

Eh vous n'aviez pas les mains dans vos poches ; et si je mettois ce chapeau, cela me rendroit-il aussi invisible?

SANS-QUARTIER.

Tout comme nous.

GILLES *à part.*

Ah je m'en vais bien les attraper. (*Haut.*) Messieurs, faites-moi l'amitié de le poser un peu sur ma tête.

DIVERTISSANT.

Oh le gros fin, il s'en iroit bien-tôt.

GILLES.

Oh je suis homme d'honneur, tenez je vais vous laisser le mien pour sûreté.

DIVERTISSANT.

Quand tu nous donnerois des millions.

GILLES.

Ecoutez-moi, Messieurs, pour des millions je n'en ai pas seulement un ; mais mon Maître m'a donné trois mille pistoles pour lui acheter des chevaux, et deux louis pour ma dépense, prenez le tout en gage, et mettez-moi votre chapeau, mais vous ne vous en irez pas au moins ?

DIVERTISSANT.

Mais tu t'en iras peut-être toi, et nous serons ruinés.

GILLES.

Oh je suis honnête homme, je ne sortirai pas d'ici.

SANS-QUARTIER *à Divertissant.*

Parlez donc, frere, seriez-vous assez fou de hasarder notre chapeau pour trois mille pistoles?

GILLES.

Et mon chapeau, et mes deux louis, n'est-ce donc rien?

DIVERTISSANT.

Mon camarade, vous avez raison, mais aussi refuser cette grace à ce gros garçon qui nous en prie, et qui veut bien nous laisser en gage tout ce qu'il posséde, cela est bien dur. D'ailleurs notre fortune est faite, nous avons assez de bien, il ne nous fera pas tort.

SANS-QUARTIER.

Puisque vous le voulez, j'y consens, donne-nous donc ta bourse.

GILLES.

Tenez, Monsieur, la voilà, et les trois mille pistoles. (*A part.*) Oh les benets, ils ne me demandent ni mon chapeau ni mes deux louis.

SANS-QUARTIER.

Mais ce n'est pas le tout.

GILLES.

Voilà bien le diable.

DIVERTISSANT.

Il faut que vous nous disiez votre nom; c'est ce que vouloit dire mon camarade, afin que nous puissions vous appeler.

GILLES.

Messieurs, je m'appelle Gilles Bambinois.

DIVERTISSANT, SANS-QUARTIER.

Ah! Monsieur Gilles Bambinois, nous sommes vos très-humbles serviteurs; mais pourquoi donc nous tenez-vous par la manche?

GILLES.

C'est pour me rassurer, parce que j'ai peur des esprits.

DIVERTISSANT.

Ah ça Gilles, voilà le chapeau.

GILLES.

Je n'ai donc qu'à le mettre sur ma tête, et vous ne me verrez plus.

DIVERTISSANT.

Dans le moment vous serez invisible.

GILLES.

Oui ; mais vous verrai-je moi ?

DIVERTISSANT.

Assurément.

GILLES.

Vous me voyez. (*Il met le chapeau.*) Vous ne me voyez plus.

Ils tournent autour de lui et veulent s'enfuir en criant M. Gilles, M. Gilles.

Gilles s'oppose à leur passage, et leur donne des soufflets : il ôte son chapeau.

SANS-QUARTIER.

Ah ! le voilà.

GILLES *contrefaisant leur voix.*

M. Gilles, M. Gilles, mais vous vouliez toujours gagner le large.

DIVERTISSANT.

Ne te voyant point ici, nous voulions courir après toi.

GILLES.

Quoi ! véritablement vous ne me voyiez pas ?

DIVERTISSANT.

Non vraiment.

GILLES.

Eh bien, Messieurs, je n'ai pas quitté cette place.

DIVERTISSANT.

Ah ça, Gilles, rendez-nous le chapeau.

GILLES.

Volontiers, mais la bourse

DIVERTISSANT.

Ah! mon ami, la voilà, nous sommes gens d'honneur.

GILLES *à part.*

Je crois qu'ils disent vrai. (*Haut.*) Messieurs, ne pourriez-vous pas me le prêter pour deux heures? pendant ce tems je ferois ma fortune : tenez je vous laisserai ma bourse en gage.

SANS-QUARTIER.

Ah! faisons-lui ce plaisir. Tiens, voilà le chapeau, mais dans deux heures rapporte-le ici.

GILLES.

Oh! je n'y manquerai pas. *(Il met son chapeau, les Filous appellent Gilles, et se sauvent.)*

SCENE V.

GILLES *seul.*

Ils ne me voyent pas, il ne tiendroit qu'à moi de leur jouer un bon tour et, de m'en aller avec le chapeau. Ils seroient bien attrapés. Mais où diable sont-ils donc ? (*Il se découvre.*) Messieurs, me voilà, me voilà, ils courent après moi. Oh! les nigauds ; mais j'apperçois mon Maître, je vais me divertir à ses dépens. (*Il met son chapeau.*)

SCENE VI.

LE MAITRE, GILLES.

LE MAITRE.

On m'a dit que mon valet Gilles n'étoit pas encore parti; j'ai peur que ce maraud là ne se soit amusé à boire, et qu'on ne lui ait volé mon argent.

GILLES.

Il ne me voit pas. Hi, hi, hi.

LE MAITRE.

Je crois que je l'apperçois.

GILLES.

Oui-dà, c'est qu'il croit que je n'ai pas mis le chapeau sur ma tête.

LE MAITRE.

Que fais-tu là, coquin ?

GILLES.

Je suis invisible.

LE MAITRE.

Qu'est-ce à dire, invisible ?

GILLES.

C'est-à-dire que vous ne me voyez pas ; et si vous sçaviez ce que c'est que ce chapeau, vous sçauriez que vous ne me voyez pas.

LE MAITRE *le soufflette.*

Comment, coquin, je ne te vois pas, tiens, tiens.

GILLES.

S'il ne me voit pas, il m'attrape bien, c'est apparemment que j'ai mal mis le chapeau : allons, mettons-le de l'autre côté. (*Il ôte son chapeau, le Maître le jette à terre : Gilles le ramasse, et dit.*) Oh ! le gros sorcier, il me voit à présent, parce que je n'ai pas le cha-

peau sur la tête. (*Il le met.*) Eh bien, me voyez-vous à présent ?

Le Maître se met en colere, Gilles lui raconte toute l'aventure, le Maître lui demande son argent.

GILLES.

Votre argent ?

LE MAITRE.

Oui, mon argent, où est-il ?

GILLES.

Avec la bourse ?

LE MAITRE.

Et la bourse ?

GILLES.

La bourse? avec l'argent.

LE MAITRE.

Où sont-ils tous deux ?

GILLES.

Ils sont ensemble.

LE MAITRE.

Ah! misérable, je vois bien que l'on t'a volé mes trois mille pistoles. (*Il veut le tuer.*)

GILLES.

Ah ! Monsieur, ne me tuez pas ; ils m'ont promis de me rapporter la bourse et l'argent dans deux heures. Mais, chut ! je les apperçois ; retirons-nous.

Ils se retirent chacun de leur côté. Les Filoux reviennent, se félicitent de leur fourberie, et se proposent de partager la bourse. Divertissant dit qu'il en veut les deux tiers : Sans-Quartier prétend en avoir la moitié ; ils se battent, le Maître et Gilles se jettent sur eux, appellent les voisins à leur secours ; ils s'emparent de la bourse, et battent les Filoux qui se sauvent, poursuivis par les voisins. Gilles animé de colere, ne s'en apperçoit pas, il se jette sur son Maître qui tient la bourse, la lui veut arracher, l'assomme de coups. Le Maître crie au secours, les voisins l'arrachent des mains de Gilles, qui rosse et son Maître et tous les voisins. Après s'être bien battus, ils se reconnoissent, s'embrassent et finissent ainsi la Parade.

TABLE

Le Remède à la mode. 5
Isabelle double 61
Leandre magicien. 89
Les deux doubles ou la surprise surprenante. 111
Blanc et noir. 127
La Vache et le Veau 159
Le bon-homme Cassandre aux Indes. . 197
Leandre Ambassadeur 241
La Pomme de Turquie. 277
Le Courier de Milan 295
La Mere Rivale 315
Leandre grosse 347
Le Chapeau de Fortunatus 391

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR DARANTIERE, IMPRIMEUR A DIJON

le 28 février 1881

POUR

EDOUARD ROUVEYRE

LIBRAIRE EDITEUR

A PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE
E. ROUVEYRE, 1, rue des Sts-Pères, PARIS

L'INTERMÉDIAIRE

DES CHERCHEURS ET CURIEUX

Publication bi-mensuelle, paraît le 10 et le 25 de chaque mois

Correspondance littéraire. *NOTES and QUERIES* français

QUESTIONS ET RÉPONSES

COMMUNICATIONS DIVERSES

A L'USAGE DE TOUS LITTÉRATEURS ET GENS DU MONDE, ARTISTES BIBLIOPHILES, ARCHÉOLOGUES, ETC.

ABONNEMENT

Un an : Pour la France, 12 fr. — Pour l'Étranger, 15 fr.

Les Abonnements partent du 10 Janvier

L'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* est une tribune ouverte à quiconque a une *question* à poser, une *solution* à fournir, un renseignement utile ou curieux à enregistrer en matière d'histoire, de biographie, de bibliographie, d'art, d'archéologie, etc.

Le système aussi simple qu'ingénieux sur lequel repose une organisation consiste en ce que chacun expédie au Directeur des ques-

tions sur lesquelles il désirerait être édifié; qu'il s'agisse, soit de recherches sur la linguistique ou de détails sur les patois, soit d'ouvrages oubliés, anonymes, apocryphes, désavoués par leurs auteurs ou faussement attribués à d'autres, soit d'éditions ou d'exemplaires de livres rares et curieux, soit de recherches historiques ou nobiliaires, soit encore de discussions sur des tableaux, des gravures, des médailles, des faïences, meubles, etc., dont l'origine est incertaine, etc.,etc. Ces questions sont scrupuleusement publiées à leur tour et soumises ainsi à l'appréciation de tous; des réponses y sont demandées, et elles arrivent infailliblement tôt ou tard, quelquefois nombreuses, quelquefois contradictoires, mais toujours savantes, spirituelles et gaies à l'occasion. De cette manière, ce que l'un cherchait en vain, les autres le trouvent pour lui et tout le monde en profite : c'est de la science en commandite.

Un nombre considérable de questions profitables et curieuses ont déjà été posées et ont reçu une solution souvent inattendue.

Par suite de la publication de l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, un rapprochement est opéré entre un grand nombre de personnes séparées par la distance, inconnues l'une à l'autre. Les communications qui en résultent, en leur faisant connaître ce en quoi elles peuvent *s'entr'aider*, forment un trésor d'informations, résultat infaillible de cet appel incessant fait à des recherches collectives.

LA

SOCIÉTÉ GALANTE

ET LITTÉRAIRE

AU XVIIIe SIÈCLE

Par Honoré BONHOMME

LE CHEVALIER DE BOUFFLERS ET MADAME DE SABRAN. — SAINT-LAMBERT ET FONTANES. — LE COMTE DE LAURAGUAIS ET SOPHIE ARNOULD. — LE CHEVALIER DE RESSÉGUIER ET LA MARQUISE DE POMPADOUR.

Un magnifique volume in-8° écu (VII et 258 pages) nombreux fleurons, lettres ornées et culs-de-lampe gravés sur des documents de l'époque, titre rouge et noir, couverture repliée. — Frontispice à l'eau-forte, en-tête et culs-de-lampe gravés par de MALVAL, imprimés *dans* le texte selon les véritables règles de l'art typographique.

500	exemplaires	sur papier vergé de Hollande à la forme		10 f.
50	—	—	Whatman Turkey-Mill. . .	20
20	—	—	teinté de Renage.	20
15	—	—	de Chine véritable.	25
12	—	—	du Japon	40
3	—	sur peau de vélin		80

Avis concernant les exemplaires de luxe.

Une imposition nouvelle, SPÉCIALE aux exemplaires tirés sur papier de choix, fait de ces exemplaires de véritables grands papiers, c'est-à-dire que la marge du fond est en rapport avec les marges extérieures. En outre, ces exemplaires de luxe ont trois états de chaque eau-forte avant la lettre.

L'OPÉRA SECRET

AU XVIIIe SIÈCLE

Aventures et intrigues secrètes racontées d'après les papiers *inédits* conservés aux archives de l'Opéra, par Adolphe Julien. — Un magnifique volume in-8 écu (VII et 258 pages) nombreux fleurons, lettres ornées et culs-de-lampe gravés sur des documents de l'époque, titre rouge et noir, couverture repliée. — Frontispice à l'eau-forte, en-tête et culs-de-lampe gravés par de MALVAL, imprimés dans le texte, suivant les véritables règles de l'art typographique.

500 exempl.	sur papier vergé de Hollande à la forme			10 f.
50	—	—	Whatman Turkey-Mill . . .	20
20	—	—	teinté de Renage.	20
15	—	—	de Chine véritable.	25
12	—	—	du Japon.	40
5	—	sur peau de vélin.		80

Avis concernant les exemplaires de luxe

Une imposition nouvelle, spéciale aux exemplaires tirés sur papier de choix, fait de ces exemplaires de véritables grands papiers, c'est-à-dire que la marge du fond est en rapport avec les marges extérieures. En outre, ces exemplaires de luxe ont trois états de chaque eau-forte avant la lettre.